

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

| | | |
|---|---|-----|
| <i>Sommes-nous Canadiens Français ou Canadiens-Français ?</i> | RINGUET | 3 |
| <i>Montréal, il y a cinquante ans</i> | Robert de ROQUEBRUNE . . | 8 |
| <i>Chroniques posthumes</i> | Berthelot BRUNET | 12 |
| <i>Le plus grand roman français du XIXe siècle</i> | Gérard BESSETTE | 15 |
| <i>L'écrivain au Canada français</i> | Rex DESMARCHAIS | 23 |
| <i>Les arts libéraux ou les humanités aux Etats-Unis</i> | Jean-Paul TRUDEL | 36 |
| <i>L'art et le quotidien</i> | Solange CHAPUT-ROLLAND . | 50 |
| <i>Regards sur le Canada français</i> | Pierre-Henri SIMON Maurice BEDEL | 59 |
| <i>Courrier des lettres</i> | Roger DUHAMEL | 67 |
| <i>Notes de lecture</i> | Jean HOUPERT | 107 |

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

Les Diplômés de l'Université de Montréal

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1953-1954

Exécutif :

| | | | |
|-----------------------------------|----------------------|------------------------|-----------|
| Président | Me Geo. Henri Séguin | 625 ouest, Dorchester | UN 6-1082 |
| 1er vice-président | M. Roger Larose | 5793 Northmount | UN 6-6311 |
| 2ème vice-président | Dr Eugène Thibault | 4070 boul. Lasalle | PO 6-6533 |
| Secrétaire | M. Roger Bordeleau | 3423 St-Denis | PL 8834 |
| Trésorier | M. Paul Huot | Université de Montréal | Loc. 10 |
| Directeur de la Revue | M. Roger Duhamel | 4115 Marlowe | DE 8878 |
| Prés. sortant de charge | Dr Victorien Dubé | 3429 Drummond | PL 7316 |

Représentants des Facultés et Écoles

| | | | |
|-----------------------|-------------------------|------------------------------------|------------------|
| AGRONOMIE | : M. Thomas Eug. Boivin | 105 est, St-Paul | HA 4111 |
| | M. Clément Montgrain | 2851 est, Laurier | HA 6215 |
| CHIRURGIE DENTAIRE | : Dr Chs. Aug. Durand | 1244 Mansfield | UN 6-8060 |
| | Dr Roland Gendron | 900 ouest, Sherbrooke | BE 5937 |
| DROIT | : Me Marc Leroux | 10 est, St-Jacques | BE 1059 |
| | Me Lucien Tremblay | 10 ouest, St-Jacques | MA 7511 |
| ECOLE DES H.E.C. | : M. Jean C. Aubry | 4460 boul. Pie IX | CL 3151 |
| | M. Fernand Rochon | 240 ouest, St-Jacques | AT 3215 |
| ECOLE D'HYGIENE | : Mlle Rollande Pilon | 3108 Kent | AT 4195 |
| | Mlle Berthe Bourbonnais | 2693 boul. Pie IX | CL 6494 |
| LETTRES | : M. l'abbé P. Grégoire | Université de Montréal | EX 5968 |
| | M. Jean Blain | 10940 Esplanade | DU 1-6612 |
| MEDECINE | : Dr Gérard Rolland | 95 est, boul. Gouin | DU 8-1883 |
| | Dr Eugène Garceau | 444 est, Sherbrooke | PL 4346 |
| MEDECINE VETERINAIRE: | Dr Didier Dufour | Inst. de Méd & Chir. Exp. U. de M. | RE 3-5394 |
| | Dr Pierre Larue | 4519 Oxford | EL 8353 |
| OPTOMETRIE | : M. Jacques Benoit | 1179 boul. Décarie, Ch. 6 | BY 5090 |
| | M. André Sénécal | 277 est, Ste-Catherine | LA 2211 |
| PHARMACIE | : M. Jean-Louis Hamel | 8355 St-Hubert | TA 2573 |
| | M. Paul A. Gagnon | 1488 St-Denis | LA 7356 |
| PHILOSOPHIE | : Dr Gaston Gauthier | 1645 Guertin | BR 3912 |
| | Mlle Lucienne Genest | 6004, 1ère ave Rosemont | CR 6708 |
| POLYTECHNIQUE | : M. Roger Lessard | 1430 St-Denis | MA 5311 |
| | M. Maurice Gérin | 1740 Ducharme | AT 3773 |
| SCIENCES | : M. Albert Nantel | Inst. de Microbio. U. de M. | Loc. 46 |
| | M. B. Roussin | C.P. 10 C.I.L. Pat. Div | BE 1531 loc.791 |
| SCIENCES SOCIALES | : M. Ferdinand Biondi | 1147, appt 4, boul. St-Jos. e | UN 6-7301 |
| | M. Roméo Mondello | 12340 Taylor | PL 6111 loc. 374 |
| THEOLOGIE | : M. Edouard Gagnon | Grand Séminaire | GL 1916 |
| | M. l'abbé N. Lacoste | 1655 Montcalm | FR. 2221 |
| PRES. DE L'A.G.E.U.M. | : M. Omer Poulin | Université de Montréal | EX 6561 |
| ANC. PRESIDENTS | : Dr Denis Lazure | 7565 Wiseman | TA 1983 |
| | M. Jean-Noël Rouleau | 2478 ouest St-Jacques | WI 3882 |
| | Me Luc Geoffroy | 5585 Gatineau | LA 2875 |

| | | | |
|-------------------------|-------------------------|-----------------------------|-----------------|
| CHEF DU SECRETARIAT: | Mlle Yolande Beausoleil | Case Postale 6128, U. de M. | AT 9451 loc. 55 |
| CON. JURIDIQUE | : Me F. Eug. Therrien | 149 ouest, Craig | HA 3977 |
| PUBLICISTE DE LA REVUE: | M. Jean Séguin | 5570 Des Plaines | CL 3593 |

L'Action Universitaire est l'organe des Diplômés
de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en
octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

| | | |
|---|---|-----|
| <i>Sommes-nous Canadiens Français ou Canadiens-Français ?</i> | RINGUET | 3 |
| <i>Montréal, il y a cinquante ans</i> | Robert de ROQUEBRUNE . . | 8 |
| <i>Chroniques posthumes</i> | Berthelot BRUNET | 12 |
| <i>Le plus grand roman français du XIXe siècle</i> ... | Gérard BESSETTE | 15 |
| <i>L'écrivain au Canada français</i> | Rex DESMARCHAIS | 23 |
| <i>Les arts libéraux ou les humanités aux Etats-Unis</i> | Jean-Paul TRUDEL | 36 |
| <i>L'art et le quotidien</i> | Solange CHAPUT-ROLLAND . | 50 |
| <i>Regards sur le Canada français</i> | Pierre-Henri SIMON Maurice BEDEL | 59 |
| <i>Courrier des lettres</i> | Roger DUHAMEL | 67 |
| <i>Notes de lecture</i> | Jean HOUPERT | 107 |

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU
QUI
PENSE
À VOTRE
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste » ?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez *Vichy!*
CÉLESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez « CÉLESTINS »

Le problème du trait d'union

SOMMES-NOUS
CANADIENS FRANÇAIS OU CANADIENS-FRANÇAIS ?

RINGUET,

*de l'Académie canadienne-française . . .
ou canadienne française*

Il y a un nombre indéfini d'années, quelque canadien d'expression française ayant à écrire les mots *canadien* et *français* à la suite l'un de l'autre, crut bon de les joindre par un trait d'union.

Qui fut celui-là, j'ai vainement cherché à le savoir. Comme initiateur, on m'enseigna Léon Lorrain. Interrogé, il nia avoir inauguré cet usage. De même Esdras Minville. Il semble bien d'ailleurs que cela soit antérieur à leur époque. Pour Pierre Daviault, Léon Gérin aurait été l'inventeur de cette graphie.

Auparavant ? Auparavant on écrivait simplement *franco-canadien*; avec le trait d'union qui dans ce cas s'imposait. Et l'expression était fort suivant l'esprit de la langue. Ou encore l'on se contentait de *canadien* tout court. Et personne ne s'y trompait. Car de vrais canadiens à cette époque il n'y avait encore que ceux d'ascendance française.

Mais chez nous la coutume orthographique est désormais établie. Presque sans exception l'on écrit : *un Canadien français*, sans trait d'union, l'un étant nom et l'autre adjectif. Mais l'on écrira : *le groupe canadien-français*, avec trait d'union quand on en fait un adjectif composé.

* * *

Je viens de préciser *chez nous*. Car c'est un fait : les Français de France écriront, eux, *canadien français* sans trait. Nominatif ou adjectif. C'est ainsi que j'ai relevé dans Lacretelle, Siegfried, Elisée Reclus, Henri Bordeaux, Calvet, Louis Hémon, Gabriel Hanotaux, Etienne Lamy, Charles Bruneau, etc. . . , etc. . . bref partout où j'ai rencontré l'expression sortant d'une plume française.

D'exception j'en ai rencontré deux. Sans compter le LAROUSSE, dont les textes ont été rédigés par une plume canadienne. Mais Abel Hermant et Gaillard de Champris ont uni *canadien* et *français* par le trait d'union. Cela tire moins à conséquence pour peu que l'on réfléchisse aux relations de chacun de ceux-là. Hermant avait dans ses amis des écrivains de chez nous qui justement écrivaient l'expression en cause de cette façon. Et Gaillard de Champris avait évidemment pris cette habitude chez nous où il vécut longuement.

Mais, je le dois préciser, vous trouverez l'absence de trait d'union chez les écrivains français ci-dessus mentionnés . . . à condition qu'on les ait imprimés en France. Car il est arrivé souvent que le typographe de chez nous composant le texte cité a, consciemment ou non, ajouté le trait d'union dont on lui avait appris la nécessité.

Au contraire, presque tous les textes de canadiens français comportent le trait. Sauf . . . lorsqu'on les imprime en France où bien souvent il est alors effacé !

Voilà donc la coutume. Mais déjà nous en pouvons conclure que l'écrivain français de France, lui qui connaît tout de même mieux que nous la tradition et la logistique de notre commun idiome, ne songe pas de lui-même à réunir les mots *canadien* et *français*, même adjectifs.

Cela nous paraît déjà une preuve par autorité que ce petit signe n'est pas là à sa place. Et que notre coutume est fautive.

* * *

Depuis quelques années on a tenté de justifier par le raisonnement ce qui était simple habitude graphique.

Un premier argument, d'inspiration nationaliste, dit à peu près : "*Canadien-français*, cela est plus qu'un groupe. C'est en fait rien de moins qu'un peuple. Pour certains, même, une race. Et comment mieux exprimer cette individualité collective, comment la mieux monter en épingle qu'en faisant de l'expression *canadien français* un mot composé, un mot unique. Ce que l'on fait par le trait d'union."

Un second argument est celui qu'exposait dans LIAISON d'avril 1947, le P. Gustave Lamarche. Je me permets de le résumer ainsi : "Puisque *canadien-français* est un mot composé, on doit unir les deux termes par un trait d'union". Ce que fait le Père, même pour *un Canadien-français*.

Que penser de tout cela ? Pour éclairer notre religion linguistique, il nous faudra entamer ici une discussion qui pour beaucoup sera du plus pur byzantinisme. Tant pis ! On s'y peut amuser même si cela ne devrait convertir personne.

* * *

Du premier argument nous pourrions dire qu'une faute de français, si c'en est une, n'a jamais rien prouvé. Disons plus justement que le trait d'union, quoi qu'en pensent les trait-d'unionistes, ne nous paraît en rien ajouter de la force à l'expression. Notre satisfaction d'être canadien français et "chargé de mission providentielle sur cette terre d'Amérique" est fort complète sans cet artifice typographique.

En veut-on la preuve. Nous la prendrons sous la plume même de ceux qui traitent d'unionisent avec le plus d'entêtement. Et nous irons chercher chez eux-mêmes la plus saisissante des analogies.

La religion occupe chez nous tant de place qu'on ne s'étonnera pas de la voir surgir même dans une dispute sur le trait d'union. (En parenthèse, ce mot lui-même, *trait d'union*, n'en prend point ! N'est-ce pas, pourtant, un mot composé ?) Est-il pour nos gens religion plus nettement particulière, plus individualisée, plus entière que . . . le catholicisme romain ? Or jamais l'un des tenants du trait d'union dans *canadien français* n'a songé à le mettre à *catholique romain* ! Les deux cas pourtant sont grammaticalement et rigoureusement superposables. Ajoutons enfin que jamais les mêmes gens ne mettront de trait d'union à *canadiens anglais*, *canadien ukrainien*, etc. . . !

* * *

Pour ce qui est du second argument, disons simplement et amicalement au R.P. Lamarche que, pour être composé, un mot — ou une expression — n'appelle pas nécessairement le trait d'union. Nullement.

A preuve le composé *trait d'union* lui-même. Et en met-on à *hôtel de ville, pomme de terre, arc de triomphe, bête à bon Dieu, thé des bois*, etc. . . ? Mais au fait, pas même à notre cher *blé d'inde* ! Ce sont là pourtant mots composés authentiques. Tout autant que *chou-fleur* et *paratonnerre*.

Mais assez d'arguments négatifs. Et cherchons ailleurs quelque règle de conduite qui nous indique la voie orthodoxe.

1° Il est de fait que dans l'écriture moderne on a tendance à laisser tomber le trait d'union, quand il n'est pas strictement indispensable. Ainsi BRACHET ET DUSSOUCHET : "Le trait d'union est devenu facultatif dans la plupart des cas."

2° Certes, il reste d'obligation dans certaines formes verbales traditionnelles. Telles que : *Est-il, lui-même, jusque-là*, . . . Mais cela n'a rien à faire avec notre petit problème d'aujourd'hui.

3° On le met, encore que pas toujours, dans certaines expressions où se rencontrent des mots de nature différente qui y prennent un sens nouveau. Ex.: *Entre-voie, contre-attaque*, etc . . . Passons.

4° Il est d'obligation quand certains mots, certains adjectifs particulièrement, prennent du fait de leur accouplement un sens particulier qu'ils n'auraient point sans le trait d'union. Le sens en est toujours considérablement modifié, là aussi. Dans *aigre-douce*, cela est déjà sensible. Le sens n'est ni d'*aigre* ni de *doux*. Les Vieux-catholiques d'Allemagne ne sont pas des catholiques anciens mais bien une secte particulière, de ce nom. Un dictionnaire *français-italien* n'est pas français *et* italien; mais bien *du* français à l'italien.

Mais voici des cas analogues au nôtre, à *canadien français* adjectif dit composé. Ils nous éclaireront, ce me semble, mieux que tout autre chose.

On écrira évidemment sans trait d'union :

Les rites catholique romain, catholique anglican, grec orthodoxe.

Les groupes canadien anglais, gallois britannique, français savoyard.

La masse russe soviétique. La race kabyle algérienne. La tendance juive portugaise. L'office grec melchite. Le groupe canadien protestant. L'architecture arabe espagnole. L'élément belge flamingant. Timour, chef tartare mongol.

Ces dernières expressions, je les ai relevées telles quelles chez les meilleurs écrivains.

Et qu'on ne vienne pas nous opposer *franco-allemand. sino-nippon*, ou *canado-américain*, tout comme *franco-canadien*. Il s'agit ici de tout autre chose. Et les mots *franco-*, *sino-*, *canado-* n'ont pas d'existence propre dans ce sens.

* * *

Sans poursuivre plus avant cette étude déjà longue sur l'abus d'un des plus petits de nos signes typographiques, je crois en avoir assez dit pour justifier, s'il en est besoin vraiment, la façon d'écrire des écrivains de France. Pour montrer que le trait d'union n'est nullement d'obligation dans canadien français, qu'il s'agisse du nom qualifié tout comme des adjectifs accolés. Que son emploi ne repose sur rien que sur un caprice et une erreur de gens de jadis dont la grammaire admettait généreusement les fantaisies individuelles, surtout quand elles avaient pour excuses un bon motif.

Que si l'on me veut prendre par le sentiment, faire appel à mon patriotisme *canadien-français* (avec trait d'union), je dirai que je ne me sens pas moins patriote pour ce fait de ne le point employer.

Pas plus que je ne me sens traître à ma *race* quand, pour sortir au froid, je coiffe un bonnet de fourrure au lieu de la *tuque* ancestrale.

Et que j'ai sur la conscience, en près de soixante ans de vie un peu vagabonde, assez de fautes diverses sans y ajouter une faute contre la grammaire et qui ne me donnerait, elle, aucun plaisir.

Souvenirs d'un Canadien de Paris

MONTREAL, IL Y A CINQUANTE ANS

Robert DE ROQUEBRUNE

Un chien aboie chez le voisin. Je ne le vois pas mais je devine sa grosse tête à travers la haie. Je dormais. Il m'a éveillé.

Je suis à Nice. La fenêtre est ouverte sur le jardin et pourtant nous sommes en hiver. J'écris ces lignes bien loin du pays où j'ai passé mon enfance et dont je viens de rêver. Ce pays que j'essaie de retrouver maintenant, il n'existe plus que dans mes souvenirs ou dans mes songes.

Nous sommes actuellement au mois de janvier 1954. Je suis dans une chambre de ma petite maison et quand je lève les yeux j'aperçois un palmier, des lauriers et quelques fleurs dans une plate-bande. Il fait soleil et l'air est tiède et embaumé. Je sais bien que je ne suis pas au Canada. Les fenêtres des maisons au Canada ne sont pas ouvertes au mois de janvier et elles encadrent un paysage de neige. Ici je vois de la neige mais elle est très loin sur les montagnes et se confond avec les nuages.

J'habite sur la pente du Mont Alban. J'aperçois les toits roses de Nice, la colline du château et son blanc cimetière. Je le sais bien que cette ville est Nice. Et cependant je suis au Canada car je viens de refermer les yeux.

Mais je les rouvre pour accomplir un travail urgent. Du bout de ma plume j'ai "arrangé" la date de mon calendrier. Un 5 est devenu un zéro, 1954 est maintenant 1904. Quelle puissance est la mienne ! J'ai aboli cinquante années d'un trait. J'ai maintenant quatorze ans.

N'ouvre pas les yeux. Et surtout ne regarde pas dans la glace qui est sur la commode de ta chambre car tu pourrais y voir un homme à cheveux blancs que tu ne connais pas. Dors un peu et rêve car tu as encore le temps devant toi, toute une vie. Tu n'auras quinze ans que dans quelques mois.

Et si tu rêves à la ville qui est sous ta fenêtre, cette ville n'est pas Nice, ni Paris, c'est . . .

Une ville où on a vécu étant petit garçon, mais que l'on a quittée à vingt ans pour n'y revenir que de loin en loin et pour peu de jours, reste dans la mémoire telle qu'elle fut devant les yeux de l'adolescent. Après des années d'absence on la traverse un soir. Par la portière, on regarde avec surprise des rues inconnues. On est aussi étranger ici que dans Bagdad ou Monomatopa. Mais tout à coup une maison, une boutique, une place vous sont familières. La voiture passe à toute vitesse à travers votre enfance.

Des maisons anciennes ont été démolies et des neuves les remplacent. Le quartier a bien changé où nous habitions avec nos parents. La maison pourtant est toujours là ainsi que les maisons voisines. On a reconnu la fenêtre, la porte d'entrée. Le petit garçon que l'on était a bien souvent ouvert cette fenêtre, poussé cette porte. Déjà, on est loin, la voiture a fui, laissant derrière elle tout un passé.

Le lendemain on s'est réveillé dans une chambre d'hôtel ou chez des amis. C'est dans une partie de la ville où l'on ne venait guère autrefois, qui était alors excentrique et qui est devenue le milieu de la ville. En Amérique, les villes ont grandi depuis 1900 par cercles successifs, par bonds gigantesques. Si vous revenez dans une de ces cités après de longues années, tout est neuf et imprévu. Ce que l'on aperçoit par la fenêtre ne ressemble à rien de ce que vous avez connu. Mais au delà de ces buildings, très loin dans l'est de la ville, le vieux quartier où vous avez vécu est toujours semblable à lui-même, vivant et tel qu'autrefois. Ses rues, ses maisons et ses jardins existent toujours. Tout cela a survécu aux êtres que l'on a aimés, à l'enfant que l'on a été. Il suffit de prendre un autobus qui se dirige vers la rue Saint-Denis ou vers la rue Cherrier pour retrouver les lieux où un petit garçon vous attend, un petit garçon qui fut vous-même et dont l'ombre est restée dans cette rue, près de ces maisons, sous les arbres de ce square. Et lorsqu'on a quitté de nouveau la ville pour n'y revenir que dans plusieurs années ou jamais, elle demeure dans le souvenir ce qu'elle était jadis.

Pour beaucoup d'hommes, cette ville est Paris, Londres, Rome ou New-York et Boston. Pour moi, c'est Montréal.

Je crois que l'on garde toute sa vie l'empreinte d'une ville où on a été élevé, où on a eu quinze ans. Je ne serais pas tout à fait ce que je suis si mon adolescence s'était passée ailleurs qu'à Montréal. Car des maisons, une rue, le jardin public, la forme des choses et l'aspect des gens ont une grande influence sur l'esprit, le coeur d'un garçon. Chaque jour ces images ont été celles de sa vie. Elles l'ont illustrée comme un livre.

Un de mes amis canadiens voulut que son fils fût élevé à Paris, qu'il connût cette ville alors qu'il était un jeune enfant. Car, me disait-il, quand un garçon a joué tout petit au jardin du Luxembourg, il reste à jamais marqué par une civilisation unique au monde.

Pour moi qui n'ai connu le Luxembourg que lorsque j'avais vingt ans, l'impression que j'ai reçue n'a fait que se superposer à une civilisation déjà acquise dans un autre jardin qui s'appelait le carré Saint-Louis.

Montréal est une île du fleuve Saint-Laurent et au milieu de l'île se dresse une montagne. Aujourd'hui la montagne est au milieu de la ville mais, dans mon enfance, elle était tout au bout, vers l'ouest. On la voyait au fond de certaines rues, comme l'avenue des Pins qui, de notre quartier Saint-Louis, conduisait à ses pentes. Les maisons la cernent de toutes parts maintenant. Au-dessus d'un million d'hommes elle s'élève comme un lieu sacré car elle est habitée par les morts. C'est le cimetière. Des tours qui sont des maisons montent dans le ciel. La vieille église Notre-Dame avec ses deux petits clochers grêles paraît un meuble démodé et oublié dans une maison neuve. Quand je gravissais autrefois les routes de la montagne, chaque détour me découvrait un point de la petite ville lointaine. Au delà, le fleuve brillait et des montagnes se dessinaient sur l'horizon. D'une certaine allée vers l'ouest, je ne voyais que des champs, une ferme, des moutons et des vaches derrière une clôture.

Le fleuve et les montagnes sont toujours à leur place, mais la ferme, les champs et les vaches ont disparu. La petite ville n'existe plus.

Je regarde parfois un plan de Montréal qui porte la date de 1897. Cette feuille de papier, déchirée et salie, est toujours demeurée en ma possession. J'ai perdu bien des choses dans ma vie, bien des choses précieuses, mais ce chiffon de papier est resté au fond d'un tiroir, où je l'ai retrouvé, s'est glissé parmi mes affaires dans une malle d'où il a surgi. Et si je le contemple avec si vif plaisir, c'est que mon adolescence y est à jamais fixée. Les noms des rues, des squares (que l'on appelle ici des "carrés") évoquent pour moi une époque, des gens, des figures, une façon de vivre irrémédiablement disparus.

Rue Saint-Denis, rue La Gauchetière, carré Viger, rue Saint-Hubert, rue de Montigny, rue Berri, parc La Fontaine, rue Cherrier, carré Saint-Louis, avenue de Laval, avenue des Pins, rue Duluth . . . Ces noms font lever en moi mille souvenirs. Je sais bien que ces lieux existent toujours. Mais je les crois modifiés, changés, si différents de ce que j'ai connu. Il me suffit pourtant de lire ces vocables sur mon vieux plan de Montréal pour me replacer dans un passé soudain vivant. Chacune de ces rues retrouve ses maisons, l'aspect qu'elles avaient entre 1897 et 1910. Et je me retrouve moi-même.



Papiers retrouvés

CHRONIQUES POSTHUMES

Berthelot BRUNET

Nous n'avons pas perdu le souvenir du scribe infatigable que fut Berthelot Brunet, peut-être le dernier de nos bohèmes lettrés. Le hasard nous a fait découvrir deux bouts d'article rédigés très peu de temps avant sa mort. Ce sont peut-être les derniers qu'il ait écrits. Nous les publions tels quels, sans nous substituer à l'auteur qui eût sans doute apporté quelques retouches.

—N.d.l.r.

FRANÇAIS ET CANADIENS

Il n'est peut-être pas si mauvais non pas de lire deux livres à la fois, mais de lire deux livres de caractère complètement différent l'un à la suite de l'autre. Je dis peut-être ça pour m'excuser, mais qu'importe ? J'ai donc lu, après *Semailles au vent* de Georges Duhamel, *Lapalme-Issaurel* que M. Romain Gour vient de publier dans une édition de luxe, et fort belle. Il n'y a aucun rapport entre les deux livres, si ce n'est ce que j'appellerai la minutie consciencieuse des deux auteurs.

Pour Georges Duhamel, on dirait que, même lorsqu'il se met en colère, il ne le fait jamais qu'après un examen de conscience. De tous les écrivains français, c'est celui qui en dépit de son style, le plus français des styles, dans le meilleur sens du terme comme dans le plus agaçant (Duhamel tombant parfois dans le travers du chroniqueur qui veut faire joli) c'est donc celui qui se rapproche le plus des puritains. Ce n'est pas sans motif que Georges Duhamel porte toujours sur lui un exemplaire des *Pensées* de Pascal. Georges Duhamel, avec ses airs de bonhomie, est le dernier janséniste des lettres françaises.

Il reste que, dans *Semailles au vent*, il y a encore beaucoup à prendre et à retenir.

Pour M. Gour, il a voulu ressusciter toute une époque musicale, l'époque de Mme Lapalme et d'Issaurel. Une époque qui n'est pas fort

lointaine, mais Montréal change si vite, le monde musical change si vite que les programmes d'il y a dix, vingt, trente ans prennent rapidement un aspect de document historique.

Un aspect de document historique, mais qui touche notre sensibilité. M. Gour parle des *autres*, mais l'on dirait qu'il parle de nous-mêmes, tant nous sommes attachés aux petits faits qu'il nous raconte. M. Gour, c'est le Massicotte de la chronique musicale, et sans que cela paraisse, les Massicotte retiennent toujours plus notre sensibilité que notre curiosité.

Lisant ce livre, je pensais aux quelques histoires du Canada et de la province de Québec qui, pour se replacer dans l'atmosphère ou le *climat*, ô Maurois, gardaient l'intérêt du journal quotidien, de ses comptes rendus et de ses chroniques.

M. Gour est notre meilleur reporter musical rétrospectif.

DU VIEUX NEUF

Tout le monde — tout le monde d'un certain âge — a lu l'*Art d'écrire en vingt leçons* d'Antoine Albalat. Tout le monde — avec un certain décalage d'années — a lu *Comment se faire des amis* par Dale Carnegie. On n'en est pas plus avancé, on ne sait pas mieux écrire, on n'a pas plus d'amis.

Il en est de même pour les histoires de la littérature, singulièrement pour les histoires de la littérature française. On a beaucoup ri du Manuel de ce pauvre Brunetière, les honnêtes gens n'ont jamais pris au sérieux l'histoire de Doumic, et, quant au manuel de Lanson, il y a longtemps que Péguy l'a enterré sous ses brocards.

On recommence cependant, et *c'est toujours pareil*. Dix ans après, on est plus *large* que dix ans avant, mais quelle différence ? Je n'en veux pour preuve que l'*Histoire de la littérature française* dont M. Déom m'a fait aimablement le service. L'auteur en est Henri Clouard, qui, il va de soi, évite les ridicules de ses prédécesseurs. Il les évite, et il accepte pas mal d'auteurs nouveaux, mais ce n'est pas sans quelque hésitation. Si bien que, tout en corrigeant ses devanciers, il garde tous les noms et tous les titres

d'ouvrages sans importance qui encombraient leurs bouquins. A cette allure, avec ce procédé, on peut croire que l'Histoire de la littérature française que l'on publiera en 1975, uniquement pour les chapitres qui traitent de notre époque, je veux dire, de 1885 à 1914 (ne soyons pas trop pressés . . .) devra comporter plusieurs tomes, et de corrections et de repentirs et d'acceptations pures et simples de gloires éphémères.

Qui parle en effet de Paul Marguerite en ce moment ? Paul Marguerite avait peut-être le talent de quelques-unes de nos *gloires*, et puis après ?

Il n'y a pas d'histoire, d'histoire vivante sans déchets : pourquoi faire un musée des déchets ?



Connait-on Benjamin Constant ?

LE PLUS GRAND ROMAN FRANÇAIS DU XIX^e SIÈCLE

Gérard BESSETTE,

Duquesne University

Voilà quelques mois, un jury littéraire se réunissait à Paris en vue de choisir les "douze meilleurs romans français du XIX^e siècle". J'ignore la procédure du vote; mais c'est *Adolphe* de Benjamin Constant qui est arrivé en tête de la liste.

Ce choix ne manquera pas de surprendre bon nombre de lecteurs de romans. Je ne prétends pas qu'*Adolphe* soit un "chef-d'oeuvre inconnu," mais il est loin de jouir auprès du public français de la même popularité que certaines autres oeuvres romanesques, comme *Madame Bovary*, *le Père Goriot* ou *le Rouge et le Noir*. Quant à sa renommée à l'étranger, je ne crois pas exagérer en disant qu'elle est à peu près inexistante.

Ce surprenant triomphe d'*Adolphe*, qui coïncide avec la récente publication de *Cécile* et des *Journaux intimes*, suscitera sans doute une nouvelle armée de commentateurs désireux d'approfondir davantage la vie et la personnalité de Benjamin Constant.

L'étude du roman lui-même, de sa technique, de la place qu'il occupe dans la production romanesque française et étrangère ne me paraît pas un sujet moins passionnant que la psychologie de son auteur.

Dans la première série de ses *Messages*, Ramon Fernandez établit une distinction entre ce qu'il nomme le récit et le roman. Dans le roman, selon lui, les événements sont présentés et développés comme s'ils se déroulaient réellement sous nos yeux, tandis que dans le récit, ils sont "réglés par le narrateur conformément aux lois de l'exposition et de la persuasion . . . La différence essentielle", ajoute-t-il, "est que l'élément du roman *a lieu*, tandis que celui du récit *a eu lieu*".¹

Cette distinction n'empêchera le public ni la critique d'englober sous le vocable de roman les "récits" les plus disparates, mais elle est bien fondée.

Et, à ce point de vue, *Adolphe* est un récit à peu près pur. Il ne vise ni à la vie immédiate, ni au présent dramatique, mais à l'explication du caractère des personnages.

L'idéal du romancier moderne consiste à introduire le plus d'immédiat possible dans son oeuvre. Si les romans de Dostoïevski nous paraissent si prenants, c'est qu'ils éliminent quasi totalement l'exposition et la narration au profit de scènes actuelles en train de se dérouler sous nos yeux.² Il faut certes du génie pour prolonger dans le présent, sans fatigue apparente, une scène romanesque pendant cinquante pages et plus, comme le fait l'auteur de *l'Idiot*.

Mais la technique contraire : le bannissement presque absolu, au cours d'un récit, des scènes et des événements immédiats, tel que pratiqué par Constant, sont-ils moins difficiles ? Je ne prétends pas — ce qui serait ridicule — que l'auteur d'*Adolphe* soit un aussi grand romancier que Dostoïevski. Mais pour ce qui est de porter une technique à son point de perfection, Constant n'est pas moins admirable que le romancier russe.

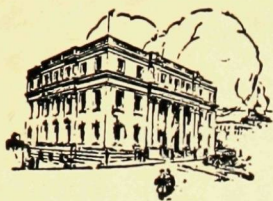
Quelle est la matière ordinaire du roman ? Il me paraît commode de la diviser en quatre catégories :

1. Les actions ou pensées singulières³ des personnages;
2. Les actions ou pensées habituelles des personnages;
3. L'analyse psychologique des personnages;
4. Les considérations ou remarques générales de l'auteur.

De ces quatre divisions, la troisième demande peut-être éclaircissement. Par analyse psychologique, je n'entends pas ici la simple notation des pensées et des sentiments des personnages, mais les explications que l'auteur nous donne de leur caractère et de leurs motifs secrets.

Il est clair que de la première à la quatrième division, l'on s'éloigne de plus en plus de la réalité immédiate pour aboutir finalement à des généralités abstraites.

Si presque tous les romans, dans des proportions variables, contiennent les quatre catégories, les deux dernières ne sont pas essentielles à la réussite romanesque. Toutefois, le romancier qui, sans préjudice à l'unité, réussit



CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

5 est, rue ST-JACQUES
MONTREAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver

TRUST GÉNÉRAL DU CANADA

L'HON. SÉNATEUR DONAT RAYMOND,
Président
L.-J.-A. AMYOT,
RENÉ MORIN,
L'HON. J. NICOL, C.R.
Vice-présidents
HONORÉ PARENT, c.r.
Directeur général.

Exécution de testaments — Fiducies
Administration de biens — Prêts sur gage
et nantissement.

Agences financières — Liquidations
Caisses de retraite.
Coffrets de sûreté.

84 ouest rue Notre-Dame — MONTREAL
18-26 rue Rideau OTTAWA
71, rue St-Pierre
QUÉBEC

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE D'INGÉNIEURS — FONDÉE EN 1873

Les étudiants ont le choix des options suivantes :

**TRAVAUX PUBLICS ET BÂTIMENTS; MÉCANIQUE ET ÉLECTRICITÉ;
MINES ET GÉOLOGIE; GÉNIE CHIMIQUE ET MÉTALLURGIE**

Les étudiants qui, d'après les règlements de Polytechnique, peuvent être admis en première année sans examen d'admission et qui veulent commencer leurs études à l'automne 1954, doivent soumettre leur dossier durant l'été et être inscrits avant le 10 septembre. L'ouverture de la session académique 1954-55 a lieu le 22 septembre 1954.

L'examen d'admission pour les autres candidats peut se passer à l'une des deux sessions du printemps ou de l'automne. Il est fortement recommandé toutefois aux jeunes gens qui désirent commencer leurs études de Génie à l'automne 1954, de se présenter à la première session de l'examen d'admission, le 21 juin 1954. Les dossiers d'inscription doivent être complétés et soumis le 14 juin au plus tard.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, RUE SAINT-DENIS

MONTREAL

Hommage de

BROUILLET & CARMEL

Ignace Brouillet, D.Sc.A., Ing. P.

E. Guy Carmel, B.Sc.A., Ing. P.

Ingénieurs conseils

Spécialité : BÉTON ARMÉ

515 est, rue Demontigny MA. 8371
MONTREAL

Tél.: DO. 8710

Tél.: MU. 1-1722

GODIN & DROUIN

PEINTRES - DÉCORATEURS

SPECIALITE :

EDIFICES RELIGIEUX - EGLISES - ECOLES
HOPITAUX - ETC.

1267. est rue ST-ZOTIQUE - 490. blvd. DES PRAIRIES
MONTREAL. P.O. LAVAL-DES-RAPIDES. P.O.

à les inclure dans son oeuvre lui donne plus de poids et de solidité. Si Tolstoï n'avait, aux endroits stratégiques, étayé *Guerre et Paix* de considérations historiques et philosophiques, son roman serait moins parfait et moins complet.

Toutefois, pour qu'une oeuvre romanesque ordinaire puisse sans difformité inclure des considérations aussi générales, il faut qu'elle soit immense, qu'elle englobe une société toute entière, qu'elle présente une fresque historique à l'échelle mondiale; il faut, en un mot, qu'elle soit *Guerre et Paix*. Les digressions de Balzac lui-même nous paraissent souvent déborder les cadres du récit qui les soutient. *La Comédie Humaine* eût-elle été conçue d'une seule coulée comme *Guerre et Paix*, au lieu de se composer d'une centaine de drames plus ou moins bien reliés entre eux par la réapparition des mêmes personnages, je suis certain que nous accepterions, sinon toujours le contenu, du moins la présence des dissertations balzaciennes.

Si l'énorme *Comédie Humaine* digère péniblement ses remarques générales, on pourrait s'imaginer qu'un roman de la minceur d'*Adolphe* ne saurait sans préjudice en tolérer aucune. Pourtant elles y abondent. Elles ne sont pas longuement développées, il est vrai; mais, toute proportion gardée, elles ne sont ni plus courtes ni moins fréquentes que dans la *Comédie Humaine*. Et cependant, elles n'entravent ni ne déforment le récit.

Pourquoi ? C'est qu'*Adolphe* n'est pas un roman ordinaire. Le centre de gravité du roman ordinaire se place dans les deux premières catégories de mon tableau. Il se compose surtout d'actions singulières ou d'actions habituelles. Plus "immédiat" chez Dostoïevski, plus "habituel" chez Flaubert et les naturalistes, le roman ordinaire n'aborde l'analyse psychologique pure et les idées générales qu'à de rares occasions. D'habitude le grand romancier se garde de passer brusquement de l'immédiat singulier à des généralités; ou même des deux premières aux deux dernières catégories du tableau. Et, une fois dans les généralités, il ne laisse pas ses considérations déborder trop ses prémisses, c'est-à-dire son récit. Ainsi, pour en revenir à *Guerre et Paix*, un bon romancier ne pourrait se permettre d'avancer des théories générales sur la marche de l'histoire sans nous avoir présenté une tranche considérable de cette histoire dans son récit.

Comment une simple monographie comme *Adolphe* qui, loin d'englober une vaste tranche de la société, se réduit à deux personnages, réussit-elle à assimiler ses remarques générales ? C'est que son centre de gravité n'est pas du tout celui des romans ordinaires. Contrairement au leur, qui oscille entre les actions singulières et les habituelles, le centre de gravité d'*Adolphe* se place entre les actions habituelles et l'analyse psychologique, à l'extrême limite, me semble-t-il, où l'existence du roman soit possible. Un pas de plus et on aurait affaire à une "étude analytique", comme Bourget voulait l'appeler.

Quand je parle de centre de gravité, ce n'est évidemment qu'une métaphore. On ne saurait déterminer ce centre avec une précision mathématique. Mais si on passe en revue les divisions mentionnées plus haut, on constatera sans peine sur quel palier Benjamin Constant se tient le plus souvent.

Ce n'est certainement pas sur le numéro un (actions singulières). Non seulement toute description physique est-elle bannie d'*Adolphe*, mais on peut dire que le roman ne contient pas de scènes proprement dites. Dans tout le livre, Benjamin Constant n'a recours au dialogue qu'à trois reprises; et chaque fois ce dialogue ne se compose que de quelques courtes répliques.

J'entrai chez Ellénore tout occupé de ces réflexions. Je la trouvai seule.

— Je reste encore six mois, lui dis-je.

— Vous m'annoncez cette nouvelle bien sèchement.

— C'est que je crains beaucoup, je l'avoue, les conséquences de ce retard pour l'un et pour l'autre.

— Il me semble que pour vous du moins elles ne sauraient être bien fâcheuses.

— Vous savez bien, Ellénore, que ce n'est jamais de moi que je m'occupe le plus.

— Ce n'est guère non plus du bonheur des autres.

La conversation avait pris une direction orageuse . . .⁴

Voilà le point où Constant s'approche le plus de "l'immédiat". Les deux autres conversations sont encore plus stylisées que celle-là. Quant

aux monologues (je ne parle pas des monologues intérieurs, mais de ceux que l'un des personnages prononce en présence d'un autre, dont Constant ne nous rapporte pas les réponses), ils offrent le même caractère de stylisation que les dialogues. Constant y a recours, non pas pour nous donner une sensation d'immédiat, mais pour résumer plus commodément l'état psychologique d'un personnage.

Si les scènes individuelles n'intéressent guère Constant, les faits qu'il mentionne et les personnages secondaires qu'il introduit ne le retiennent pas davantage. Il ne leur accorde pas une existence autonome. Il ne leur prête qu'une valeur explicative, comme ces exemples que l'on cite au cours d'un argument et qu'on laisse tomber sitôt que l'analyse les a dépassés.

Les actions et les pensées habituelles sont beaucoup plus nombreuses. Au moins les neuf-dixièmes du récit sont à l'imparfait, temps par excellence pour exprimer la répétition dans le passé. Moins dépouillée que l'analyse psychologique pure, ou que les considérations générales, l'action habituelle marque quand même un pas vers l'abstraction. Elle requiert de l'écrivain un certain recul, l'observation successive de plusieurs actions particulières ainsi que la constatation de leur ressemblance. Elle est donc moins immédiate que l'action singulière même stylisée.

Dans l'habituel comme dans le singulier d'ailleurs, tout ce qui regarde l'aspect matériel des actions est éliminé chez Constant. De plus, les pensées et les sentiments tiennent une place beaucoup plus importante que les actions. Ces dernières, simples auxiliaires du courant psychologique qui les accueille, puis les rejette, ne sont que matière à pensée et à sentiment plutôt que des actes intéressants en soi.

Non content de styliser ses rares incursions dans le singulier, Constant ne nous donne de l'habituel que l'aspect le plus abstrait. S'arrête-t-il là ? Peut-on dire que le centre de gravité d'*Adolphe* est au centre du numéro deux ? Point. Car si les pages consacrées aux actions singulières et aux remarques générales se contrebalancent, la présence des analyses psychologiques suffit à faire pencher la balance du côté de l'abstraction.

Ces analyses toutefois n'occupent pas autant de place que les actions et les pensées habituelles. C'est pourquoi le centre de gravité se trouve plus

près de l'habituel (no 2) que de l'analyse psychologique (no 3). Mais même si les analyses psychologiques pures étaient aussi fréquentes que les actions habituelles, elles ne réussiraient pas à tirer le centre de gravité jusqu'à mi-chemin entre elles et le numéro deux. Pourquoi ? Parce qu'*Adolphe* est rédigé à la première personne. Si abstraites que puissent paraître certaines analyses, le simple fait que c'est le héros lui-même qui les élabore les subjective : nous y voyons une nouvelle façon de le connaître.

Cela ne nous explique pas encore pourquoi Constant peut introduire dans son récit de nombreuses considérations générales sans donner l'impression de dépasser ses prémisses ou de rompre l'unité de son roman. Si l'analyse psychologique chez lui n'est pas si objective que chez d'autres, il devrait lui être d'autant plus difficile de passer aux remarques générales sans apparente solution de continuité.

La réponse à ce petit mystère, c'est que le narrateur, lorsqu'il écrit, est beaucoup plus vieux que lors des événements du récit. Non seulement possède-t-il le recul voulu, et le détachement, pour évoquer presque toutes ses anciennes actions et réactions habituelles sans les actualiser; ou pour styliser, après en avoir extrait les caractères essentiels, les scènes singulières qu'il croit bon de noter, mais il se juge lui-même *sub specie aeternitatis*, du haut de sa calme maturité.

De cette façon les prémisses, qui semblaient excessivement minces, s'élargissent considérablement; elles englobent toute l'expérience d'un observateur sagace et implacable qui a beaucoup vécu et peut se permettre des remarques générales sur la vie, la société, la psychologie, etc.

Mais ces considérations générales, pour justes et profondes qu'elles soient, détonneraient si elles n'étaient intimement fusionnées au récit. Constant n'est jamais en défaut à ce point de vue. Jamais il ne disserte dans l'absolu, mais toujours dans le but d'éclaircir certains événements du récit, certaines réactions des personnages. Voici deux exemples entre bien d'autres :

Je lisais de préférence dans les poètes ce qui rappelait la brièveté de la vie humaine. Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort. Il est

assez singulier que cette impression se soit affaiblie précisément à mesure que les années se sont accumulées sur moi. Serait-ce parce qu'il y a dans l'espérance quelque chose de douteux, et que, lorsqu'elle se retire de la carrière de l'homme, cette carrière prend un caractère plus sévère, mais plus positif ? Serait-ce que la vie semble d'autant plus réelle que toutes les illusions disparaissent, comme la cime des rochers se dessine mieux dans l'horizon lorsque les nuages se dissipent ? (*Adolphe*, p. 14)

Elle me raconta ce qu'elle avait souffert en essayant de s'éloigner de moi; que de fois elle avait espéré que je la découvrirais malgré ses efforts; comment le moindre bruit qui frappait ses oreilles lui paraissait annoncer mon arrivée; quel trouble, quelle joie, quelle crainte elle avait ressentie en me revoyant; par quelle défiance d'elle-même, pour concilier le penchant de son coeur avec la prudence, elle s'était livrée aux distractions du monde, et avait recherché la foule qu'elle fuyait auparavant. Je lui faisais répéter les plus petits détails, et cette histoire de quelques semaines nous semblait être celle d'une vie entière. L'amour supplée aux longs souvenirs, par une sorte de magie. Toutes les autres affections ont besoin du passé : l'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, la conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être qui naguère nous était presque étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Il y a peu de jours qu'il n'existait pas, bientôt il n'existera plus; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre.

Ce calme pourtant dura peu . . . (*Adolphe*, pp. 44-45)

Dans le premier exemple, bien qu'il parte d'actions et de sentiments habituels, Constant prend soin de se donner de la perspective, de nous indiquer qu'il a vieilli, avant d'aborder le général. Et même lorsqu'il y parvient, il n'a garde de rien affirmer; il se contente de procéder par interrogations. Rien de plus insensible et de plus discret.

Dans le deuxième exemple, les considérations générales jaillissent si naturellement de la circonstance particulière qui les suggère qu'il ne vient pas même à l'esprit de les contester. Après avoir d'abord décrit les sentiments d'un seul personnage, Constant introduit une demande d'Adolphe, pour exprimer ensuite une impression qui est commune aux deux héros. Alors seulement se risque-t-il dans le général. Il trouve moyen

ici encore de nous laisser entendre que beaucoup de temps s'est écoulé depuis la scène qu'il raconte. Quand il écrit : "Il y a peu de temps qu'il n'existait pas, bientôt il n'existera plus", on sent bien que cet : "il n'existera plus" n'est pas une simple constatation générale, mais qu'il s'applique à son amour pour Ellénore. Ce paragraphe, tout en résumant le passé, laisse donc prévoir la mésentente à venir des deux amants. On ne saurait rien imaginer de mieux intégré à l'action. Constant d'ailleurs se garde bien de s'appesantir là-dessus et retourne tout de suite à son récit.

Comme c'est plutôt l'aspect technique que j'ai voulu étudier ici, je n'ai pas insisté sur la valeur psychologique d'*Adolphe*. Mais le fait que presque toutes les scènes du roman se prêtent si naturellement à des généralisations psychologiques témoigne de la pénétration de Constant, de la justesse de son coup d'oeil. La moindre vacillation dans l'observation d'une scène singulière ou de la réaction individuelle d'un personnage, reportée sur le plan général, entraînerait des conséquences désastreuses, tout comme une déviation de quelques millimètres dans le pointage d'un canon peut lui faire manquer sa cible de plusieurs kilomètres. Mais Constant est aussi impeccable ici que dans sa technique.

Unique par la location de son centre de gravité, par la rareté et la parfaite stylisation de ses scènes singulières ainsi que par l'abondance et la justesse de ses actions habituelles; ayant su remplacer l'ampleur sociale ou historique de ses prémisses par la sensation constante qu'il nous donne d'un décalage temporel qui lui permet d'atteindre sans effort aux considérations les plus générales; admirable par sa psychologie et par la parfaite fusion de toutes ses parties, il n'est pas étonnant que ce mince roman d'*Adolphe* soit considéré aujourd'hui comme l'une des plus grandes réussites romanesques du XIXe siècle français.

-
1. Ramon Fernandez, *Messages*, (Paris, 1926) pp. 60-6-
 2. A ce sujet, voir l'intéressante étude de J.W. Beach, *The Twentieth Century Novel*, (New York, 1936), ch. XIV.
 3. Au sens étymologique du terme; présentées individuellement. Dans les romans, elles figurent d'habitude au passé défini.
 4. Benjamin Constant, *Adolphe* (Paris, 1936), pp. 60-61.

L'ÉCRIVAIN AU CANADA FRANÇAIS

Rex DESMARCHAIS

Nous nous souvenons tous d'un temps voisin du nôtre où de bons esprits contestaient l'existence de la littérature canadienne-française — ou, comme on dit de nos jours, "canadienne d'expression française". D'autres esprits, aussi bons que les premiers sans doute, proclamaient son existence. Il est vrai que ces derniers affirmaient plutôt qu'ils ne prouvaient : ils fabriquaient des syllogismes spécieux, ils n'énuméraient pas une série d'œuvres décisives. Rappelons deux noms qui illustrèrent cette polémique : Olivar Asselin, chef de file des négateurs de notre littérature, et M. le chanoine Emile Chartier, l'un de ses passionnés défenseurs. Des adversaires en lice, qui avait raison ? Il y a plus de vingt-cinq ans que l'engagement est clos, faute de combattants.

Aujourd'hui, on ne discute plus l'existence de la littérature canadienne-française. Serait-ce qu'elle s'est imposée de façon indiscutable ? Serait-ce que le sens critique subit une baisse ?

En tout cas, nous constatons un fait : il s'est publié et il se publie chez nous un nombre imposant d'ouvrages littéraires — ou à prétentions telles — écrits par des Canadiens d'expression française. L'ensemble de ces ouvrages forme-t-il une littérature ? Oui, sans doute. Mais il est indispensable d'ajouter pour être juste : une littérature naissante et de pauvre qualité.

Je revois le sourire en coin d'Asselin : "Vous vous arrêtez sérieusement à ces élucubrations, mon cher Desmarchais ?" Aux années de ma jeunesse le sourire et l'accent railleur d'Asselin me faisaient perdre contenance. J'étais assez enclin à douter moi-même sinon de l'existence du moins de la valeur de notre littérature. Dans mon esprit, l'ironie du journaliste de combat prolongeait l'avertissement d'Edouard Montpetit : "Cessons de nous dire supérieurs, prouvons que nous le sommes". Un avertissement qui n'a rien perdu de son actualité pour qui se donne la peine de réfléchir, de considérer ce que nous prétendons être et ce que nous sommes.

Je ne me demande plus si la littérature canadienne-française existe ou non. J'en suis venu à la conclusion suivante qui me paraît à peu près satisfaisante : nos écrivains apportent une contribution modeste mais digne de mention au trésor de la littérature française. Un jour plutôt lointain que prochain, peut-être y fourniront-ils un apport remarquable. A deux conditions : d'abord qu'ils ne soient jamais satisfaits de leurs ouvrages; puis qu'ils réussissent à vaincre la marée de matérialisme qui déferle sur le monde et menace d'engloutir les travailleurs de l'esprit.

En ces dernières années, il s'est publié des "Histoires de la littérature canadienne-française". La gravité de ton qui les distingue et les mille et une naïvetés qui les émaillent (sans compter les tristes partis pris qui les déparent) feraient la joie et provoqueraient l'indignation d'Olivar Asselin. "Voyez avec quel soin on pèse les sciures de mouche en des balances d'argent !" dirait-il. Cette sévérité ne serait pas hors de propos. Chacun des chapitres de ces "Histoires" de notre littérature devrait logiquement fournir quelques lignes ou quelques mots aux chapitres correspondants d'une Histoire bien faite de la littérature française. Notre littérature n'est qu'une bouture transplantée de la littérature française : un chirurgien qui s'efforce de prendre racine et de vivre tant bien que mal en terre canadienne. Qu'il ne soit pas mort et manifeste des velléités de vie, c'est déjà fort encourageant. Le grain de sénevé, promesse d'un grand arbre, je le veux bien. Mais affirmer que le grain de sénevé qui pousse une pointe timide est d'ores et déjà un arbre majestueux, cela me semble outré — et de nature à entraver la croissance de l'humble tige.

*
* *

Littérature et écrivain, écrivain et littérature, cela se tient. Il existe entre les deux une attache conjugale. Avant d'examiner la situation de *nos écrivains*, j'ai cru indispensable de situer approximativement *notre littérature*, de lui reconnaître un peu de réalité. Une société qui n'a pas de littérature ne saurait avoir d'écrivains.

Ce mot : *écrivain*, que signifie-t-il et quel sens doit-on lui attribuer au juste ? Question essentielle puisque j'entends traiter de la situation difficile de l'écrivain au Canada français.

De prime abord, j'ai songé : L'écrivain canadien-français éprouve, de nos jours, les pires difficultés, il se heurte à des obstacles quasi insurmontables. Pauvre écrivain au Canada français ! Combien il est misérable et digne de plainte ! Mais, réflexion faite, ce sentiment de pitié m'a paru bien exagéré. Il y a les difficultés réelles et les fausses difficultés. Il y a les véritables écrivains et ceux que parfois l'on considère à tort comme des écrivains. La propriété et la rigueur des termes ne sont pas monnaie courante au Canada français.

Afin de limiter les risques de malentendu, définissons aussi clairement que possible ce que nous entendrons ici par le mot *écrivain*.

Curieux phénomène ! J'ai douté longtemps de l'existence de notre littérature avant de me reposer dans un compromis raisonnable mais je ne m'étais jamais interrogé sur l'écrivain canadien-français. Existe-t-il seulement ? Et s'il existe qu'est-il exactement ?

Le mot *littérature* accaparait toute mon attention et me cachait le mot *écrivain*. C'est le thème de cette étude qui m'a contraint à serrer de près ce mot.

Je m'applique à prononcer gravement : "Je suis un écrivain canadien-français". Cette petite phrase ne passe pas : elle a un goût de ridicule insupportable. Pourtant, j'ai publié cinq volumes et je me propose d'en donner quelques autres. Pourquoi donc me paraît-il inconvenant de me dire écrivain ? Je n'éprouve aucune gêne, nulle impression désagréable lorsque je déclare : "Je suis un fonctionnaire".

Dans le premier cas, mon malaise vient sans doute du fait que notre milieu social n'admet pas l'état d'écrivain, qu'il ne reconnaît pas cette fonction. Le mot est employé à la légère, pour la commodité de l'usage courant. Il ne correspond strictement à aucune réalité de la société canadienne-française. Accolé à l'expression "canadienne-française", il ne fait pas sérieux.

Les mots habillent comme ils peuvent les objets. Ils ne sont pas taillés sur mesure et souvent ils disent plus ou moins ce qu'ils devraient. Valéry observe à ce propos : "Chaque mot, chacun des mots qui nous

permettent de franchir si rapidement l'espace d'une pensée, et de suivre l'impulsion de l'idée qui se construit elle-même son expression, me semble une de ces planches légères que l'on jette sur un fossé, ou sur une crevasse de montagne, et qui supportent le passage de l'homme en vif mouvement. Mais qu'il passe sans peser, qu'il passe sans s'arrêter — et surtout qu'il ne s'amuse pas à danser sur la mince planche pour éprouver sa résistance . . . Le pont fragile aussitôt bascule et se rompt, et tout s'en va dans les profondeurs.”¹

Cette mise en garde contre les mots n'est pas inutile, surtout lorsque nous devons nous exprimer avec un peu plus de précision et de vigueur que nous le faisons dans le langage banal de tous les jours.

*
* *

Qu'est-ce qu'un écrivain ? “Quelqu'un qui écrit” ? ou encore : “Quelqu'un qui gagne sa vie en écrivant” ? Ces deux définitions sont beaucoup trop générales.

Un journaliste, un publiciste, un scripteur à la radio ou à la télévision écrivent régulièrement et gagnent leur vie en écrivant. Mais ils ne sont pas des écrivains. D'ailleurs, ils ne prétendent pas à ce titre. Lorsqu'on lui demande quelle est sa profession, un journaliste ne se déclare pas écrivain. Lorsqu'on a voulu désigner d'un terme particulier les personnes qui font métier d'écrire des textes pour la radio ou la télévision, on a inventé le mot *scripteur*. On n'a pas voulu et sans doute n'a-t-on pas osé employer le mot écrivain; ce dernier est réservé et doit demeurer réservé à une fonction particulière.

Je propose à votre approbation la définition suivante de l'écrivain : "Quelqu'un qui écrit des livres d'une certaine valeur, des ouvrages qui ajoutent quelque chose à la richesse littéraire d'un peuple ou de l'humanité." Notez bien que, dans cette définition, il n'est pas question de *gagner sa vie en écrivant des livres*. C'est que j'ai en vue précisément l'écrivain canadien-français. Il est clair que ses livres ne lui procurent pas un gain régulier et suffisant pour vivre.

Ici même, dans notre milieu, le livre français prend le meilleur du marché. Sauf de rares exceptions, le livre canadien d'expression française ne dépasse pas les frontières du Québec. Chez nous, le tirage d'un volume à succès honnête est de deux à trois mille exemplaires. L'exemplaire se vend couramment de un dollar et vingt-cinq à deux dollars. L'écrivain touche une royauté de dix pour cent. Telles sont les conditions actuelles et rien ne laisse entrevoir qu'elles s'amélioreront sensiblement d'ici plusieurs années.

En raison des difficultés réelles que notre écrivain éprouve à penser et à écrire, il lui est impossible, lorsqu'il est consciencieux et veut réussir un bon ouvrage, de donner plus d'un livre par an. En supposant qu'il accomplisse ce tour de force durant quelques années, quel aura été son revenu annuel ? S'il a trouvé moyen de vivre convenablement avec ce revenu (et le cas échéant, d'assurer une vie honorable à sa femme et à ses enfants), aucune hésitation possible : qu'on lui décerne le Grand Prix de l'Administration du Budget personnel — le G.P.A.B.P., puisque les sigles sont à la mode.

*

* *

Si nous acceptons la définition de l'écrivain, telle que je l'ai formulée tout à l'heure : "Quelqu'un qui écrit des livres d'une certaine valeur, des ouvrages qui ajoutent quelque chose à la richesse littéraire d'un peuple ou de l'humanité", nous pourrions mentionner plusieurs noms d'écrivains canadiens-français. J'en citerai quelques-uns pour illustrer par des exemples concrets ma définition de l'écrivain : Alain Grandbois, Jean-Charles Harvey, Ringuet, Léo-Pol Desrosiers, Robert de Roquebrune, Victor Barbeau, Robert Charbonneau, Roger Lemelin, Pierre Baillargeon, Guy Frégault, Paul Toupin, Eloi de Grandmont, André Langevin.

Aucun de ces écrivains ne compte exclusivement sur ses livres pour vivre. Chacun d'eux a, hors de la littérature, une profession ou un emploi qui lui assure la subsistance. Il s'agit d'écrivains amateurs, dirais-je. Il est évident que, dans les conditions actuelles, il ne saurait y avoir un autre genre d'écrivains au Canada français. Et voilà pourquoi nous trouvons ridicule, en n'importe quelle circonstance, de déclarer : "Je suis écrivain." Nous préférons avec bon sens nous recommander d'une profession, d'un emploi ou d'un métier qui existent chez nous. Personne ne sourira si nous ajoutons : "J'aime écrire et je consacre mes loisirs au travail littéraire." Chacun son "hobby", comme on dit en français nouveau.

*
* *

L'écrivain doit se conformer aux conditions de vie qui régissent son milieu. Cela est de sagesse élémentaire. Il lui est inutile de rugir d'indignation, de pousser des clameurs déchirantes et de poser à l'incompris, au martyr. D'ailleurs, à rechercher avec une opiniâtreté passionnée les difficultés et les obstacles, on finit par les faire surgir. A leur prêter trop d'importance, des difficultés légères, plus ou moins chimériques, s'aggravent et prennent figure de réalités cruelles.

J'indiquerai et j'examinerai ici quelques difficultés qui me paraissent affecter l'écrivain canadien-français. Je ne les crois pas insurmontables et de force à supprimer toute production littéraire chez nous. Tout au plus peuvent-elles ralentir cette production et, par conséquent, la rendre moins considérable.

LE MANQUE DE TEMPS

"L'écrivain canadien-français, dit-on, manque du temps nécessaire pour écrire des ouvrages nombreux et soignés."

Bien entendu, comme il doit gagner sa vie en dehors de la littérature, il ne dispose que de ses loisirs pour se livrer librement à son démon littéraire. Suivant le cas de chacun, ces loisirs sont plus ou moins amples.

Il se peut que, s'il avait l'usage de tout son temps, notre écrivain produirait des ouvrages de meilleure qualité et en plus grand nombre.

Il se peut que si . . . Mais d'abord, cette hypothèse est une impossibilité, comme je l'ai montré plus haut. Puis, même en l'imaginant possible, est-il assuré que notre écrivain deviendrait plus fécond et tellement meilleur ? La question peut se poser.

S'il aime vraiment écrire, s'il veut faire oeuvre littéraire, celui qui ne dispose que de loisirs restreints se dit qu'il ne perdra pas une minute d'un bien d'autant plus précieux qu'il lui est chichement mesuré. Il met à profit les heures et les minutes; il gagne en intensité ce qu'il perd en étendue. Il sait qu'il ne peut compter que sur deux ou trois heures par jour de temps libre. Il ne saurait se permettre de les gaspiller.

Dans un milieu et dans une époque comme les nôtres, si peu favorables à la vie intellectuelle et aux travaux de l'esprit, les loisirs absolus recèlent bien des pièges et des embûches !

Pour ma part, j'ai conservé un goût vif pour la littérature et la passion d'écrire. Pourtant, si je disposais de douze heures par jour de temps libre, je ne suis pas sûr que je les consacrerai toutes à l'oeuvre littéraire. Et je crois que mon cas n'est pas exceptionnel parmi mes confrères en littérature. Il y a les mille et une tentations *faciles* et séduisantes qui nous assaillent; il y a le manque de discipline; il y a cette paresse qui répugne au rude effort qu'exige l'oeuvre littéraire.

Celui qui est maître de tout son temps se dit qu'il peut bien remettre au lendemain. Et de lendemain en lendemain, il s'achemine, glissant à son insu sur la pente douce, vers le gâtisme. Il attend l'Inspiration; il a le temps de l'attendre. Il arrive qu'elle ne se manifeste jamais. Celui qui a peu de loisir sait qu'il ne peut pas attendre, remettre à demain. Il force l'Inspiration, cette déesse qui aime être violentée. En d'autres termes, il travaille, il tire parti des heures libres que le Destin lui accorde. Et l'Inspiration finit par sourire à sa bonne volonté.

J'éprouve un sérieux sentiment de doute lorsque des confrères me disent que le temps leur manque pour écrire les oeuvres dont ils rêvent. Sur ce point, j'ai une petite expérience personnelle qui m'éclaire assez bien le cas d'autrui.

LA CONCURRENCE DU LIVRE FRANÇAIS

On accuse souvent le livre français de faire concurrence au nôtre sur notre propre marché. Les comptoirs et les étalages de nos librairies, les rayons de nos bibliothèques publiques, petites ou grandes, regorgent d'ouvrages français anciens et modernes. Dans le domaine de la production littéraire, les nouveautés de Paris et même de la province française ne cessent de nous envahir.

On ne manque pas d'ajouter que le livre canadien d'expression française ne circule guère sur le marché mondial, que sa vente est à peu près nulle à l'étranger.

Ces deux faits sont incontestables. Mais il serait profondément injuste de ne voir dans le livre français qu'un rival du nôtre. Ce serait méconnaître les services sans prix qu'il a rendus et qu'il ne cesse de rendre à notre culture en général et à nos écrivains tout particulièrement.

Il faut ne pas perdre de vue que le livre canadien-français est le fils légitime du livre français. Je doute qu'il existe chez nous un seul écrivain qui n'a pas été influencé, stimulé, exalté par un ou quelques maîtres, par une ou quelques oeuvres de la littérature française. Si j'avais à me confesser à ce sujet, je devrais avouer que j'ai été enthousiasmé et poussé irrésistiblement à écrire par des livres français que j'aimais avec passion et que j'admirais au plus haut point. Ma passion et mon admiration n'ont pas faibli au long des années. La lecture de quelques belles pages de prose française me "met en état de grâce : aussitôt, je ressens le goût vif, l'impérieux besoin d'écrire. Je n'aurai pas l'ingratitude de céler ce que je dois aux oeuvres magistrales de la littérature française. Et je n'aurai pas la sottise de soutenir que nos modestes ouvrages peuvent remplacer ces oeuvres-là sans qu'il en résulte un dommage irréparable pour nous écrivains et pour tout notre public soucieux de culture. On me reproche souvent d'être trop modeste. Je n'ai pas conscience de l'être tellement. Faut-il être sot pour n'être pas considéré comme trop modeste ?

Au début de la dernière guerre, après l'occupation de la France, le livre français a cessé de nous parvenir. Je ne me suis pas réjoui, oh ! non !

dans l'espoir que mes ouvrages (je publiais justement un recueil d'articles en ce moment-là) se vendraient peut-être moins mal. Au contraire, j'ai éprouvé les effets déprimants d'une insupportable privation — comme quelqu'un à qui on retrancherait brusquement les aliments essentiels. Et je crois que la plupart de mes confrères ont connu la même sensation.

Le livre français conserve au livre canadien-français ses meilleurs lecteurs; loin d'en diminuer le nombre, il contribue à l'accroître en donnant un visage infiniment séduisant aux oeuvres de la pensée et de la littérature. De plus, il affermit et affine les facultés intellectuelles de nos écrivains : il leur enseigne l'art d'écrire en français; il les aiguillonne en proposant à leur émulation de hauts modèles et d'admirables réussites.

Il faudrait que notre écrivain soit bien inconscient de ses véritables intérêts et bien ingrat envers la source de ses joies les plus vives pour souhaiter la disparition du livre français de nos librairies. Lorsque le foyer meurt tout ce qui vivait de sa chaleur et de sa lumière sombre dans le froid et dans la nuit.

LA MATIÈRE À L'ASSAUT DE L'ESPRIT

En raison du déroulement de son histoire et de sa situation géographique, notre milieu n'a jamais été le paradis de la haute culture et de la vie de l'Esprit.

Les influences américaines ne sont sans doute pas toutes mauvaises. Mais certaines sont indésirables. Et il me semble que ce sont ces dernières que nous avons surtout subies, et que nous subissons plus que jamais.

Le peu d'intérêt que nous éprouvions pour les choses de l'Esprit me paraît s'être aggravé en ces dernières années.

Bousculés, aveuglés et conquis que nous sommes par la multiplicité des inventions mécaniques de notre temps, nous nous enfonçons de plus en plus, sans même nous en rendre nettement compte, dans la matière. Nous protesterions des lèvres contre l'accusation de matérialisme mais nous vivons en véritables matérialistes.

Nous adorons les plaisirs. Quels plaisirs préférons-nous ? Les plus faciles, ceux qui demandent le moins de participation de l'intelligence. Ces distractions, à la fois rapides et violentes, le cinéma, la radio, la télévision, les exhibitions sportives, les spectacles de cabaret, l'automobile nous les dispensent à profusion. Chaque jour, nous n'avons que l'embarras du choix. Dans ce feu d'artifice éblouissant, assourdissant, l'Esprit demeure lointain, muet : il n'est pas invité à la fête. Pourquoi l'inviterait-on ? On se passe si bien de sa présence importune !

Il est évident que la joie des belles lectures, des paisibles études n'est pas accordée à notre vie trépidante au rythme fébrile et désordonné qu'il nous plaît de dire *moderne*.

"Aller de plus en plus vite pour n'arriver nulle part", observait Paul Morand dans un essai sur la vitesse. Une société qui sans se l'avouer prend cette formule pour devise est gravement compromise. Il est normal qu'elle se détourne du livre et le repousse comme un objet suranné. Elle lui préfère des objets plus à la page, c'est-à-dire plus bruyants et grossiers : des objets qui répondent à ses goûts fiévreux et à ses aspirations désaxées.

Quelle place le livre, j'entends le livre d'une certaine distinction, peut-il tenir dans cette société ? Pour être apprécié à sa juste valeur, goûté dans ses nuances, il exige une atmosphère de recueillement, une atmosphère où l'intelligence peut se concentrer et jouer à loisir. La littérature ne sait dispenser que des plaisirs fins en comparaison des amusements brutaux que multiplie la vie d'aujourd'hui, particulièrement dans les grands centres.

L'écrivain qui observe d'un oeil mélancolique le spectacle peu réjouissant d'un monde qui s'abîme dans la matière, qui s'éloigne de plus en plus de l'Esprit sans avoir le courage de le renier carrément, l'écrivain canadien-français peut se sentir envahi par la lassitude et le découragement. Il peut tout naturellement se demander : A quoi bon s'épuiser à écrire un livre ? Pourquoi se donner tant de peine pour ordonner les pensées et ciseler les phrases ? Qui ouvrira mon livre ? Qui le lira ? A quel besoin de notre société répond-il ? A quoi bon offrir un livre que nul n'attend, que personne ne désire ? Le passant distrait et pressé ne s'arrêtera même pas au titre. A quoi bon ! . . . J'ai connu ces heures affligeantes. Elles

ébranlent l'écrivain mais elles ne lui sont pas mortelles, pourvu qu'il aime vraiment écrire, qu'il soit mordu par le démon de la littérature. Peu à peu, il détourne son attention d'une société sans âme et il retrouve le chemin de l'invincible espoir en évoquant une revigorante certitude qu'il possède. Il se dit : "Je sais que le livre que j'écris et auquel je donne le meilleur de moi-même ne touchera pas un immense public. Je ne rêverai pas aux milliers de lecteurs chimériques. Je trouverai ma joie et ma récompense dans l'attention et le suffrage d'un petit nombre de lecteurs choisis. Aucun labeur n'est trop onéreux pour donner un livre à ces lecteurs peu nombreux mais qui aiment sincèrement la littérature et qui savent lire. Ils ont de la bienveillance et aussi de l'esprit critique; ils sont sensibles aux qualités de la pensée et à l'art de l'expression; ils goûtent en connaisseurs la richesse, la beauté et les plus fines nuances du langage littéraire. Je sais que l'ouvrage auquel j'apporte tant de soins atteindra quelques-uns de ces lecteurs de choix. Pour eux, je suis heureux de travailler; pour eux j'aurai le courage de soutenir sans défaillance mon effort jusqu'au point final."

Car, il est dur pour un écrivain canadien qui veut écrire en français d'atteindre à la dernière ligne de la deux centième page sans un seul relâchement volontaire. Et cette dernière considération me conduit à signaler l'obstacle majeur pour l'écrivain canadien-français, l'obstacle qui rend sa situation réellement difficile.

L'OBSTACLE MAJEUR EST DANS L'ÉCRIVAIN

Thierry-Maulnier a inscrit un mot profond au fronton d'un de ses ouvrages : "La crise est dans l'homme".

En définitive, ce n'est pas à l'extérieur, c'est en lui-même que le Canadien français qui écrit un livre rencontre les plus rudes difficultés.

Il n'est pas familier avec le jeu des idées. Ses facultés intellectuelles manquent de vigueur et de souplesse; son imagination a peu d'envergure et sa fantaisie s'épuise vite; la plupart du temps sa culture est très limitée aussi bien en étendue qu'en profondeur. Penser, raisonner, enchaîner rigoureusement les idées dans un développement assez long sont pour lui des besognes ardues, des entreprises où il échoue souvent.

S'agit-il d'expression, il ne maîtrise guère la langue; son vocabulaire ne se distingue ni par l'abondance, ni par la variété, ni par la précision; sa syntaxe est incertaine. Il ne sait tirer qu'un pauvre parti des richesses et des finesses du français.

On dirait un voyageur égaré à la nuit tombante dans une région inconnue toute remplie de trésors et de merveilles. Ces richesses, il les pressent, il les devine autour de lui plus qu'il ne les discerne nettement. Sans beaucoup de succès, il fait de grands efforts pour se les approprier. Mais il est perdu dans l'obscurité, les biens précieux se dérobent à sa vue, échappent à sa prise. Et, en fin de compte, notre voyageur, épuisé par ses recherches et ses tâtonnements, demeure pauvre et les mains vides, au coeur même des trésors. Il est en proie au chagrin, il est sur le point de désespérer, car maintenant la nuit est profonde.

Eh bien ! qu'il reprenne courage ! Qu'il répare ses forces. Qu'il se prépare à une nouvelle action. La longue nuit se dissipera. Dans le matin clair, toutes les merveilles brilleront à ses yeux. Il contempera leurs formes et leurs couleurs baignées de lumière. Peu à peu, il s'initiera à leur beauté, il apprendra à pénétrer leurs secrets, il acquerra l'art subtil de tirer d'elles son profit et son enchantement.

Il importe d'abord de franchir sans abdiquer mortellement la longue nuit.

*
* * *

A l'exemple de notre époque vertigineuse, il ne faut pas vouloir aller trop vite et brûler les étapes. Le temps se venge de tout ce qui se fait sans lui.

Il y a à peine deux siècles ou deux siècles et demi, nos ancêtres ouvraient la forêt vierge et "faisaient de la terre". Sur les parcelles de sol mal défriché qu'encerclait la végétation menaçante, ils n'élevèrent pas des palais, des châteaux et des cathédrales. Ils bâtirent de pauvres maisonnettes, des cabanes.

Deux cents ans écoulés, voici que le visage actuel de notre pays est sorti des habitations primitives de la colonie. Certes, nos pères n'avaient

pas grand souci de la vie intellectuelle et littéraire ! Une besogne plus urgente les absorbait. Maurras a raison d'affirmer : "Aucune origine n'est belle. La beauté véritable est au terme des choses".²

Dans le domaine de la pensée et de la littérature, le Canada français me semble à sa phase de défrichage. L'heure des chefs-d'oeuvre et des oeuvres splendides n'a pas sonné encore à l'horloge de notre Histoire. Patience ! Si l'écrivain canadien-français sait conserver, en les transposant sur le plan intellectuel, l'énergie et la ténacité dont ses ancêtres firent preuve sur le plan matériel, il est probable qu'une littérature exemplaire finira par naître des modestes ouvrages qu'il donne maintenant — qu'il ne doit pas cesser de donner.

1. Paul Valéry : *Variété* V, page 133.

2. Charles Maurras : *Anthinèa*, page 210.

La culture en Amérique

LES ARTS LIBÉRAUX OU LES HUMANITÉS AUX ÉTATS-UNIS

Jean-Paul TRUDEL

Le mot *humanité*, au singulier, signifie, évidemment, le genre humain. Au pluriel, le terme possède une longue histoire et il a connu une évolution considérable au cours des siècles. Le gros Larousse nous apprend que les *humanités* consistent dans l'étude des lettres en général.

Si ce terme d'*humanités* est de date assez récente, la chose elle-même remonte très loin dans l'antiquité, car chez les Grecs toute éducation supérieure comportait ces études désintéressées qui sont le plus aptes possible à développer l'homme complet et l'homme cultivé.

Les Muses étaient au nombre de 9 et chacune présidait aux diverses branches du savoir ou à chacun des arts libéraux. Elles étaient soeurs pour montrer que les arts s'enchaînent et afin d'illustrer les nombreuses relations que possèdent entre eux ces différents arts. C'est ainsi que les plus célèbres philosophes dont l'histoire ait conservé les noms, Pythagore, Platon et Aristote avaient organisé leurs écoles ou leurs cours comme autant d'associations établies dans le but d'honorer les Muses et de perpétuer leur culte. Car les Muses sont l'une des créations les plus bienfaisantes du génie hellénique : elles personnifient les plus hautes aspirations intellectuelles et artistiques de l'humanité. Poètes, hommes de science et philosophes rendent hommage aux Muses pour leurs largesses envers le genre humain, pour la puissance purificatrice de la musique, pour l'inspiration qu'elles suscitent dans la poésie et même pour leur divine sagesse.

A Rome, les *humanités* étaient tenues en haute estime également. Et ce sont les Romains, gens pourtant fort pratiques, qui ont créé le terme d'*arts libéraux*, qui est venu jusqu'à nous et que nous utilisons encore aujourd'hui. L'adjectif latin "*liberalis*" vient du mot "*liber*", autre adjectif signifiant "*libre*". A l'origine, les arts libéraux n'étaient enseignés qu'aux enfants de condition libre et non pas aux esclaves, d'où le nom

d'arts libéraux. Mais le même adjectif "liber" signifie également "noble, gracieux, magnifique". Et c'est Cicéron lui-même qui désigne les arts libéraux de toute une kyrielle d'épithètes : "artes elegantes, laudatae, bonae, magnae, optimae, maximae" que nous traduirons par "arts gracieux ou raffinés, dignes de louanges, bons et grands, supérieurs et les plus excellents".

Quant au mot humanités il viendrait surtout de l'adjectif latin "humanus" qui signifie "humain, instruit, cultivé, aimable, poli", et ainsi s'expliquerait l'expression "humaniores litterae" dont l'on désigne parfois l'étude des humanités et dont le but serait de donner plus de courtoisie et de délicatesse en même temps que plus de culture à ceux qui ont l'avantage de s'y livrer. Et alors nous en arrivons à "l'honnête homme", synonyme d'homme cultivé et poli à la fois, tel que le XVII^e siècle français nous en a fourni de si merveilleux modèles. Pour résumer en quelques mots ce qui précède, nous dirons donc que les deux termes humanités et arts libéraux ont beaucoup en commun et sont presque synonymes. Le Moyen Age faisait une distinction très nette entre les différents arts libéraux et donnait pour définition de ces derniers : "Ceux où l'esprit a plus de part que la main", par opposition aux arts mécaniques. Ces arts libéraux étaient au nombre de sept; le trivium, ou ceux qui s'occupent de la parole : la grammaire, la rhétorique et la logique; le quadrivium, ou ceux qui s'occupent des chiffres, c'est-à-dire l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, ces dernières matières traitant évidemment de nombres.

Pour plus de précision et de clarté, nous adopterons la division que mentionne le rapport de l'Université Harvard publié en 1945. L'universalité des connaissances humaines s'y trouvent groupée sous 3 chefs, à savoir : 1) les humanités, 2) les sciences sociales, 3) les sciences naturelles ou physiques. Nous laisserons de côté ces deux dernières divisions et dans les humanités elles-mêmes nous ferons abstraction des sciences mathématiques et nous dirons avec Georges Duhamel dans "Chronique des Saisons Amères" (p. 114) que "l'humanisme moderne est l'ensemble des notions qui ne semblent pas susceptibles d'application immédiate".

Jetons un coup d'oeil sur ce qui se fait outre 45^e chez nos bons voisins de la République Américaine qui s'étend comme notre propre pays "a mari usque ad mare" "de l'Atlantique au Pacifique". Nous ne nous faisons pas illusion sur l'ampleur du sujet et c'est pourquoi nous tenons à préciser que les renseignements donnés ici ne sauraient constituer qu'un aperçu général de ce qui se fait dans quelques collèges et universités des Etats-Unis et aussi, comme seconde partie, dans le grand public en général.

L'on entend souvent répéter que les Américains sont gens pratiques en ce sens qu'ils s'intéressent avant tout au commerce, à l'industrie et à tout ce qui peut se monnayer sous forme d'argent et de dollars. Un séjour de dix années aux Etats-Unis nous a prouvé que les Américains sont gens pratiques au sens monétaire du mot mais ils le sont également dans un sens beaucoup plus relevé. Car le peuple américain sait aussi faire servir ses richesses à la culture intellectuelle et artistique et à toutes les formes supérieures de l'éducation et des choses de l'esprit.

Mais qu'est-ce donc que les humanités ? "Tandis que les sciences naturelles ou physiques nous font mieux comprendre l'univers ou le milieu géographique dans lequel nous vivons et alors que les sciences sociales étudient l'homme dans ses rapports avec ses semblables (du mot latin *socius*, compagnon), les humanités ou les arts libéraux ont pour but de nous faire mieux connaître l'homme ou l'individu lui-même avec ses aspirations et son idéal, avec ses grandeurs et ses misères". (Harvard Report, pp. 58-59). Tandis que les sciences sociales insistent surtout sur les institutions humaines ou sur l'individu en tant que cellule de l'organisme complexe qu'est la société, les humanités, elles, ou les arts libéraux cherchent à nous faire découvrir la profondeur du vieil axiome qu'on pouvait lire à l'entrée du temple de Delphes, et dont Socrate, le précepteur de Platon, avait fait sa maxime favorite : "gnôti seauton", "connais-toi toi-même". La compétence et le temps nous manquent pour traiter de sciences physiques ou naturelles et de sciences sociales mais nous jetterons un coup d'oeil, si rapide soit-il, sur le champ, très vaste lui aussi, des humanités, dont l'un des buts est précisément de rendre la vie plus belle, de constituer au-dedans de chacun de nous un trésor, un patrimoine et

un royaume intime qui nous fait mieux apprécier et goûter par exemple un beau volume, de beaux vers, nous permet de mieux estimer une pièce de musique, un beau drame, ou encore de goûter plus à fond quelques merveilleuses symphonies. Dans notre rapide tour d'horizon, nous arrêterons quelques instants à l'Université de Harvard, à l'Université de Chicago, au Collège Loras, situé à Dubuque, dans l'Etat d'Iowa, au collège de Santa Barbara sur la côte du Pacifique et finalement nous passerons quelques instants sur le magnifique Campus de l'Université de Californie. Dans la dernière partie nous dirons quelques mots des grands moyens de culture mis à la disposition du public en général, c'est-à-dire, les Bibliothèques, les Musées et les orchestres symphoniques.

A) L'Université Harvard a été fondée en 1636, soit un an après le vieux collège des Jésuites de Québec. C'est incontestablement l'Université la plus ancienne comme la plus célèbre dans le domaine des humanités ou des arts libéraux. Les statistiques que nous avons pu consulter nous révèlent que l'Université Harvard comptait l'an dernier 2204 professeurs pour 12414 étudiants. Nous aimerions avoir plus de temps à notre disposition afin de pouvoir citer au complet de nombreux extraits et passages du fameux rapport Harvard publié en 1945 et qui constitue, pour ainsi dire, un examen de conscience du système d'éducation américain. C'est un volume magistral qui a connu une vogue et une popularité justement fondées chez nos voisins du Sud. Qu'il me soit permis de citer et de traduire les quelques lignes suivantes, que j'extrai de la préface, que le Président de l'Université, M. Conant, a bien voulu écrire lui-même : "Le centre du problème pour un cours de culture générale c'est de perpétuer la tradition des arts libéraux ou des humanités. Ni la simple acquisition des connaissances, ni le développement d'aptitudes ou de talents spéciaux ne peuvent constituer un fondement assez large pour comprendre réellement notre civilisation, chose pourtant essentielle à la conservation de cette civilisation" (p. 8). Dans le même rapport, nous voyons un peu plus loin (p. 52) que "le mot culture générale est à peu près synonyme du mot humanités". Dans ce domaine des humanités proprement dites, l'Université Harvard accorde beaucoup de place à l'étude des chefs-d'oeuvre en littérature. Il n'est que tout à fait normal qu'aux Etats-Unis l'on in-

siste davantage sur la littérature anglaise, surtout sur Shakespeare et Milton, tout comme ici, pour les Canadiens de langue française, nous étudions tout d'abord la littérature de la Mère-Patrie. Mais le génie ne connaît pas les horizons limités d'une province ou d'un pays. Il franchit facilement les frontières nationales pour faire partie de l'héritage culturel et du trésor commun de l'humanité toute entière. Le temps et l'espace sont choses impondérables quand il s'agit des grandes créations littéraires ou artistiques et c'est ainsi qu'après l'étude des chefs-d'oeuvre composés en langue anglaise, le rapport de Harvard recommande la lecture et l'étude de chefs-d'oeuvre aussi universellement reconnus que ceux d'Homère, de Platon et de deux pièces, au moins, des grands dramaturges de l'antiquité grecque, Eschyle, Sophocle, ou Euripide. Le rapport suggère également l'étude de la Bible, de Virgile, de Dante et de Tolstoï. Le même rapport parle aussi longuement de l'utilité des études philosophiques et reconnaît toute la valeur des oeuvres de saint Thomas d'Aquin. Il mentionne également la grande utilité des études classiques, latines et grecques, et il reconnaît "que notre culture occidentale repose largement sur les grands chefs-d'oeuvre de la littérature grecque" (p. 126). Pour nous, qui sommes de culture et de langue françaises, il ne manque pas d'intérêt de signaler au passage que le même rapport Harvard recommande également l'étude du latin à tous ceux qui veulent avoir une connaissance plus approfondie de la langue française. L'un des principaux objectifs des arts libéraux ou des humanités est de former l'homme complet avec toutes ses facultés. Au point de vue chant et musique, Harvard possède une chorale et un orchestre qui ont contribué fortement à la formation artistique et esthétique de nombreuses générations d'étudiants.

B) L'ex-chancelier de l'Université de Chicago, M. Robert Maynard Hutchins, est un des hommes les plus en vue dans la sphère de l'éducation aux Etats-Unis. Même si ses volumes antérieurs tels que *The Higher Learning in America* et *Education for Freedom* ont provoqué de houleuses répercussions dans plusieurs collèges et universités, beaucoup d'éducateurs aujourd'hui reconnaissent que M. Hutchins avait raison en matière de culture générale. Sa ténacité, son idéalisme, sa clairvoyance et sa largeur de vue ont porté fruit et la revue *Time* du 21 novembre 1949 a fait

l'éloge, une fois de plus, d'un universitaire qui a réellement fait ses preuves car M. Hutchins vient de célébrer sa 20^e année comme président d'une des universités les plus considérables des Etats-Unis. Agé de 50 ans à peine, M. Hutchins a brûlé les étapes puisque, dès 1923, il est déjà secrétaire de l'Université Yale, à l'âge de 24 ans. Et c'est à l'âge de 30 ans, en 1929, qu'il devint le cinquième président de l'Université de Chicago dont il est l'ex-chancelier. Quand on songe un instant que l'Université possède un budget annuel de 31 millions de dollars et que plus de 8000 étudiants y suivent des cours donnés par un millier environ de professeurs, la vieille chanson : "Ce n'est pas une Sinécure" nous revient spontanément à l'esprit ! Dès son arrivée à la présidence, M. Hutchins s'est fait le champion de réformes fondamentales dans le domaine de l'éducation. Il est partisan convaincu de la nécessité de la culture générale avant d'entrer dans les différentes branches de la spécialisation.

M. Hutchins croit beaucoup aux arts libéraux, et durant deux années, tous les étudiants doivent suivre des cours à peu près identiques pour l'obtention du baccalauréat. Ce même M. Hutchins est célèbre dans toute la République voisine pour sa théorie des *Ten Great Books* ou des 10 meilleurs volumes, soit : La Bible, bien entendu, Homère, La République de Platon, deux traités d'Aristote, Thucydide, St-Augustin, (*La cité de Dieu*), *Traité de Dieu*, *Traité de l'homme*, par saint Thomas d'Aquin, la *Divine Comédie* de Dante, les œuvres complètes de Shakespeare, les *Pensées* de Pascal et *Guerre et Paix* de Tolstoï. Il est très réconfortant de constater que ces deux hommes, pourtant fort différents par leur préparation, M. Conant, de l'Université Harvard, qui est chimiste de carrière, et M. Hutchins, qui a reçu une formation légale, il est fort réconfortant, dis-je, de constater que ces deux éducateurs en arrivent à peu près aux mêmes conclusions.

C) Passons maintenant à un collège du Middle-West Américain, situé à environ 200 milles à l'ouest de Chicago. Ce collège porte le nom de Loras et c'est le nom même du premier Evêque de la ville de Dubuque, située dans l'état d'Iowa. Ce Mgr Loras fut d'abord envoyé de France comme missionnaire aux Etats-Unis. Il avait été, au préalable, confrère

de classe de Jean-Marie Vianney, qui devait devenir plus tard le saint Curé d'Ars. Le but de ce collège de Loras est précisément d'aider les jeunes gens à développer leurs propres aptitudes. Le collège comptait en 1950 1435 étudiants. Il cherche à former des personnalités bien adaptées au milieu social où elles devront vivre. L'on insiste beaucoup sur la culture générale tout en préparant de longue main aux diverses carrières et professions. Le collège peut préparer à 8 professions différentes, le commerce, le droit, la médecine, l'enseignement, l'art dentaire, le génie civil, le journalisme, la théologie. Mais remarquons bien que, quelle que soit la carrière choisie à l'avance, de nombreuses heures de cours de culture générale doivent être suivies par les étudiants. Prenons par exemple le cas d'un individu qui se prépare au journalisme. Il devra étudier les langues étrangères durant au moins 4 heures par semaine, la première année, et durant 3 heures par semaine, la seconde année. Il devra étudier la philosophie 6 heures par semaine, durant 2 ans. Quant à ceux qui se préparent à la carrière du droit, ils doivent également étudier une langue étrangère, soit le français, l'espagnol ou l'allemand, quatre et trois heures par semaine durant la 1ère et la 2e année, et étudier également la philosophie 6 heures par semaine durant 2 ans. Pour ce qui est de ceux qui se destinent au sacerdoce, il leur faut évidemment étudier plus à fond les langues classiques, latine et grecque, et poursuivre des études plus approfondies en philosophie. Dans ce même collège de Dubuque, ville qui porte le nom de Julien Dubuque, en souvenir d'un bon Canadien-français né à St-Pierre-les-Becquets, dans le comté de Nicolet, il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il y a 380 étudiants qui suivent des cours de latin, 86 des cours de français, 341 des cours d'espagnol et 77 des cours d'allemand.

D) Poursuivons maintenant notre voyage vers l'Ouest. Parmi les nombreuses institutions d'enseignement supérieur qui s'échelonnent tout au long de la côte du Pacifique, nous choisirons le collège de Santa Barbara, affilié à l'Université de Californie. En 1947-48, ce collège comptait 127 professeurs, pour 2844 étudiants, dont 1817 jeunes garçons et 1027 jeunes filles. Les cours se divisent en 2 sections : la section des arts appliqués (Applied Arts) et la section des arts libéraux (Liberal Arts). Mais dans l'un comme dans l'autre cas, la culture générale occupe une

large place avant les études de spécialisation. L'étudiant peut choisir entre une grande variété de cours en littérature anglaise et américaine : l'époque de Johnson, l'époque de Milton, l'époque de Swift ou de Pope; il peut étudier les oeuvres d'écrivains américains tels que Hawthorne, Melville, Whitman, Henry James, Franklin, Emerson, et plusieurs autres. Dans les langues et littératures modernes, il peut étudier les oeuvres de différents poètes et prosateurs français depuis le Moyen Age jusqu'au 20e siècle; il y a 5 professeurs de français au collège, 5 professeurs d'espagnol également, et 2 professeurs d'allemand. Toujours dans le domaine des humanités, le collège offre un choix de plusieurs cours en histoire, en philosophie, en rhétorique ou art oratoire, en musique et histoire de la musique et dans le domaine de l'histoire proprement dite.

Si nous remontons vers le Nord nous arrivons à l'Université de Californie, à Berkeley. Quant au nombre d'étudiants, c'est l'université la plus vaste du monde entier. En 1948-49, l'Université de Californie comptait sur l'ensemble de ses différents campus 48,943 étudiants, dont environ 15000 femmes ou jeunes filles. Tous ces étudiants, évidemment, ne poursuivent pas des études graduées : environ 9000 travaillent en vue de degrés supérieurs; les autres fréquentent l'université dans le but d'obtenir le baccalauréat. Quatre années sont requises pour l'obtention du diplôme de bachelier et les 2 premières années consistent surtout dans des études de culture générale comme fondement de la spécialisation à laquelle on se livrera plus exclusivement durant la 3e et la 4e années. Ici encore, un choix très vaste de cours variés s'offre à la libre initiative de l'élève. Pour ne nous en tenir qu'aux arts libéraux, mentionnons les cours de langues étrangères; langues classiques, latine et grecque, français, allemand, italien, langues orientales, chinoise ou japonaise, espagnol, portugais, langue slave, russe tout spécialement et langues sémitiques, et scandinaves, suédoise et norvégienne. La même université offre de nombreux cours dans le domaine de la musique, de la philosophie, de la psychologie, de l'histoire. Sur le Campus de Los Angeles, qui fait partie de l'université de Californie également, il y a en plus des cours de folklore et des cours d'art dramatique.

Jusqu'ici, nous avons considéré surtout les collèges et les études qui mènent au baccalauréat. Nous voudrions dire maintenant quelques mots seulement des études vraiment universitaires, c'est-à-dire des études en vue de la maîtrise et du doctorat, deux titres dont les abréviations sont M.A. et Ph.D. L'université de Californie pour sa part offre des cours avancés en vue de ces degrés supérieurs dans 25 départements différents, qu'il serait trop long d'énumérer ici; contentons-nous de signaler que parmi ces 25 départements il y en a environ une dizaine qui offrent des cours relatifs aux humanités ou arts libéraux.

Passons maintenant au langage des chiffres et des statistiques, qui ne manqueront certes pas d'éloquence. Alors qu'en l'année 1900, il n'y avait dans les différents collèges et universités des Etats-Unis, qu'environ 238,000 étudiants, en 1940, ce nombre était passé à 1,500,000 pour atteindre 2,408,249 environ, d'après les statistiques de l'automne 1948. Sur ce nombre il y a 1,712,283 étudiants de sexe masculin et 694,966 de l'autre. En juin 1948, 314,000 diplômés de bacheliers, maîtres ès arts et de doctorats ont été décernés; là-dessus 42,023 parchemins de maîtres ès arts et 4,439 de Ph.D. ou de doctorats dans les diverses sphères du savoir. 189 étudiants ont été reçus docteurs en théologie, 215 en droit et 439 en pédagogie. 11,429 autres étudiants ont reçu des parchemins de M.A. en éducation ou pédagogie. Il y a aux E.U. 150,000 professeurs des 2 sexes qui se font une carrière de l'enseignement dans les différents collèges et universités. Les catholiques manifestent beaucoup d'initiative et font des progrès remarquables dans le domaine de l'éducation. Ils possèdent 11,239 institutions aux trois degrés : primaire, secondaire et supérieur et là-dessus ils comptent 221 collèges et universités. Dans l'ensemble il y avait aux Etats-Unis, en 1950, 1808 collèges secondaires et universités accordant des degrés supérieurs.

Après ce bref tour d'horizon dans le domaine de la culture désintéressée ou humaniste dans quelques collèges et universités des Etats-Unis, voyons maintenant, de façon très rapide, quelles abondantes ressources et quels grands moyens de culture sont à la portée du peuple américain. Les Etats-Unis comptent environ 11,350 bibliothèques dont 7,172 bibliothèques publiques et environ 1,550 bibliothèques de collèges et universités. La bibliothèque sans con-

trédit la plus considérable est la bibliothèque du Congrès, à Washington, qui compte plus de 7,000,000 de volumes, environ 8,000,000 de manuscrits, environ 1,600,000 cartes géographiques et clichés et près de 1,700,000 pièces de musique. Le catalogue général de la bibliothèque renferme la somme imposante de 11,000,000 de fiches. Ces diverses bibliothèques ont eu une circulation de plus de 133,000,000 de volumes en une seule année. Parmi les grandes universités 5 d'entre elles possèdent 1,500,000 volumes et plus. Ce sont : 1) L'université Harvard, qui possède une bibliothèque immensément riche de 5,050,000 volumes, 2) l'université d'Illinois, 2,500,000, 3) l'université de Californie, 2,450,000, 4) l'université Columbia, à New-York, 1,866,000 volumes, 5) l'université de Chicago, 1,750,000 volumes. Quant aux autres universités, l'université de Michigan, l'université Stanford en Californie, l'université de Princetown dans le New Jersey, l'université de Pennsylvania, l'université de Minnesota, elles possèdent toutes entre 1,000,000 et 1,500,000 volumes. L'université Yale située à New-Haven dans le Connecticut, occupe une place bien en vue avec sa bibliothèque de 3,770,000 volumes et elle vient en second lieu, immédiatement après l'université Harvard. Puisqu'il est question de bibliothèques, de livres et de volumes, durant une seule année en 1948, il s'est publié chez nos voisins, 9897 *nouveaux livres* dans toutes les diverses branches des connaissances humaines. Il existe aux Etats-Unis ce que nous pourrions appeler des *clubs de lecture*, en anglais : *Book-of-the-month clubs*. Depuis la fondation du premier de ces clubs en 1926, 50 organisations de ce genre ont vu le jour et 5 d'entre elles atteignent à elles seules le nombre de 2,500,000 membres chaque mois. La bibliothèque de l'université de Californie à Los Angeles reçoit pour sa part 11,000 publications, revues et journaux. Ces diverses revues embrassent et couvrent l'ensemble des connaissances qu'un homme peut acquérir dans tous les domaines. Il y a 12 revues de philosophie et psychologie et 4, excellentes, sont dirigées par des catholiques; 15 revues traitent de langue et littérature anglaises, 12 revues s'occupent de littérature allemande ou germanique, 23 s'intéressent aux langues et littératures romanes, entre autre la *French Review* qui renferme plusieurs articles en français. 21 revues concernent les langues classiques, latine et grecque, 12 les langues sémitiques, 4 les langues indo-européennes. 23 revues sont consacrées aux beaux-arts,

à la musique et à l'archéologie. Nous ne parlons pas ici des revues d'information du genre *Life*, *Time* et *News Week* qui sont bien connues au Canada. Il est presque vrai de dire que les revues américaines sont innombrables. Nous en avons compté personnellement 704 dans la salle de lecture d'une université du Middle-West américain. En plus de ces 704 revues, 125 autres traitent de pédagogie et d'éducation à peu près exclusivement. Evidemment, toutes ces revues ne sont pas de valeur égale et le problème de la qualité se pose parfois. *Non multa sed multum*, demandait Sénèque. L'on ne saurait nier cependant l'existence du goût pour les choses écrites : témoins, ces innombrables volumes et revues, ces très nombreuses et diverses publications qui sont souvent de facture très soignée. Certaines revues littéraires possèdent une réelle valeur bien qu'elles soient moins connues au Canada. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les suppléments hebdomadaires des grands quotidiens, tels que le *New York Times*, le *Chicago Daily Tribune*, et le *San Francisco Chronicle*, pour s'apercevoir que l'activité intellectuelle des Américains est loin d'être endormie et qu'au contraire elle se révèle des plus abondantes et des plus prolifiques. Les livraisons du samedi de ces grands journaux renferment toujours de nombreuses recensions des derniers ouvrages parus.

Un grand moyen de culture mis à la disposition du public c'est bien le Musée. Le mot Musée vient d'un mot grec *mouseion* qui signifie précisément Palais des Muses. Les Etats-Unis comptent environ 600 Musées, dont environ 135 d'importance nationale. Le Metropolitan Museum de New-York est assez bien connu. Un mot, en passant, d'un Musée de Chicago, le Museum of Science and Industry. C'est un établissement immense ! A l'entrée, nous pouvons lire la phrase lapidaire suivante: *Science discerns the laws of Nature; Industry applies them to the needs of man*. Ce musée est divisé en une dizaine de départements : physique, chimie, combustibles, métaux, médecine, agriculture, transport, arts graphiques, construction. L'on pourra se faire une idée des dimensions de ce musée, si l'on songe qu'une mine de charbon avec toute la machinerie nécessaire y est en opération. La section du transport fait voir l'histoire de l'automobile depuis les tout premiers débuts jusqu'aux avions modernes. En dépit de 2 visites précédentes, nous comptons bien arrêter de nouveau à ce

Musée, tellement sont nombreuses les merveilles que nous y pouvons admirer.

Le mot humanités, au sens où Duhamel l'entend, comprend certainement aussi la musique. Comme les grands chefs-d'oeuvre de la littérature et à un degré plus accessible encore que les oeuvres littéraires puisqu'elle n'a pas besoin de traduction, la musique fait partie du trésor culturel de l'univers entier. S'il est vrai de dire que la musique adoucit les moeurs, il n'est pas moins vrai que la musique pourrait constituer, comme toutes les humanités d'ailleurs, un excellent lien et un terrain d'entente commun entre les diverses nations du globe, dont les continents se sont rapprochés, pour ainsi dire, avec le fantastique développement des sciences physiques et des moyens de transport et de communication. Le grand musicien est vraiment un citoyen du monde, un être cosmopolite qui peut se trouver à l'aise dans les différentes parties de notre planète. Il est réellement un habitant ou un citoyen du Cosmos tout entier. Nous ne parlerons ici que de la musique symphonique, mot qui signifie "musique d'ensemble".

Vingt-huit villes américaines, au moins, peuvent se vanter d'avoir réussi à mettre sur pied des orchestres symphoniques. Les auditeurs canadiens ont l'avantage d'écouter l'incomparable orchestre symphonique de la N.B.C. dirigé par Arturo Toscanini. New-York, Philadelphie, Boston, Chicago, Cincinnati, Saint-Louis, Cleveland, Pittsburg, Détroit, Kansas City, Baltimore, Washington, Rochester, Buffalo, San-Francisco, Los Angeles, Portland, Seattle, Houston, Dallas, San Antonio, Denver, Minneapolis, La Nouvelle-Orléans, Indianapolis, Columbus, Oklahoma, sont autant de grandes cités Etats-Uniennes qui possèdent des ensembles symphoniques de première qualité. Deux de ces orchestres sont dirigés par des Français, ceux de Boston et de San-Francisco. Les villes de Montréal et de Québec ont eu l'avantage d'entendre ce dernier orchestre sous la direction de Pierre Monteux, lors d'une tournée transcontinentale, il y a quelques années. Durant l'hiver 1945, l'orchestre de Minneapolis a donné un magnifique concert au Palais Montcalm de Québec et les habitants de la Vieille Capitale gardent un agréable souvenir de l'orchestre et de son directeur, le Grec Dimitri Mitropoulos. Il y a également aux Etats-Unis une

dizaine de troupes d'opéra. La troupe du Metropolitan de New-York est bien connue au pays car la Société Radio-Canada nous la fait entendre tous les samedis après-midi. D'autres troupes célèbres existent à Chicago, à San Francisco et à la Nouvelle-Orléans, pour ne mentionner que les plus importantes. La ville de Los Angeles située dans le Sud de la Californie compte également une société d'opéra. Durant l'été les citoyens de Los Angeles et de Hollywood ont l'avantage d'entendre ce qu'on appelle là-bas *Symphonies under the Stars*, ce qui nous rappelait les magnifiques concerts surnommés à juste titre "Musique sous les étoiles" que les Montréalais peuvent écouter au chalet de la montagne pendant la saison estivale.

CONCLUSION

Première puissance économique, politique et militaire du monde, les Etats-Unis ne sont pas très loin, non plus, de la première place au point de vue culturel également, du moins si l'on considère les immenses ressources qu'ils peuvent offrir aux travailleurs de l'esprit. Il est très réconfortant de remarquer que les dirigeants des grandes universités semblent vouloir renoncer à ce qu'on pourrait appeler l'ancien système d'éducation qui péchait par excès de spécialisation et que l'on revient pour de bon à un système de culture générale qui fait une large place aux humanités, aux arts libéraux et à toutes les connaissances qui ne sont peut-être pas pratiques immédiatement mais qui n'en sont pas moins très utiles puisqu'elles permettent de s'accorder une vie plus belle, plus intéressante et plus artistique. Il semble bien, en effet, que l'isolationnisme en éducation est maintenant chose du passé. Réjouissons-nous et soyons heureux de constater que l'on revient ou que l'on retourne à la grande tradition de la culture occidentale, culture gréco-latine : culture normale de l'esprit humain. Nous lisons dans le rapport de Harvard que "cette culture occidentale, qui est la nôtre, peut être comparée à un lac qui serait alimenté par 4 sources. Ces quatre sources sont l'hellénisme, le christianisme, la science et la démocratie" (p. 211). De son côté, le grand magazine "Life", dans sa livraison du 28 novembre 1949, consacrait un éditorial aux arts libéraux dans les collèges américains. Cette revue admet que "l'époque du pragmatisme est révolue. Elle reconnaît également que les Etats-Unis doivent apporter leur contribution dans le domaine de l'édu-

cation et de la culture. Cette culture remonte à l'antiquité grecque et romaine, et à la Bible". C'est Pascal, je crois, qui a écrit "qu'il faut considérer l'humanité de tous les temps et de tous les lieux comme un seul homme qui étudie et apprend sans cesse". Et les Etats-Unis, en renouant ainsi les liens avec la culture européenne et occidentale, se préparent sans aucun doute des lendemains prometteurs. On pourrait certainement leur attribuer ce que le vieux poète latin, Lucrèce, dit des coureurs au flambeau :

Et quasi cursores, vitae lampada tradunt.

C'est d'ailleurs un vers que l'on peut lire au seuil d'une bibliothèque de Los Angeles. Une fois de plus, soyons donc très heureux du renouveau qui se fait sentir dans les différents collèges et universités des Etats-Unis, où une forte tendance est manifeste en faveur de la culture générale, un peu à l'instar de celle que dispensent nos collèges classiques de la province de Québec. Et gardons le ferme espoir que, comme le coureur antique, la grande nation américaine va garder bien vive la flamme de la culture que lui transmettent les siècles passés.

BIBLIOGRAPHIE

Oxford Classical Dictionary, 1949

The Meaning of Education, par Nicolas Murray Butler, ex-prés. Université Columbia, New-York.

General Education in a Free Society (The Harvard Report, 1945)

General Education in the Humanities, American Council of Education, Washington D.C., 1947, with a forword and preface by Professors Tyler and Dunkel of the University of Chicago.

American Year Book, 1947, 1948.

Americana Encyclopedia Year Book, 1948, 1949.

Encyclopedia Britannica Year Book, 1948-1949.

The World Almanac and Books of Facts for 1949, Publié par New York World Telegram, Banlay St. New York City 15.

Libres réflexions

L'ART ET LE QUOTIDIEN

Solange CHAPUT-ROLLAND

André Lhote, un des grands peintres de la France contemporaine, a écrit ceci qui projette sur la condition de l'artiste, une lueur fulgurante : "Le rôle ingrat des créateurs est d'offrir au monde une chose qu'il ne viendrait à l'idée de personne de demander, mais dont une fois reçue, personne ne saurait se passer". Et ce mot Art, qui est le primat de tant d'êtres épris d'absolu, il faut le dépouiller de tout ce qu'on lui prête de majestueux, de mystérieux, d'académique et de pompier, le guillotiner de son "A" majuscule pour l'insérer avec familiarité, avec abandon, avec presque effronterie, dans nos propos, nos gestes, nos préoccupations de tous les jours. Car en définitive, l'art qui est amour, n'est pas une religion pour initiés seulement, un jeu pour aristocrates gâteux et empesés, un passe-temps pour bohémiens échevelés, c'est une foi dans l'homme, une réponse à une vocation, une curiosité passionnée, une nostalgie du Paradis, en définitive, c'est l'instinct qui cherche passionnément la beauté et la vérité de tout être, de toutes choses. La recherche de la beauté, est un chancre qui dévore tout, soupire Baudelaire; c'est aussi une force qui propulse les hommes vers un idéal, les galvanise dans un but de vérité, les harcèle au travail, les meurtrit par son excessive cruauté, les purifie par la simplicité et les sauve malgré eux, malgré le monde qui affecte de croire que l'on puisse vivre sans art, que l'on puisse devenir des adultes et se conquérir soi-même, sans les grandes leçons des grandes oeuvres. Je sais des gens, que je ne respecte guère, pour qui l'art est un monstre et qui prétendent que s'adonner à sa conquête, c'est ouvrir son âme aux pires libations. Je sais des pharisiens qui s'indignent à grands cris de la vérité contenue dans un livre, une pièce, ou un tableau, et qui acceptent sans sourciller les écoeurants mensonges de la vraisemblance, du décor, du trompe-l'oeil, et qui préfèrent s'en remettre aux faciles hypocrisies des préjugés. Ces myopes se privent volontairement de ce que la vie leurs offre de plus beau, de plus pur, de plus gratuit ! Comme il faut être riche et prétentieux pour sciemment fermer son âme à Mozart,

à Molière, à Van Gogh, à Claudel. Comme il faut être sûr de ses positions pour refuser de voir celles que les artistes ont conquises à coup de souffrances, d'expériences, de travail. Car, en somme, que savons-nous aujourd'hui des peuples anciens, de leur civilisation, de leur façon de vivre, sinon ce que nous avons surpris dans les grandes oeuvres de ces temps révolus. Que saurions-nous du siècle de Périclès sans l'Hermès de Praxitèle qui magnifie l'âme grecque. Les naïvetés de Fra Angelico, l'émouvante poésie de Giotto, les nuits de Michel-Ange nous font pénétrer de plein pied dans la clarté de Rome. Et qui de nous oubliera maintenant les flonflons de l'Empire balzacien, les luttes de la bourgeoisie de Roger Martin du Gard, les reflets perdus et retrouvés de l'aristocratie de Proust, les retours de l'âme inquiète des héros de Mauriac ? L'art projette sur nous-mêmes et sur une époque la lumière fulgurante de ses plongées, et les chefs-d'oeuvre, ces sentinelles sublimes échelonnées le long des siècles, et que Malraux avec une intuition géniale a nommées les Voix du Silence, sont des phrases qui éclairent le tracé de nos destins. En nos temps inquiets et menacés de mort, pourquoi refuser de nous raccrocher à la constance des grandes oeuvres ? Comment, en lisant par exemple, Les Voix du Silence de Malraux, ne pas s'étonner de la permanence de l'homme dans un monde qui ne finit plus de mourir, de cette quête de Beauté dans des paysages souvent monstrueux, de cette prise de possession de la vérité qui est inhérente à l'homme et qui se perd dans nos climats de mensonges ? L'art resplendit au-dessus de toutes nos contingences et prouve de façon irréfutable que l'homme cache en lui des reflets d'infini et une part d'éternité.

Péguy un jour faisait remarquer ceci : "Le journal d'hier est démodé, mais l'Iliade d'Homère est toujours aussi jeune". Il est utile de méditer sur cette petite phrase qui n'a l'air de rien, mais qui révèle la profondeur à laquelle les artistes doivent creuser pour atteindre l'homme divers et ondoyant dont parle Montaigne. Qui mieux que les romanciers, les peintres, les poètes, nous affirme solidaires les uns des autres, fraternels en nos capacités d'amour ou de haine ? Au delà de leurs particularités, de leurs individualités, les personnages fictifs ont un dénominateur commun ; ils magnifient l'homme et résolvent son énigme. Certains personnages de

littérature ou de théâtre nous sont plus familiers que maints personnages réels que nous côtoyons tous les jours. Il est vrai que sans médire effrontément de notre prochain, nous pouvons bien admettre que la vie nous impose parfois des individus si pâles, si neutres, si morts et si faux, qu'instinctivement, nous nous détournons d'eux pour nous réfugier parmi nos livres, avec nos travaux. L'art nous offre la faculté de choisir les oeuvres avec lesquelles nous désirons cohabiter. Par contre, la vie nous force à subir des êtres, et nous avons beau lutter contre cet esclavage, le sort se rit de toutes nos révoltes, de toutes nos tentatives d'assainissement.

L'art commande à l'artiste de s'aménager une solitude et de s'y complaire. Une oeuvre ne s'édifie pas dans le bruit, dans le tumulte, dans la course aux mondanités; elle chante au contraire dans la tranquillité, elle parle clairement au travers du silence. L'écrivain qui épure sa qualité d'attention afin de mieux percevoir le dialogue de ses personnages, le rythme de ses formes et couleurs, en arrive à une intensité intérieure qui garantit l'authenticité de son oeuvre. "Si tous les hommes exigeaient de leur vie toutes les vertus que les artistes ont pratiquées dans leur art, les dieux seraient bien étonnés", dit Malraux. Songeons aux cinquante mois que Michel-Ange a vécu couché dans ses échafaudages, seul avec son rêve, alors qu'il peignit le plafond de la Chapelle Sixtine. Il en est redescendu chancelant, voûté, ivre de fatigue et presque aveugle. L'histoire veut que lorsque devant toute la cour du Vatican, tombèrent enfin les draps qui recouvrirent la fresque gigantesque, le pape Jules II s'agenouilla et pleura. Michel-Ange a doté le monde d'un monument spirituel et il a pratiqué son art jusque dans ses plus terribles exigences. L'art se nourrit en effet de la chair et du sang des artistes; nous savons maintenant de quels renoncements, de quelles souffrances, de quelles privations sont tissées les oeuvres qui nous valent de si belles joies esthétiques. L'écrivain qui s'inféode à son roman, l'artiste à son tableau, vivent toutes les expériences, toutes les sensations qu'ils tentent de communiquer à la matière, véhicule de leurs rêves. Car créer, c'est mourir à soi-même, à son égoïsme, à son confort personnel, à sa sécurité bourgeoise et douillettement confortable, pour renaître dans la vérité de ses personnages, dans la pureté et l'équilibre de ses lignes. Créer, c'est s'extraire et s'abstraire de soi,

c'est canaliser son expérience, son sens d'observation dans une direction de vérité, et de beauté. "L'artiste, écrit Gide, ne doit pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la vivre telle il la racontera". Et à cet ascétisme artistique se rattache la douloureuse destinée de Van Gogh, le plus maudit de tous les malheureux, le plus esseulé de tous les hommes. Le drame de Van Gogh ne tient pas dans cette indifférence du public vis-à-vis de ses tableaux, mais dans la lutte qu'il soutint contre lui-même pour découvrir sa flamme, sa raison d'être, son primat de peintre. Ses toiles expriment les symboles de ce qu'il cherche à rendre avec ses pinceaux, avec ses pâtes tourmentées, avec ses soleils incendiaires. Alors qu'il peignit une chaise de paille, il voulut, nous dit-il, traduire dans cette toile, une place laissée vide. En somme Van Gogh demande à ses toiles d'exprimer par les formes et par les couleurs, la vision de sa vérité. "J'ai cherché, écrit-il, à son frère, à exprimer avec le rouge et le vert, les terribles passions humaines". Il n'est de plus grand amour que de mourir pour ceux qu'on aime, lit-on dans l'Imitation; songeons que Van Gogh n'était pas un dieu; il se consumait dans une enveloppe d'homme, mais avec un héroïsme inénarrable, par amour de l'art, il a accepté de lui sacrifier sa raison. Van Gogh est mort fou, mais, recommande Pierre Marois, "n'oublions pas que ce fut Vincent, qui a réclamé lui-même son internement et soyons aussi mesurés que lui quand nous parlons de sa folie".

Le masque douloureux et halluciné de Van Gogh accuse les discussions entre l'art moderne et les préjugés de ceux qui lui préfèrent un art avec lequel ils ont contracté de longues et faciles habitudes. Ce malentendu entre public et artiste confirme ce mot de Jean Cocteau : "Le public aime mieux reconnaître que connaître", . . . Reconnaître dans une oeuvre d'art des paysages, des objets, des couleurs, du déjà vu, quoi ! c'est évidemment plus facile et plus reposant. Mais voir et connaître le visage de l'artiste contemporain, crever le décor conventionnel pour entrer de plein pied dans le monde de l'art, ce monde régi par des lois autonomes et conditionnées par la Beauté, cela exige de nous des qualités d'humilité et un grand désir de comprendre la vie et son système contemporain. Il est parfaitement logique que nous subissions dans notre routine quotidienne, l'influence de notre époque. Nous ne nous habillons

plus tel le faisaient nos grand-mères, nos meubles ont modernisé leurs lignes et le salon Louis XV se désole de la grande simplicité de nos ameublements contemporains. Au bal, nous dansons la rhumba, le tango, non plus hélas le si joli menuet. Nos quarante chevaux piaffent devant les délicieuses lenteurs des fiacres d'autrefois : la Chevolet a détrôné et pour toujours le tricot de Rosa Bonheur ! Notre mode de vie s'est transformé, notre façon de voir les choses et de comprendre le sens de nos périples humains ont subi la secousse de notre siècle tourmenté de mort et hanté par le suicide collectif. Freud a ouvert la porte au subconscient et grâce à ses grandes études nous avons commencé à nous lire avec plus de clairvoyance. Nietzsche, dans un sursaut d'orgueil et désespoir, a jeté son fameux Dieu est Mort à la face des hommes et depuis, ceux qui ont cru en son message ont engagé leur art dans les voies néfastes du "Nirvana". Gide, qui a incité la jeunesse inquiète à oser devenir qui elle est, est responsable de toutes les audaces littéraires. Valéry, qui a en quelque sorte désincarné la poésie pour l'insuffler à nouveau à sa froide raison, a rénové les principes de l'art poétique et Picasso, qui a libéré les formes et qui a encouragé toutes les stylisations, a chanté joyeusement, à travers les différentes périodes de son évolution, la liberté et la virtuosité du peintre. Rouault, ce géant de notre siècle pictural, a laissé gronder sa colère; il a stigmatisé de ses puissants traits noirs la laideur, la vénalité, l'hypocrisie, le mercantilisme de notre époque. Les racines de Rouault plongent jusque dans le moyen âge, dont il s'inspire, et si ceux qui ricanent de la laideur apparente de ses clowns, de ses juges, de ses filles, de ses paysages sombres, feuilletent quelques albums moyenâgeux, ou revoient certains dessins de Rembrandt et de Daumier, ils comprendront toute l'ampleur de sa vision. Ce que Léon Bloy, le grand ami de Rouault, a dénoncé dans ses livres et dans ses pamphlets, le peintre l'a crié dans ses tableaux. Et dans son oeuvre, les figures émouvantes de ses Christs volontairement déformés, attestent par la torture de leurs corps émaciés l'excessive cruauté des hommes qui l'ont mis à mort. Toute sa piété et sa compassion, Rouault l'a exprimé dans son Miserere qui dresse devant l'indifférence du monde, la violence et la douloureuse pitié de ses 90 planches admirables. En lisant certains ouvrages, nous pensons à un peintre, en regardant certaines toiles, nous songeons à un écrivain; cette

affinité dans le style souligne l'étroite parenté qui unit tous les artistes du monde dans un même besoin d'exprimer l'homme dans ce qu'il cache de plus vrai.

Par-delà les siècles, comme par-delà les styles, les artistes qui ont passionnément cherché la vérité, nous indiquent la route à suivre pour atteindre la nôtre. Dans Sophocle et dans Molière, le jeune dramaturge d'aujourd'hui, trouve la réponse à tous ses problèmes; Montaigne, Stendhal, Benjamin Constant, inspirent toujours le romancier-1953; Massaccio, Botticelli, Breughel, Jérôme Bosch, Le Caravage, sont les points de repaire des peintres contemporains. Tout en art est hérité, "un ardent sanglot qui roule d'âge en âge", et qui insuffle les hommes d'une grande dignité d'être. De même que la peinture fut au cours des âges, tour à tour fiction, reproduction, picturalisation, transfiguration et enfin annexion, les arts de la littérature se sont dépouillés de leur besoin de raconter, pour fouiller l'âme d'un personnage et décrire de préférence à ses agissements extérieurs, les mouvements intérieurs de sa nature secrète. Le cinéma et la télévision nous procurent les images faciles et conventionnelles de la réalité, les journaux à grand tirage nous gavent d'histoires sensationnelles, de faits divers, d'anecdotes croustillantes. Les romans policiers pâlisent devant les atrocités complaisamment étalées dans nos quotidiens, et quel écrivain oserait rivaliser avec les scénarios habilement troussés par les cinéastes d'Hollywood, ces marchands de frissons à bon marché. Mais non, la vérité aujourd'hui ne réside plus dans les récits mouvementés d'une famille, d'un milieu, d'une société. Là où Balzac a excellé, nous aurions tort je pense de vouloir l'imiter . . . et à y bien réfléchir, les archétypes de notre société contemporaine ne méritent vraiment pas tant d'efforts !

Le roman, qui est l'art de la fiction, doit par ses plongées dans la nature humaine, ajouter à notre connaissance du coeur humain. L'écrivain se détourne volontairement de l'aimable filé d'une intrigue pour descendre dans la conscience d'un individu. Cette sorte d'introspection commande évidemment une façade, mais l'aspect extérieur de la réalité ne doit jamais faire oublier le paysage spirituel de l'oeuvre. Que m'importe de savoir que Jean ou Pierre trompent leurs femmes, extorquent de grosses sommes d'argent à leur trop crédule famille, je veux avant tout connaître les

mobiles qui font de ces hommes des assoiffés de femmes, des passionnés d'argent. C'est dans la mesure où le roman se libère de la vraisemblance, s'écarte du quotidien pour édifier un intemporel selon les données de la vision intime de l'écrivain, que le roman pèse de tout son poids d'art dans la balance de notre temps. Ecrire, c'est poser un acte d'amour, c'est interroger des destinées, c'est apporter aux graves questions de l'homme, une réponse entrevue tout au fond de son problème. Toute création fictive s'inspire de l'actualité, du quotidien. François Mauriac écrit que le personnage fictif résulte du mariage de l'écrivain et de la réalité. Si par exemple tels gestes, telles phrases, telles attitudes propres à un être réel, président à la création d'un personnage fictif, le romancier brouillera vite ses cartes, et son personnage lui apparaîtra lourd de sa vision personnelle, libre de tout emprunt, indépendant de la réalité, affranchi de tout lien avec ses frères humains. Entre écriture et littérature, il y a un je ne sais quoi de frémissant, de vibrant qui éveille en nous une émotion qui atteint sa plénitude dans la pureté de style. De même qu'en peinture le peintre dépasse l'objet, en littérature l'écrivain ne s'arrête plus aux seules apparences du sujet. Le roman véritable retient et magnifie l'image de l'homme et il fixe l'histoire "tragique de sa difficile réussite ou de son lamentable échec".

Le théâtre, à son tour, est l'art du drame. Alors que le romancier crée des personnages qu'il expliquera par ses introspections et ses analyses, le dramaturge extirpe de son être des personnages saisis en plein vol, et dont il veut dramatiser le conflit.

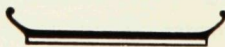
Le théâtre c'est le plus grand de tous les arts; il est en quelque sorte la synthèse parfaite de la peinture, de la littérature, de l'architecture et de la danse. Au théâtre, tout est mouvement, action, stylisation. "Il n'y a pas au théâtre des problèmes, il n'y en a qu'un et c'est le problème du succès", dit Jouvet. Mais avant de connaître ce succès, l'auteur doit aiguillonner son écriture dans le sens du théâtre. En somme, l'auteur dramatique est un être dont l'intelligence n'est pas seulement orientée vers la chose théâtrale, c'est un homme qui a l'instinct du théâtre. Francis Ambrière écrit ceci qui résume la difficulté : "Une pièce de théâtre est par excellence l'étude d'une crise dont tous les éléments sont supposés être

connus du public". Dans les vingt premières répliques de sa première scène, le dramaturge avec clarté et précision renseigne le public sur ses personnages. "Le grand théâtre, dit encore Jovet, c'est d'abord un beau langage". Le style littéraire et le dialogue de théâtre sont diamétralement opposés. Alors que l'un est explicatif, analytique, l'autre est mouvement, action, rythme, mais toujours il demeure subordonné à la présence dramatique. Les répliques ne s'écartent jamais de l'arête du drame et alors que le romancier se repose de sa tension dans de longues et fort belles descriptions, le dramaturge est toujours engagé dans ses personnages et ceux-ci ne le lâchent qu'au moment où de main sûre il les a conduits jusqu'à la tombée du rideau. L'oeuvre dramatique est émouvante parce qu'elle tient du mystère un public qui ne se connaît pas, s'épaule et vibre à une même émotion, à une même admiration. Le théâtre est un grand miroir dans lequel les hommes viennent se contempler, viennent se regarder vivre. Mais le public a l'oreille fine et il perçoit toutes les trahisons de l'auteur, et réalise par son instinct de spectateur, l'instant précis où les personnages cèdent le pas au monologue de l'écrivain. L'auteur dramatique doit constamment se surveiller afin de ne pas alourdir inutilement son drame. La véritable fonction du dramaturge est de nous faire participer à l'action, de nous faire coïncider avec un autre homme, en l'occurrence, avec son héros. Si le romancier crée un type, le dramaturge campe toujours un individu dont les actions, dont le conflit tant intérieur qu'extérieur, offre des possibilités de jeu. Lorsque nous sommes au théâtre, parmi ce public dont Cocteau a dit : "Qu'il était un monstre au milieu d'yeux et de bouches qui attend patiemment dans l'ombre, les mains sur les genoux", et que nous rions ou pleurons avec notre voisin, une fois de plus intervient le grand message de l'art; un aéropage d'hommes qui ne se connaissent pas et qui s'indiffèrent, partagent une même émotion, vivent une même passion.

Il est bon, voire indispensable de s'approcher de l'art, pour améliorer sa qualité d'humain. Les leçons qui découlent des plus belles oeuvres sont des enseignements d'amour, de foi. D'amour, parce que comprendre davantage ceux que nous côtoyons et qui se réfléchissent dans les livres qui les enferment, dans les sonates qui les chantent, dans les tableaux qui

les stylisent, c'est déjà les mieux aimer. De foi, parce que nul ne peut désespérer des hommes qui ont créé l'Iliade, Phèdre, Le Soulier de Satin, l'Immoraliste et tous ces livres, tableaux et symphonies sans lesquels nos vies seraient ternes, mélancoliques, désespérément vides et affreusement déshydratées. Est-ce que nous pouvons concevoir nos existences privées par exemple de Mozart, de Beethoven, de Debussy, etc. Et si je ferme les yeux et que j'essaie de me réaliser sans livres, sans théâtre, sans occasion de regarder Botticelli, Sassetta, Michel-Ange, Raphael, Breughel, Vermeer, Corot, Van Gogh, Renoir, je me découvre monstrueusement seule avec mes rêves qui vont se perdre dans un illimité sans couleurs, sans formes, sans mélodies, sans styles . . . Car qui mieux que l'art nourrit nos rêves et nous enseigne que l'on peut devenir meilleur, et puis, dirait Colette, encore meilleur que meilleur ? Est-ce qu'un beau livre nous laisse indifférents, ne sentons-nous pas fondre nos rancœurs en écoutant *An Die Ferne Geliebte* de Beethoven ? Parce que l'art exige la plus haute part de nous, il nous accorde en retour une quittance d'amour, de dépouillement, de simplicité, de vérité. Nous vivons seuls et nous mourons seuls et cette dure et solitaire continuité qui nous habite, se voit interrompue par la force et la persuasion des grandes oeuvres. Je ne suis plus seule, si je lis, si j'écoute, si je regarde. Le message de l'oeuvre nous unit dans une émotion, dans un frisson de beauté, dans un élan vers ce Dieu qui est profilé dans la mémoire des hommes.

Mais cet art qui courbe les artistes sur leur métier, qui leur impose ses cruautés, ses dominations, ses exigences et ses lois, il ne s'accomplit pas sans dépouillement, sans détachement. L'artiste qui poursuit sa vision, qui veut prendre possession de ses rêves et qui de toute la force de son génie informe le papier, le canevas, le marbre ou la pierre du poids de son message intérieur, est un homme hanté par le besoin d'immobiliser l'instant, de retenir l'éphémère, de paralyser une course. Toute sa vie, il sera dominé par la soif d'exprimer ce qu'il ressent, de dire ce qui l'étouffe, afin que ceux-là qui se nourriront de son oeuvre, puissent se lire avec plus de clarté, et vivre avec plus de vérité.



Deux témoignages

REGARDS SUR LE CANADA FRANÇAIS

Pierre-Henri SIMON

Maurice BEDEL

Deux écrivains français ont séjourné quelques semaines dans notre pays, à l'automne 1953. Pierre-Henri Simon et Maurice Bedel appartiennent à des générations, à des familles spirituelles entièrement différentes. Rentrés en France, l'un et l'autre ont tenu à rédiger leurs impressions sur le Canada français. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici ces deux textes. L'article de Simon a paru dans le Monde (22-12-53), celui de Bedel, dans les Nouvelles littéraires (21-1-54). —N.d.l.r.

CRISE DE CROISSANCE ET FIÈVRE SOURDE

Pour comprendre la nature des problèmes qui se posent aujourd'hui aux Canadiens-Français le mieux est de se mêler quelques jours à la vie d'une petite cité de là-bas. A Québec, capitale de la province, les questions se répercutent avec une complexité non immédiatement saisissable au visiteur; et d'ailleurs l'attachement au passé, les traditions intellectuelles et sociales déjà anciennes, le caractère vieille France passionnément maintenu à l'ombre de quelques buildings de dimensions américaines, amortissent les chocs de la nouveauté, ralentissent le rythme des transformations et rendent les processus d'adaptation moins critiques. A Montréal au contraire toutes les difficultés sont accrues et multipliées par la grandeur de la fourmilière humaine, par l'intense activité d'une ville faite de trois ou quatre villes proliférant à vue d'oeil, et surtout par la coexistence d'une majorité de Canadiens-Français avec une minorité d'Anglais qui tiennent le haut du pavé, avec des îlots nombreux et grandissants de population juive et un afflux d'immigrants nouveaux. Pour apercevoir les choses dans leur simplicité élémentaire allons plutôt à Chicoutimi.

UN PRODIGE DE CIVILISATION : CHICOUTIMI

Le bourg de Chicoutimi est né en 1838 au delà des Laurentides, à quelque 130 milles de Québec, d'une colonie agricole de quelques familles.

Le nom est indien et signifie : la fin des eaux profondes. C'est là en effet que le Saguenay cesse d'être fjord pour devenir rivière. Pendant deux tiers de siècle Chicoutimi ne fut guère qu'un village séparé du monde par un massif de forêts et relié à la province par une lente navigation fluviale. Un premier développement fut dû à l'industrie du papier : vers 1920 la petite ville comptait déjà six mille habitants. Cependant une convergence de chances allait changer son destin. Par le Saguenay, accessible aux cargos de fort tonnage, des minerais pouvaient être apportés à bon compte; pour les traiter une énorme puissance hydro-électrique était disponible : il suffisait d'utiliser le lac Saint-Jean, situé à 20 milles à l'ouest et dont un réseau hydrographique serré faisait un bassin inépuisable. C'est ainsi que Chicoutimi allait devenir un grand centre industriel. Un premier barrage, commencé en 1923, fournissait une capacité de 300,000 CV; l'Aluminium Company of Canada construisait une usine; la cité industrielle d'Arvida naissait aux abords de Chicoutimi.

Là-dessus la seconde guerre mondiale créant pour les alliés de grands besoins en aluminium, d'énormes crédits anglo-américains furent accordés, d'immenses travaux entrepris, qui en un temps record — quinze mois — permettaient de construire à Shipshaw une des plus belles centrales hydro-électriques du monde. Chef-d'oeuvre de technique, dit-on, mais à coup sûr chef-d'oeuvre architectural, car j'ai rarement eu comme devant ce bloc aux lignes pures, adossé à une paroi de rochers savamment déchiquetés par la dynamite et entouré de pelouses et de massifs aux couleurs harmonieuses, l'impression qu'il peut naître des exigences de l'industrie la plus hautement technique des formes d'une valeur esthétique incontestable. De tels prodiges témoignent pour une civilisation : qui médite sans parti pris dans le grand hall vitré et fleuri où les douze turbines de Shipshaw laissent doucement respirer leurs douze cent mille chevaux doit se sentir fier d'être un homme du vingtième siècle.

Le cas est symbolique de cette petite ville canadienne perdue au bord de la grande forêt du Nord où courent encore les orignaux et les ours : en moins de vingt-cinq ans elle a vu sa population quintupler et sa richesse croître dans une proportion difficilement calculable. Un boulevard, qui traverse les Laurentides, la relie maintenant à Québec; un service aérien

la met en relation avec Montréal et de là avec l'Amérique et l'Europe. Fréquemment des hommes d'affaires, des conférenciers, y apportent les échos du vaste monde. Le bourg paysan devenu capitale de l'aluminium est entré dans le grand système des courants de forces planétaires. Les habitants de Chicoutimi éprouvent une certaine fierté à dire : "Une des premières bombes atomiques sera pour nous."

LES RYTHMES D'ÉVOLUTION SONT PARFOIS DISCORDANTS

Cependant le cadre moral et intellectuel a peu changé : ces Tremblay, ces Gagnon, sont bien des descendants des rudes colons paysans qui il y a un peu plus d'un siècle venaient disputer aux Iroquois le pays du Saguenay; ils parlent leur langage, avec leur accent; ils continuent leurs principes : bons catholiques, toujours formés dans des écoles confessionnelles, solidement encadrés par un clergé riche et honoré; Canadiens-Français avant tout, avec un sourd complexe de ressentiment et de défiance à l'égard de l'Anglais, et, à l'égard de l'Europe, une sympathie rétractile, un attrait mêlé de scrupule et de crainte. D'une part une expansion économique intense et rapide, avec des marges encore illimitées de progrès possibles; d'autre part une certaine immobilité des moeurs, des idées et des sentiments : comment cette discordance des rythmes d'évolution ne produirait-elle pas, surtout dans les jeunes générations, un certain déséquilibre, une instabilité des consciences, une vague inquiétude ?

Telle est bien l'impression que donne en ce milieu du siècle le Canada français : celui d'un peuple en pleine crise de croissance, et qui fait sous une apparence d'ordre et de calme une fièvre sourde. Comment en irait-il autrement ? Ce peuple tenace et laborieux a longtemps vécu replié sur lui-même, attaché à vaincre une nature sévère, un climat hostile, en accomplissant cette sorte de miracle : d'un groupe de moins de sept mille immigrants faire en trois cents ans une nation de cinq millions d'âmes. Effort héroïque qui laissa d'abord peu de place aux loisirs de culture, aux curiosités de l'esprit : un moralisme conservateur, une pédagogie protectrice, un catholicisme fervent en dévotion et solidement temporalisé, formaient un bon encadrement pour une race pure et vigoureuse affrontée à un destin étroit et austère. Là-dessus, par suite de circonstances imprévisibles

où les deux guerres mondiales ont fait beaucoup, le Canada pris dans son ensemble est devenu une grande nation, riche, influente, active; et sur la plaine du Saint-Laurent tous les grands courants d'air du monde ont passé.

Comment les Canadiens-Français étaient-ils préparés à subir cette mutation brusquée ? Il semble bien que les méthodes et l'esprit de leur formation n'aient pas évolué assez vite. Le clergé n'a pas compris tout de suite qu'il importait moins désormais de protéger la foi extérieurement par des barrières et des exclusives que par un renforcement intime et une solide information des consciences. Il n'y a pas si longtemps que le projet d'organiser à l'université de Montréal une exposition Balzac faisait une question, parce que l'oeuvre de Balzac est à l'index; que dans les établissements secondaires les candidats au baccalauréat étaient tenus dans l'ignorance des "mauvais" auteurs du dix-huitième siècle . . . Le malheur est que ces jeunes Eliacins, nourris du seul miel des lettres chrétiennes, se mettaient à voyager, ou même, sans sortir de chez eux, voyaient arriver toute la librairie des deux continents et se jetaient désarmés sur Gide, Sartre, Huxley, Lawrence, Faulkner, Hemmingway. D'où les crises et parfois les drames. J'ai pu constater qu'il y a aujourd'hui à Montréal de jeunes cercles "existentialistes", où l'anarchie intellectuelle et l'immoralisme désespéré font plus de dégâts que dans notre jeunesse européenne, laquelle, autant qu'elle en soit touchée, trouve généralement dans sa culture et l'exercice de son autonomie critique un antidote à ses maladies.

Sans aucun doute l'effort qui s'impose aux Canadiens-Français est aujourd'hui de l'ordre de la pédagogie et de l'équipement intellectuel. Sortis d'une longue période où l'âpreté de la lutte pour la vie, au niveau d'une existence encore paysanne, gênait leur épanouissement, ils sont précipités sans transition dans une forme de matérialisme beaucoup plus radical et dangereux : celui de la civilisation américaine, du frigidaire et de la télévision, du confort acheté à crédit, de la production indéfiniment accélérée, de la course incessante au dollar. Leur personnalité de peuple — et certes ils en sont bien conscients — ne peut être défendue que par l'approfondissement de leur culture originale et par la formation d'excellents spécialistes en tous ordres de connaissances.

L'université Laval à Québec fut longtemps seule à offrir aux jeunes Canadiens-Français un enseignement supérieur. Aujourd'hui sur la montagne de Montréal une magnifique université s'est construite, et elle doit jouer un rôle essentiel dans l'évolution de la nation canadienne. Mais il ne suffit pas de dresser une architecture heureusement moderne et de ménager de vastes amphithéâtres : il faut les remplir d'étudiants et leur donner des maîtres. Or de ce côté les conditions ne sont pas également favorables, et certaines routines font frein. Par exemple le fait que les ordres religieux assument presque en totalité les charges d'enseignement et que dans les collèges les chaires de lettres et de philosophie soient presque exclusivement réservées à des prêtres décourage les jeunes laïques intelligents de s'engager dans des études de culture à peu près sans débouchés. Ajoutez que dans un pays où tout le monde est à peu près bien payé, où une heure d'ouvrier électricien est facturée à 3 dollars, où une visite médicale coûte 5 dollars et le loyer d'un appartement bourgeois de 80 à 100 dollars par mois, les professeurs et les intellectuels purs sont réduits à des salaires étroits qui les dispensent rarement de chercher un second métier. Nos cousins d'outre-Atlantique ont à faire sur ce point une sérieuse révision de leurs valeurs.

Ils ont en somme un grand tournant à prendre pour donner à leur civilisation l'éclat et la fécondité spirituelle correspondant à la puissance matérielle sur laquelle on la voit reposer. Nous pouvons les y aider. Ils le savent et ils sont reconnaissants de ce que nous leur apportons, à condition que nous soyons fraternels et modestes, prêts nous-mêmes à recevoir d'eux quelques bons exemples de discipline et de gravité. Un bien nous est commun : la langue française. Il ne faut pas nous cacher qu'elle est menacée dans les villes, dans les milieux ouvriers et industriels, où la coexistence avec les Anglais et davantage la suprématie de la technique américaine imposent un nombre toujours croissant de termes étrangers, qui truffent curieusement un parler français demeuré plus proche que le nôtre de ses origines provinciales. Raison de plus pour défendre dans l'enseignement, au niveau de la conversation cultivée et de l'écriture littéraire, la pureté de la langue pour lui faire exprimer ensuite avec la saveur du lointain terroir ce qu'il y a de singulier dans l'expérience canadienne.

Cela aussi une large élite de Canadiens-Français le comprend : après dix semaines passées au bord du Saint-Laurent je puis témoigner que le dialogue avec elle est agréable, amical et utile.

MUSIQUE POUR LE CŒUR

Je me trouvais en Nouvelle-Ecosse, en Nova Scotia, comme disent les Canadiens. Tout y parlait anglais, les villes comme les campagnes. Dans les villes, boutiques et de leurs enseignes, la langue des journaux, des affiches et des rues : *Slow . . . Keep right . . . School . . .* C'était aussi celle des routes de campagne, celle des ports du fond des baies de la côte Atlantique, celle des forêts dont les arbres étaient le *birch-tree*, le *maple*, l'*oak* et dont les animaux s'appelaient *buck*, *hart*, *bear*. On ne pouvait être plus anglais que ne l'était cette région des provinces maritimes du Canada.

— Bonjour, monsieur, me dit en bon français un inconnu m'abordant au seuil de mon hôtel en pleine ville d'Halifax. Je me nomme Duchesne et je suis Acadien. Permettez-moi de vous serrer la main.

Ces quelques mots, dans leur simplicité me chantaient au coeur la plus douce des musiques. Dans le froid brouillard marin de la Nouvelle-Ecosse, ils m'étaient tout soleil, tout azur.

— Mes ancêtres, ajouta l'Acadien, sont venus du Bourbonnais.

Duchesne . . . A travers ce nom tiré de l'arbre le plus noble de nos campagnes, je voyais se dessiner un paysage des bords de l'Allier avec des haies vives, quelques chênes solitaires offrant leur ombre à des boeufs blancs par une chaude journée de juillet; j'apercevais Moulins et son beffroi et son tombeau du connétable de Montmorency et les vitraux de sa cathédrale illustrés de figures bourbonniennes. C'était la France en personne qui m'apparaissait là, sur ce trottoir d'une ville étrangère, par la seule magie des mots : "Je me nomme Duchesne et je suis Acadien."

J'appris que les Duchesne, semblables à l'arbre dont ils portaient le nom, étaient depuis deux cents ans enracinés en ce lieu d'Amérique dont l'heureux aspect l'avait fait appeler Arcadie par les navigateurs du



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I.

Courtiers
en douane

Expéditeurs
Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MArquette 5293

Montréal

*Achète
bien
qui
achète
chez*



Dupuis Frères
INCORPORÉ

RAYMOND DUPUIS, président

*Hommages aux diplômés
de l'Université de Montréal*

La Cie de Plomberie
et de Chauffage Industriels Limitée

Président : Mike D'Ambrosio

Entrepreneurs du nouvel édifice
de l'Université de Montréal

10,869 Lajeunesse Montréal VE. 37

La plus importante maison des
Arts Graphiques du Canada Français

THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Editeurs

DUpont *5781 8125, Saint-Laurent
Montréal-14

Henri Grisé

- COMPAGNIE LIMITÉE -

Manufacturiers - Imprimeurs
Articles en Cuir pour réclame

J. O. Gendron
GÉR. - MGR.

ST-CÉSAIRE, P.Q.
Téléphone No. 1

COURTIERS ET SPECIALISTES
EN DOUANES

EXPÉDITEURS — ENTREPOSEURS
AGENTS DISTRIBUTEURS
TRANSPORT

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée

118, rue St-Pierre Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

CERTIFICATS D'ÉPARGNE

Versé à ses membres : \$13,000,000.00

Siège social

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal

Tél. GRavelle 2495

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

5825 Fullum, MONTREAL

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE

MONTREAL

LIMITÉE

EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS



AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1 PL. 3834*

XVI^e siècle, nom qui devint Acadie en passant sur les lèvres des Indiens Micmacs inhabiles à prononcer notre *r* et qui est devenu Nova Scotia par un tour de langue moins facile à saisir. Depuis deux cents ans on parlait le français de Duchesne en Duchesne; on courait les bois parmi des *birch-trees*, des *maples* et des *oaks* qui s'obstinaient à demeurer des bouleaux, des érables et des chênes, on chassait des *bucks*, des *harts* et des *bears* qui n'acceptaient d'être tués que sous le nom de daim, de cerf et d'ours.

Ah ! combien chaleureuse fut la poignée de main que nous échangeâmes, l'Acadien Duchesne et moi ! Elle joignait deux France, celle du vieux sol d'Europe et celle de la jeune terre d'Amérique par le truchement d'une seule et même langue, la langue du pays de Racine et de Chateaubriand.

Mais de la Nouvelle-Ecosse je gagnai la province de Québec. Là pullulaient les patronymes venus de noms d'arbres et d'arbustes de France. Les Ducharme et les Dufresne voisinaient aux champs et à la ville avec les Le Tremble, les Lehoux, les Lebuis, les Beaunoyer, sans parler des Laforest, des Grandbois, des Labranche, des Laramée et des Boisvert. Musique pour le coeur, ces syllabes où chantaient les campagnes de ma France. Je me disais et me redisais, pour l'émoi de les entendre et de les réentendre, ces noms d'homme qui publiaient sous le ciel d'Amérique les parfums de nos bois et les couleurs de nos prairies, les fleurs de nos jardins et les fruits de nos vergers. O noms ! gage originel des familles canadiennes, je vous goûtais dans les traits et les signes de vos commencements. Latreille, vous m'étiez pampres et grappes. Desrosiers, Laviolette, Jasmin, Loranger, je n'avais qu'embarras à choisir entre vos parfums venus des parcs et des bois d'Ile-de-France, des terrasses de la Méditerranée. Desgroseilliers et Laframboise, je vous cueillais au soleil de juin sur les coteaux de Chambourcy, à deux pas de Paris. Et vous Desruisseaux, vous Desrivières, aux eaux courant à travers les prés de votre Cotentin d'origine, je baignais les souvenirs de mes séjours en Normandie.

On ne pouvait pas être plus France que cette France d'Amérique qui fut longtemps la Nouvelle-France. Elle me cernait dans mon activité.

Je m'attardais à guetter ses messages à tout bout de champ, à tout coin de rue. J'aimais sa façon de parler notre langue : c'était celle d'une France de plein air et de plein soleil. Gourmand de tradition, je me nourrissais du suc des mots de bonne origine et de bonne compagnie qui passaient sur les lèvres de ses habitants. L'accent même que leur donnaient ceux qui me tenaient propos venait d'un terroir spécifique où je reconnaissais la voix de nos provinces royales, de notre Bourgogne et de notre Poitou, du Morvan morvandiau, de la laborieuse Picardie, du doux Anjou. C'était l'accent de la terre à blé du Valois, c'était celui des vignes à muscadet qu'on vendange aux bouches de la Loire, le fort accent des sillons de la Brie sous le soc de la charrue d'automne, le même accent que donnait La Fontaine au coq trompant le renard, au lion se jouant de l'âne.

Ils me la baillaient belle ces Français de France qui m'avaient conté que certains Canadiens, sur les rives du Saint-Laurent, se vantaient de parler la langue de Louis XV. Comme si Colette, parce qu'elle a gardé l'accent de Saint-Sauveur-en-Puisaye, parlait la langue des dames de la cour de Versailles ! Les habitants des rives du Saint-Laurent s'entretenaient avec moi dans la langue de la France d'aujourd'hui et le beau du beau était qu'ils me fissent leurs discours en un français si authentique alors qu'autour de nous se développaient des paysages américains très éloignés de la mesure française, accablants de grandeur, amples jusqu'à l'intempérance de forme et de contour. Au bord de ce fleuve large comme un bras de mer, au pied de ces monts des Laurentides usés par dix mille siècles de frottements glaciaires, comme il m'était doux d'entendre chanter à mes oreilles les mêmes harmonieuses expressions qui étaient de courant usage sur les bords de la Loire, au pied des coteaux de Touraine !

Oui, musique pour le coeur ces temps de verbes, ces accords de mots, ces enchaînements de phrases de la plus belle des langues amoureusement reçus et fidèlement servis sur la terre d'Amérique par nos cousins de sang et nos frères de coeur, petits-fils de la France, fils du très noble Canada.



COURRIER DES LETTRES

UN BON ROMAN CANADIEN

Un premier roman n'est souvent qu'une tentative, réussie ou ratée, de libération personnelle; par le moyen de l'expression, l'écrivain novice se débarrasse de ses complexes et vise plus ou moins obscurément à son propre affranchissement. Qu'il n'y parvienne pas toujours ne change rien à la sincérité de son effort. Mais il y a aussi des coups d'esai qui dépassent d'emblée ces débats intimes. C'était le cas évident d'André Langevin, dont *Evadé de la nuit* avait déjà annoncé la précoce maîtrise. Aussi bien, pour lui, l'épreuve d'un second livre était-elle d'une nature toute différente.

Il s'agissait, pour lui comme pour nous, de savoir s'il était capable d'extirper ses démons intérieurs, de s'échapper de l'atmosphère où sa pensée et ses humeurs s'étaient donné libre cours tout le long de la douloureuse aventure de Jean Cherteffe. *Poussière sur la ville* (Cercle du Livre de France, Montréal 1953) apporte une réponse nettement concluante. Ce roman marque un progrès très net sur le précédent, même s'il m'est permis de l'aimer un peu moins que le premier. C'est là un sentiment subjectif, ce n'est pas du tout un jugement. Aujourd'hui, mieux en possession de ses ressources, Langevin raconte un drame humain auquel il accorde toutes ses coordonnées psychologiques et morales.

Il satisfait à deux exigences fondamentales du roman. Tout d'abord, il raconte une histoire. Qu'on ne se récrie pas, ce n'est pas si fréquent qu'on veut bien l'imaginer. Le lecteur répugne à se laisser engluer dans la guimauve sentimentale ou la réglisse idéologique . . . Il veut un récit, un drame auquel il puisse accrocher son attention et sa réflexion. Langevin sait ménager l'intérêt de curiosité et mener progressivement son action. Il n'y a qu'une façon de le dire sans ambages: il a déjà un solide métier. De combien de romanciers canadiens-français pouvons-nous l'écrire sans une faiblesse coupable ou une charité de mauvais aloi ?

Et puis, il y a encore beaucoup plus important. S'ils ne sont pas des fantoches, les personnages ne peuvent échapper aux questions essentielles; leur drame se pose en termes de destin. Si l'on écarte les comparses, les protagonistes de *Poussière sur la ville* sont des êtres pour qui se posent les problèmes de la conscience; qu'ils les résolvent dans tel ou tel

sens ne change rien à ce qui compte par-dessus tout. Si l'on consentait à se placer du point de vue myope d'un plat réalisme, sans doute découvrirait-on quelques invraisemblances de détails. Comme nous les négligeons volontiers au bénéfice d'une vérité supérieure !

Un jeune médecin s'est établi dans la petite ville industrielle de Macklin, avec sa jeune épouse Madeleine. Dès le départ, le ménage marche cahin-caha. Il y a ici un peu de flottement. Pourquoi ce mariage mal assorti ? Le désir chez l'homme et la vanité chez la femme ? Peut-être bien. Il demeure étonnant que trois mois seulement de vie commune ait suffi pour pousser Madeleine à rechercher un consolateur. D'autant plus que son mari ne fait rien pour l'écraser d'une supériorité sociale qui n'est pas tellement démontrée. Enfin, nous n'avons qu'à accepter ce postulat.

Le point capital, c'est la dégradation lucide du héros. Il est au courant de sa . . . déveine, il en souffre atrocement et finit par l'accepter. Sans complaisance, bien sûr, mais par une lâcheté qu'il s'avoue à lui-même. Une fatalité s'abat sur lui et il se rendra jusqu'au bout de sa nuit. C'est facile de dire que les sens le tiennent. Il y a davantage; il y a une espèce d'attachement plus profond, une liaison plus étroite, comme un espoir mal défini d'une lente reconquête et d'un apaisement. L'une et l'autre lui seront refusés. On croirait aussi que ce médecin, habitué par métier au mal physique, éprouve une amère satisfaction à cette douleur entrée si loin en lui.

Le personnage de Madeleine est beaucoup plus flou; on parvient malaisément à le cerner, ses mobiles nous échappent. Sa fierté, je veux bien, mais en quoi a-t-elle été froissée ? Pourquoi cet acharnement à se détruire elle-même ? Je soupçonne le romancier d'avoir cherché délibérément à la laisser dans cette zone indécise d'où elle tire toute sa fascination. Le vieux docteur Lafleur exprime la soumission résignée au devoir d'état; parce qu'il est animé d'une foi. Une foi sans éclat et assez ingrate, capable toutefois de lui permettre de se rendre jusqu'au bout de la course. Quand son jeune et impatient ami le tente au sujet de la justice divine, il répond : "Mais je continuerai jusqu'à la mort. Ma foi ne m'empêche pas d'aimer assez les hommes pour les soustraire quand je peux à ce que vous considérez comme l'injustice de Dieu. Vous voyez, nous sommes deux à lutter contre Lui. Il n'y a pas d'autres solutions que de faire notre métier d'homme."

gevin, c'est qu'il ne prend pas l'autonomie des êtres qu'il appelle à la limite de leur destin. Si l'on choisit celles-là, il y aurait lieu de craindre le climat; qu'on note, par exemple, qu'il ne cesse le leit-motiv un peu anxiété et paralysant les hommes. Un grand romancier véritable. On lui a écrit beaucoup de lui et ne redoutons

DUABLE

phonique avantageusement contournée, garantie de qualité et de reprises éphémères pour atteindre nous avons *Les Témoins* (Cercle

lui adresser serait bien celui de sous une forme neuve et il n'avait forcément se buter. Il ne se situe pas dans le domaine de la conscience;

Reste à l'interpréter. François

C'est un fait brutal. Le juge a condamné un crime; non pas un de ces juges ordinaires, c'est cet obscur témoin dont on ne sait rien de notre être. Comment lui adresser un mot; plusieurs hommes se

est habité, qu'il a sa population, sa culture réelle de la terre n'est pas de un million de milliards. Quand un monde se crée, c'est deux familles qui s'annexent ou s'isolent, deux univers qui s'attirent mutuellement et se brisent l'un contre l'autre. Tu as



commis un crime, François, mais je répète ma question: "qui de nous l'a vraiment commis ce crime?" "Voilà ce qu'il faut vraiment savoir".

Tour à tour comparaitront à ce tribunal imaginaire, et plus exigeant et impitoyable que le réel, le François orgueilleux, le François intellectuel, le François sensuel, le François qui les résume tous, c'est-à-dire qui n'est aucun d'eux et qui est chacun d'eux. Laborieuse enquête faite d'analyses subtiles, d'incessantes reprises et aussi de redites. Les événements ne changent pas; c'est l'éclairage qui est sans cesse modifié. A la lecture des *Témoins*, j'évoquais l'admirable film *Rashomon*. C'est à mes yeux un grand éloge.

Et cependant je n'ai pas été entièrement conquis. Il arrive en effet que le roman donne l'impression d'une gageure difficile, d'une partie trop bien tenue. L'auteur tient entre les mains tous les fils, il n'est jamais pris au dépourvu. Vive le romancier à qui l'un de ses personnages finit par échapper! Cloutier, trop attentif, paie le prix de sa vigilance. Son écriture a beaucoup de souplesse; je la souhaiterais plus dure, plus ressermée. Sans doute déformée par les servitudes de la radio, elle s'abandonne trop aisément à de longs développements inutiles, qui charmeraient l'oreille par le prestige d'une jolie voix, et qui finissent par agacer à la lecture. Il n'empêche qu'Eugène Cloutier est un romancier avec qui nous devons compter.

* *
*

GIROUX OU VERS LES CIMES

Par la publication d'"Au delà des visages", André Giroux avait démontré qu'il était un amateur d'âmes, qu'il visait avant tout à retracer, derrière les masques de l'hypocrisie mondaine, les plus hautes et périlleuses aventures spirituelles. Ce souci ne l'a pas quitté, même s'il semble poussé jusqu'à la hantise, dans son dernier roman, *Le Gouffre a toujours soif* (Institut littéraire de Québec, 1953). L'histoire est mince, elle demeure émouvante par les résonances profondes dans le coeur et dans l'esprit du héros, Jean Sirois.

Ce fonctionnaire perdu dans la foule anonyme, ce personnage, grincheux et rivé à la poursuite de l'objet immédiat, nous retiendrait peu, s'il ne parvenait, dans les derniers jours de sa vie, à atteindre à une cer-

même terriblement exigeant, s'ex-
notre nature, mais il n'y a en lui
ur lui-même, il peut porter des

s une certaine gêne. A de légers
Jean Sirois n'est que l'écho de
cunes, ses dégoûts, jusqu'à son
abond sont artificielles. L'auteur
il le surveille de trop près, avec
sur son autonomie.

ans le brouillard. Les traits de
eurent inconnus, cependant que
ure, d'un sarcasme trop délibéré,
es problèmes de conscience comme
métier de Giroux s'est assoupli;
premier roman. Il excelle tout
nt quelques-unes sont saisissantes
perfections, malgré ses hésitations
qu'il agite les problèmes les plus
chapper.

recherche d'une vérité difficile-
ieuse est un engagement total.
es marmonnent distraitemment, il
le l'oraison. Son confesseur est
"ignité" que possède son pénitent.
issance à s'ajuster parfaitement à
s ! La solitude dans l'amitié, la
urs ! Jamais la pointure qui s'a-

humaine, il n'y aurait que Dieu,
beau, il reçoit la grâce de cette
e la course une inquiétude déses-
cepter douloureusement l'incom-
route, être comblé, au delà de
e certitude, d'une faim qui tient



Des affections humaines, il n'y a peut-être que celle de l'enfant qui ait déjà un goût d'infini et console de tout. Comme en cette nuit blessée, où Jean Sirois a regardé dormir Claude: "Il pourra vivre cent ans, il pourra séduire toutes les femmes qui croiseront sa route, pas un être au monde ne contempera son visage plus avidement, plus amoureuxment, plus désespérément que ne l'a fait son père, en cette nuit unique". J'ai tenu à citer ces quelques lignes parce qu'elles révèlent une altitude de pensée et une qualité d'émotion exceptionnelles dans le roman canadien d'expression française.

Le demi-échec du *Gouffre a toujours soif* est plus honorable que de nombreuses réussites. Quand Giroux sera parvenu à sortir de lui-même et à exorciser ses démons intérieurs, son oeuvre de romancier en acquerra une autorité nouvelle.

Pour lui, le roman n'est pas un jeu, et il a bien raison; c'est une prise d'attitude devant la vie. Seuls ont chance de durer, les livres où se posent avec courage les problèmes de l'homme.

REVUE D'ENSEMBLE

Si l'on veut en arriver à un minimum de compréhension, les classifications sont aussi indispensables qu'elles demeurent arbitraires. Déblayer le terrain n'est jamais chose facile; surtout dès qu'il s'agit de l'histoire littéraire au Canada français où les travaux de base font encore défaut, où la recension tient le plus souvent la place de la critique véritable. Comme en beaucoup d'autres domaines, nous nous contentons de jugements hâtifs, forcément approximatifs. Et nous pensons ensuite à autre chose. C'est ainsi que par une malchance qui ne s'explique que par notre goût de l'improvisation, certains écrivains de valeur sont rapidement oubliés, cependant que d'autres moins doués, mais mieux servis par les circonstances ou la publicité, parviennent à demeurer à l'affiche et à entretenir de flatteuses illusions sur leur talent indigent.

C'est donc le grand mérite de Dostaler O'Leary d'avoir souhaité remettre un peu d'ordre dans les esprits en publiant une étude historique et critique sur *Le Roman canadien-français* (Cercle du Livre de France, Montréal 1954). Il a procédé avec autant de logique que de souplesse, s'imposant des cadres dont il refusait d'avance l'excessive rigidité. Son texte se lit donc avec plaisir, car on ne perd jamais le fil conducteur nous permettant une ex-

de déjà relativement imposante de

ment indispensable pour recréer
peu aéré dans lequel ont dû
eurs de l'esprit, surtout ceux qui
donner aux ouvrages de création.
tance exagérée aux facteurs po-
e contre Laurier m'apparaît hors
es électorales ont joué un rôle
s ont précédés. Devons-nous en
ine de nos retards intellectuels ?
is l'analyse cursive de l'historien
te prise de position.

s romans ne nous apprend pas
ou deux noms qu'avait laissés
fut Mgr Camille Roy. A partir
ment plus à son aise, il fait la
oeuvres romanesques qu'il classe
s de mœurs et romans sociaux,
mans intellectuels. Il serait puéril
oujours se défendre; chaque his-
e, la personnalité du critique y
autant plus que Dostaler O'Leary
on moyenne du lecteur lettré, à
c de l'abattage systématique. En
teur aurait pu inscrire le mot de
i.

UNE PENSÉE

porter. Il entraîne souvent à des
cales. Les disciples du chanoine
nît en un volume les différentes
e et de droite depuis quatre ou
(Action nationale, Montréal 1953).



C'est un ouvrage à classer à côté des *Directives* et des *Orientations* parues avant la guerre. On y trouve les éléments essentiels d'une doctrine cohérente pour assurer la grandeur et la prospérité du peuple canadien-français.

Dirais-je que ce genre de livres retient médiocrement mon attention, en dépit de la science et du grand talent de son auteur ? J'ai la conviction que le Chanoine Groulx a livré son message dans ses meilleurs livres d'histoire; c'est là qu'il a effectué la synthèse de sa pensée qui se confond avec sa vie. Homme d'action, il est normal qu'il soit invité à porter la parole auprès de plusieurs groupements heureux de l'entendre. Pour se mettre au niveau de ses différents auditoires, il lui faut procéder à divers accommodements et vulgariser sa doctrine. Ceux qui ont lu tous ses livres trouvent peu de gain à un pareil recueil où il y a forcément des redites nombreuses.

Cette réserve faite, nous sommes d'autant mieux à notre aise pour constater, après la lecture de *Pour bâtir*, que le chanoine Groulx, en dépit des années, n'a rien perdu de sa rigueur d'écrivain ni de sa causticité d'esprit. Il conserve le même regard lucide pour scruter l'avenir, évitant soigneusement l'optimisme facile de ceux qui ne réfléchissent à rien et la démission des pusillanimes trop enclins à penser que la partie est d'ores et déjà perdue. Cette salubrité intellectuelle demeure revigorante; cet ouvrage composite rendra service à nos compatriotes qui se sont jusqu'à maintenant refusé le bénéfice de connaître l'oeuvre du chanoine Groulx, mais qu'ils s'empressent d'aller plus loin et de la découvrir dans ses pièces maîtresses, dont il importe notamment de retenir *L'Enseignement français au Canada et l'Histoire du Canada français depuis la découverte*.

* *

*

LES INTELLECTUELS À L'OEUVRE

Le jour où nous aurons cessé de nous poser des questions sur notre comportement collectif, c'est que nous aurons jeté le manche après la cognée et que nous serons devenus indifférents aux remous qui déterminent les phases de notre évolution. Cette évolution est aujourd'hui soumise à un rythme accéléré dans les domaines les plus variés. Différents facteurs extrinsèques auxquels nous sommes forcément soumis en rendent compte. Mais il existe aussi dans la pensée canadienne-française certaines

modifier notre optique générale
paru pour le moins étonnantes
diats.

importe de dresser le bilan. C'est
iversitaires, de sociologues, d'éco-
cours d'un symposium tenu à
érentes communications se ran-
es répercussions sociales de l'in-
. Ces travaux, réunis en volume
contemporain (Les presses uni-
ait beaucoup plus juste. Car si
quences de la révolution indus-
tres problèmes sont aussi traités.

s, c'est l'ampleur de l'ouverture
ançais ont également participé à
tes anglophones ont ceci d'en-
mes selon nos schèmes tradition-
formation particulière de leur
s situations que nous avons la
eux. Peut-être parfois souhaite-
un vocabulaire moins technique,
'agit d'un ouvrage de spécialistes
rs ne cèdent pas à la tentation

nements précieux et des données
quer ici ou là une réserve, de
ment nuancé, mais on s'accorde-
t de compréhension et d'objec-
notre situation industrielle, sur
r l'évolution juridique, sur les
etc. Des faits concrets et soi-
entes et solidement étayées, que
vailleurs intellectuels ?

s Falardeau, le grand artisan de
ns sur les Canadiens français :
par la civilisation, nous sommes
ciels d'un pays qui est lui-même



par vocation géographique, partie d'un triangle nord-atlantique. Si nous sommes nord-américains par naissance, nous sommes français par la civilisation et la langue, catholiques par tradition ou par conviction . . . Comment concilier le souci d'une certaine prospérité temporelle collective avec les exigences spirituelles de la culture et du christianisme dont nous nous réclamons ? Comment atteindre un contrôle de l'économie de notre partie de continent en face des impératifs du capitalisme moderne ? Chaque individu peut trouver facilement ses propres réponses. Mais que fera la collectivité ?" Un ouvrage comme celui-là devrait parvenir à y contribuer dans une mesure appréciable.

Invité à participer à des journées d'études organisées en marge des fêtes du centenaire de Laval, Jean Bruchési a prononcé quatre conférences sur l'origine et l'évolution de l'université, sur son apport à la religion et à la culture, sur son rôle au sein de la nation et sur les caractères particuliers de l'université canadienne. C'est la substance de ces causeries qui paraît dans *L'Université* (Presses universitaires Laval, Québec 1953). Le professeur se trouvait tout à fait à son aise pour tracer un panorama sommaire, en ne s'arrêtant qu'aux points essentiels. Il a procédé à une esquisse des principes fondamentaux et traditionnels propres aux maisons de haut savoir d'inspiration chrétienne. C'était le rôle tout naturel de l'université catholique.

Le dernier chapitre nous retient davantage, parce qu'il plonge en pleine actualité, abordant la crise intellectuelle dont nous souffrons ces temps-ci, et non pas seulement au Canada. Une certaine désaffection à l'endroit de la culture désintéressée se présente comme un phénomène nord-américain. Appuyant sa propre expérience sur celle de personnages aussi autorisés que Robert Hutchins et Norman Mackenzie, Jean Bruchési est fondé à lancer un cri d'alarme et à associer sa voix à celle de notre confrère Grattan O'Leary, déclarant récemment : "There is, in Canada, a growing tendency to confuse education with vocational and technical training, and an especially dangerous tendency to subordinate the humanities to science".

Les exigences de la double culture et de l'harmonie nationale ajoutent encore aux difficultés universitaires. S'il demeure d'une exemplaire lucidité pour dénoncer les maux et signaler les dangers, Bruchési ne nourrit aucun pessimisme morbide. Pourvu que nous le voulions vraiment, il est d'avis qu'il deviendra possible de surmonter les obstacles et d'en arriver à un juste équilibre entre les sollicitations souvent opposées de la culture hu-

maniste et de la formation professionnelle. La tâche est lourde, elle est néanmoins impérieuse.

* *

*

POÉSIE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

La lecture de *Suite marine* me laisse perplexe. C'est sans contredit l'une des oeuvres les plus ambitieuses de la poésie canadienne-française. Elle a été murie de longues années et l'on en connaissait déjà de nombreux fragments avant même qu'elle ait paru en librairie. C'est peut-être cette diffusion préalable et partielle qui me gêne un peu. Il faut donc se refaire des yeux neufs et oublier tout battage publicitaire pour parcourir les innombrables alexandrins de *Suite marine* (Paul Péladeau, Montréal 1953). L'aventure est souvent difficile, elle vaut néanmoins d'être tentée.

Je ne crois pas errer en écrivant que Robert Choquette est, peut-être avec Roger Brien, notre seul poète à posséder une tête épique, c'est-à-dire à pouvoir concevoir des architectures grandioses et s'égalier le plus souvent à l'idéal élevé qu'il s'est fixé. Dans une veine aussi vaste, nous n'avons connu autrefois que le demi-échec de Fréchette et la tentative avortée de Charles Gill. Choquette est d'une taille plus robuste, nous nous sentons avec lui en toute sécurité, nous devinons qu'il ne tournera pas court mais qu'il saura bien se rendre jusqu'au bout de la course. S'il n'est pas toujours soutenu par une inspiration tout à fait originale, son souffle a de l'ampleur et lui permet de saisissantes reconstitutions.

Il y a une justice que je tiens à rendre à ce probe artiste, c'est qu'il n'a pas triché avec son public. S'il n'a pas publié de vers depuis une vingtaine d'années, il est demeuré fidèle à ses canons esthétiques. Sans doute aurait-il pu, comme tant d'autres moins bien doués, jeter les voiles du côté des modes actuelles et se classer parmi les poètes d'avant-garde. Il est possible que cette mystification lui eût valu certains suffrages qui lui échapperont, mais il a préféré chanter dans son arbre généalogique, ne point forcer son talent dans des directions qui lui agrément peu. Rejeton lointain de l'école romantique (sauf certaines outrances échevelées peu accordées à son tempérament), il a voulu aligner des alexandrins correspondant étroitement au rythme de sa création poétique.

Deux thèmes s'entrecroisent dans *Suite marine* : l'amour et la mer. Ce dernier l'emporte de beaucoup, Iseut ne nous apparaissant que sous les espèces d'un symbole assez pâle. Choquette est plus descriptif que lyrique. Aussi excelle-t-il à nous ouvrir les portes du royaume marin, à nous faire même descendre dans les profondeurs mystérieuses où s'agite un monde inconnu, sans néanmoins oublier la plage, les dunes, le village. A la mer il associe constamment le sort de l'homme et de son difficile amour.

Qu'il y ait quelque monotonie dans ces 330 pages de vers de douze pieds, il serait mensonger de le nier. Même si Choquette a fait un louable effort pour disloquer "ce grand niais d'alexandrin". Les développements, adroitement menés, relèvent parfois de l'éloquence et le procédé énumératif n'est pas absent de l'ensemble. C'est l'inévitable rançon de la tâche surhumaine qu'il a voulu abattre. Quel répit de découvrir, au détour d'une page, un sonnet tout simple en sa sincérité :

*Je t'attendais, amour. Barbare et radieux
Sous ton manteau divin taillé dans une aurore,
Tu devais sur mon coeur frapper d'un poing sonore,
J'allais appartenir à la race des dieux.*

*Je t'attendais, amour. Et ton sein héroïque
Dont le souffle est égal au grand vent sur la mer
Eût poussé vers mon front son haleine lyrique;
J'allais chanter, chanter de l'âme et de la chair !*

*Te voilà sur mon seuil. Qu'as-tu fait de tes armes ?
Qu'as-tu fait de ton front plus vaste que le jour ?
Amour, est-ce bien toi qui m'habites, amour ?*

*Je tremble, je suis humble et tout facile aux larmes,
Et j'ai tout désappris, sinon poser ma main,
Ma faible main devant mon faible coeur humain.*

Il sera beaucoup pardonné à Robert Choquette pour n'avoir pas craint de hanter les altitudes. Son livre aurait obtenu un succès plus vif s'il eût paru il y a une quinzaine d'années, avant que notre oreille se soit habituée à des rythmes plus neufs, mieux adaptés à notre esthétique contemporaine. *Suite marine* demeurera un monument imposant dans nos lettres. C'est peut-être la seule et véritable épopée canadienne qui ait atteint son objectif.

Depuis le *Tbéâtre en plein air*, dont j'ai conservé le plus vif souvenir, je n'avais rien lu de Gilles Hénault et me demandais si, comme tant d'autres, il n'avait pas jeté le manche après la cognée. La publication de *Totems* (Editions Erta, Montréal 1953) me rassure. Je retrouve le poète à la fois inventif et souriant, capable, en des poèmes de dimension restreinte, de s'attaquer aux sujets cosmiques, et de les traiter avec sa tournure d'esprit où l'humour le dispute à la ferveur. Hénault remonte tout naturellement aux premiers jours du monde, aux temps paléolithiques, la création de l'univers s'effectue sous son regard émerveillé. On trouve rarement une comparable fraîcheur de coup d'oeil. Il y a aussi de la révolte dans ces quelques poèmes; la révolte du meilleur aloi, celle qui se refuse (voir *L'Enfant Prodigue*) à la mort, c'est-à-dire à l'acceptation conformiste et stérilisante. Même si les thèmes sont parfois tragiques, comme dans la *Chanson des mégots* et *Feu sur la bête-angoisse*, il ne cesse de circuler dans ces vers un climat salubre, fait d'inaltérable jeunesse et de confiance en la vie, malgré tout.

Eloi de Grandmont affectionne les plaquettes minces et luxueuses, si possible. Il doit être heureux à feuilleter ses *Plaisirs* (Chantecler, Montréal 1953) où l'on découvre, comme en un précieux écrin, quelques petits poèmes d'une touchante ingénuité. On évoque aisément Appollinaire et Francis Carco, ce qui est loin d'être une hypothèque. Non pas à cause des sujets abordés, mais par une parenté de rythme assez frappante. *Plaisirs*, c'est la joie des amours juvéniles, de ces garçons et filles qui n'ont pas vingt ans et qui éprouvent déjà le frisson des caresses interdites. Tout cela est d'une saine sensualité, sans aucune complaisance morbide. Eloi de Grandmont écrit des chansons; avec ou sans la musique de Maurice Blackburn, il est avant tout un parolier de bonne classe, avec une pointe d'émotion vite effacée par l'allégresse de vivre. Un très gentil poète.

J'accuse aussi réception de *Dans les jardins de la vie et de l'amour* (Beauchemin, Montréal 1953), où Claude-Bernard Trudeau ne marque pas des progrès très sensibles sur ses *Ciels nouveaux*; trop d'afféterie appliquée, ne permettant pas à l'inspiration de se dégager, de se conquérir. Malgré ses imperfections bien explicables, *La Fiancée du matin* (Edition Amicitia, Montréal 1953), de Jean-Guy Pilon, révèle plus que des promesses, c'est déjà un début d'accomplissement; une vision neuve sur les êtres et les choses, en voilà assez pour nous retenir. Je n'en saurais dire autant de Gatien Lapointe, dont le *Jour malaisé* (sans date et sans nom d'éditeur) n'a pas dépassé le stage des tentatives adolescentes; parfois un vers qui accroche l'attention, mais ce n'est pas un bonheur fréquent. Il y a plus

de bondissement dans *Deux sangs*, un recueil auquel ont collaboré Gaston Miron et Olivier Marchand; beaucoup de trouvailles, sans aucun doute, mais d'une forme trop approximative et d'une grammaire trop hésitante pour accéder à l'oeuvre d'art. Enfin, je me demande très honnêtement pourquoi quelqu'un n'a pas conseillé à Raymond Savard (*La Nuit des songes*, sans date et sans nom d'éditeur) de surseoir à la publication de son petit livre, qui nous apporte la plus récente collection des banalités et des clichés les plus fanés. Exemple :

*Dors ma belle, dors ma chérie,
Ferme tes beaux yeux, mon amour,
Repose-toi enfin pour la nuit,
Demain, tu seras mienne pour toujours !*

Qu'il la garde pour lui seul ! Je sais des garçons qui, dans la grisaille des salles d'études, griffonnent des rimettes de ce goût pour évoquer la petite cousine des dernières grandes vacances. Mais ils ne les publient pas.

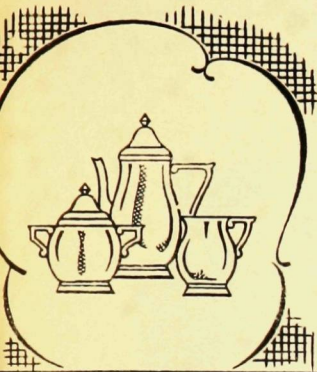
* *

*

DES NIÈCES ENCOMBRANTES

Ah ! quelle famille ! Si le fait de posséder parmi ses ascendants quelque haut dignitaire ecclésiastique constituait un certificat de bonnes moeurs, ce serait trop facile. Et ce serait aussi le plus souvent contraire à la réalité. Le cardinal Mazarin avait sans doute la fibre avunculaire, mais ses neveux et nièces ne lui ont pas fait beaucoup honneur. Il est vrai qu'il était lui-même aussi peu homme d'Eglise qu'on peut l'être et qu'il n'était pas indifférent aux charmes de la veuve de Louis XIII. Une affection au reste partagée. La race des cardinaux mondains s'est éteinte; ne le regrettons pas.

L'Italien Mazarin a bien su faire sa carrière. Le petit capitaine de la minuscule armée pontificale a gravi rapidement les échelons. Richelieu a vite fait de découvrir sa finesse et a assuré son succès en lui facilitant sa succession. Premier ministre de France, c'est assez réussi pour un étranger. Il aimait le pouvoir et le faste; il s'entourait de ce que l'art pouvait apporter de plus exquis. Au faite de sa puissance, il n'oubliait pas toutefois sa famille demeurée dans la péninsule. Elle compte deux soeurs, Mmes Martinozzi et Mancini, lesquelles ont plusieurs enfants qui viendront successivement faire fortune en France. Le premier arrivage com-



DORURE ARGENTURE

Pour la réparation de
vos argenteries con-
sultez une maison res-
ponsable.

35 années
d'expérience.
Plaqueur durant 20 ans.
pour la maison
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775
987, St-Laurent
Montréal

J. Henri Achim

Mc LENNAN LUMBER Limited

BOIS DE CONSTRUCTION
MENUISERIE GÉNÉRALE

51 ouest, rue Dorchester Montréal
Lancaster 6145

HA. 5544

Examen de la vue

J.-Armand MESSIER, O.D.

OPTOMETRISTE

Spécialité :
Ajustement de verres contact

3435, rue St-Denis MONTREAL

J. PROVENÇAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelleau — CA. 1221

Tél. HARbour 2528

LAVAGE DE VITRES

EXCELSIOR Ltée

WINDOW CLEANING LTD.

429, rue St-Vincent St. Montréal

G. E. LÉONARD

INGÉNIEUR CONSEIL

IMMEUBLE ST-DENIS

354 est, rue Ste-Catherine Montréal

Spécialité : B É T O N A R M É



6761 ST-HUBERT - MONTRÉAL - CA. 7616

330 ST-GEORGES - ST-JÉRÔME - TÉL. 171

LAIT - CRÈME - BEURRE
OEufs - BREUVAGE-CHOCOLAT

A. POUPART CIE

LIMITEE

1715, rue Wolfe - FR. 2194



●

**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

●

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

prend Anne-Marie Martinozzi et Laure, Olympe et Paul Mancini. Un peu plus tard, ce sera le tour de Laure, Marie et Hortense Mancini. A noter qu'en s'installant en France, ces gens ne disent pas un seul mot de français. Ils apprendront vite et se feront comprendre !

Ces "mazarinettes" font toutes, grâce à l'oncle richissime et généreux, des mariages flatteurs. Différentes à certains égards, les soeurs Mancini se ressemblent par leur goût du luxe, leur sensualité exigeante et leur défaut absolu de vocation conjugale. Qu'il s'agisse de la Connétable Colonna ou de la Duchesse de Bouillon, de la comtesse de Soissons ou de la duchesse Mazarin, on retrouve toujours la même existence irrégulière et tapageuse, la même absence de scrupules et le même besoin d'un train brillant et bruyant. Mais de toutes, c'est Hortense qui, sans contredit, fut la plus déchaînée .

Le cardinal, après plusieurs hésitations, la marie à un marquis de la Meilleraye qui consent à troquer son nom pour celui de Mazarin, afin de toucher la dot de sa jeune femme. Le ménage ne tarde pas à battre de l'aile; le mari est soupçonneux, avare, d'une dévotion maladive et légèrement détraqué; l'épouse est volage, incapable de se fixer sur quoi que ce soit et totalement ignorante des devoirs les plus élémentaires. Ce n'est pas une excuse pour les débordements d'Hortense, mais rappelons que pendant un temps son mari se prenait pour une tulipe et demandait qu'on l'arrosât pour le faire épanouir . . . Un mari assez inquiétant, comme on voit !

En le quittant à l'âge de vingt ans, Hortense a déjà eu le temps de lui laisser quatre enfants dont elle ne se souciera jamais. Ici commence son existence aventureuse. De temps à autre, elle est mise au couvent, selon la mode du temps; elle s'en échappe rapidement pour courir l'Europe. L'amitié du duc de Savoie lui vaudra trois ans de permanence somptueuse à Chambéry. A la mort de son protecteur, elle doit quitter les lieux et elle entreprend la conquête de l'Angleterre; plus heureuse que Napoléon ou Hitler, elle s'établit à Saint-James et devient la maîtresse de Charles II. Cette faveur royale ne dure pas indéfiniment, car Hortense est instable, mais elle demeure néanmoins à Londres et réunit autour d'elle une petite cour dont elle est l'ornement et Saint-Evremond le bel esprit railleur et sceptique. Les discussions littéraires cèdent souvent le pas à un jeu effréné, à l'alcool, à la débauche. Telle est Hortense Mancini, duchesse Mazarin, fille perdue de moeurs et très belle, sans cesse poursuivie par les menées processives d'un mari déséquilibré, et qui se donnera la

mort, quand elle s'apercevra qu'une de ses filles lui a ravi sa dernière conquête masculine.

Georges Mongredien a entrepris de raconter ce destin (*Une aventure au Grand Siècle*, Amiot-Dumont, Paris 1953). Rien d'édifiant, sans doute. Cependant, ce récit fournit des indications précieuses sur la vie intime des grands et encore davantage sur l'attention, hautaine et intéressée, qu'accorde à son entourage Louis XIV, toujours désireux de protéger les familles de bonne lignée et de limiter l'éclat public des scandales. Avec la Mazarin, il eut fort à faire et réussit assez médiocrement. Mongredien a eu accès à certains documents inédits, à des lettres notamment, ce qui ajoute à l'attrait de son livre, lequel gagnerait encore davantage s'il était plus proprement écrit et n'était pas tellement encombré de répétitions oiseuses.

* *
*

UN VRAI ROI ET UN FAUX EMPEREUR

L'évasion est une hygiène de l'esprit; à défaut des espaces lointains, il reste, encore plus vastes, les temps abolis, la lente et pittoresque remontée le long des siècles. C'est une belle aventure, pourvu que le guide soit disert et bien informé. Des figures figées en des poses hiératiques reprennent vie, les jardins s'animent, les corps d'armée s'ébranlent, des sourires malicieux ou tendres s'esquissent aux figures des tableaux.

Le Grand Siècle offre une mine inépuisable de dépaysement intellectuel. Nous y retrouvons des connaissances, nous renouons avec des hommes et des femmes qui ont pour la plupart triomphé par l'esprit, par les armes ou par l'amour. S'ils se sont illustrés, ils ont aussi vécu quotidiennement, dans leur "privance". C'est tout l'art minutieux d'un mémorialiste comme Saint-Simon de nous restituer toute une époque en ses couleurs vives. Il s'agit d'une oeuvre considérable, l'oeuvre de toute une existence, dont nous ne connaissons le plus souvent que des fragments. Pour nous diriger dans cet édifice, il faut accepter la main complaisante de Mme Saint-René Taillandier.

Du Roi-Soleil au roi Voltaire (La Palatine, Genève et Paris 1953), dont voici le premier tome, constitue une promenade en compagnie de Saint-Simon. Ce n'est pas une anthologie, c'est un résumé ordonné et cohérent des innombrables récits et portraits de celui dont il faut bien

convenir qu'il était bavard. On connaît ses manies et ses petitesesses. Enthiché de sa toute fraîche noblesse ducale, il soulève des incidents désagréables avec des questions de préséance, il enrage de voir le roi le tenir éloigné des affaires publiques, il colporte volontiers des calomnies et les petits scandales de Versailles trouvent naturellement place dans sa chronique. Mais il a le trait, il sait saisir une situation et la rendre avec piquant. L'ayant lu la plume à la main et connaissant admirablement le personnel de la cour, Mme Taillandier ne le trahit jamais, même si elle éclaire d'une lumière sereine et objective ses sautes d'humeur de noble ulcéré de ne pas jouer le rôle qu'il souhaiterait être le sien.

Saint-Simon n'a pas connu Versailles dans la splendeur prestigieuse de la jeunesse de Louis XIV; il arrive trop tard pour jamais être de ses familiers. Le roi s'est rangé, il vit dans le calme auprès de Mme de Maintenon, attentif à terminer son règne dans la paix et dans l'ordre, soucieux d'assurer sa succession. "Esprit au-dessous du médiocre" ? La formule du duc est bien connue, elle ne correspond ni à l'oeuvre accomplie (malgré ses fautes) non plus qu'à tant de témoignages directs sur son habileté, sur son tact, sur sa mesure. Notre contemporaine lui rend davantage justice : "Pas de jactance au zénith de son éblouissant midi, pas de crises noires au versant du malheur : il faut lui accorder la fierté dans l'humiliation des défaites, la persistance dans ses buts et dans ses deuils où sombrent ses certitudes en sa lignée, la noblesse d'un calme qui ne conteste pas avec les surprises de la mort". Un grand roi, et né pour l'être.

Avant la fin, les épreuves ne lui sont pas épargnées. En quelques années disparaissent son fils, le grand Dauphin, son petit-fils et sa femme, jusqu'à l'aîné de ses arrière-petits-fils. Quand lui-même s'éteindra, il ne restera plus qu'un tout jeune enfant de cinq ans; c'est Louis XV. La régence appartiendra donc à celui qui est à la fois son neveu et son gendre, Philippe d'Orléans, dont les moeurs relâchées, les amitiés anglaises, la finesse ironique et frondeuse annoncent déjà le siècle des lumières. Le dix-septième siècle se termine bien un dimanche matin, le 31 août 1715, quand Louis XIV ferme les yeux après l'un des règnes les plus longs de l'histoire.

Les portraits abondent, hauts en couleurs; ceux de la princesse Palatine, de Marie-Adélaïde, du régent, sont parmi les mieux réussis. On ne peut s'interdire d'une certaine admiration pour ce régime de Versailles dont le faste, surtout dans les dernières années, n'est pas d'un luxe opulent, mais d'une ordonnance précise dans les manières et les égards. Une so-

ciété policée, un mécanisme d'horlogerie, dont le roi détient et meut tous les rouages, non tellement pour son bénéfice personnel (il est revenu de beaucoup de choses) que pour maintenir un difficile et nécessaire équilibre. Le livre de Mme Taillandier fait réfléchir et rêver . . .

Faisons un saut jusqu'à l'épopée impériale. Plus exactement à ses lendemains, représentés par l'incarcération d'un jeune prince impuissant dans un palais autrichien. Son sort a ému toute une génération, enchantée des vers mélancoliques et sonores d'Edmond Rostand. Par la suite est venu Octave Aubry qui, même s'il ne dédaigne pas les effets de mise en scène, corrige les fantaisies du poète par les informations de l'historien. Avec Jean de Marcelley (*Le Meurtre de Schoenbrunn* Corréa, Paris et Cercle du Livre de France, Montréal 1953), nous abandonnons toute poésie pour aboutir à la toxicologie !

C'est d'un réquisitoire qu'il s'agit. Il est violent, véhément, sérieusement étayé sur de nombreuses pièces. L'Aiglou n'est plus cet adolescent fragile qu'on nous a représenté. C'est un prince français, désireux de régner; il tient tout de son père, au témoignage même de sa mère Marie-Louise qui accorde généreusement à de multiples postulants la succession de l'Empereur. Le roi de Rome a un ennemi implacable et qui ne désarmera jamais : Metternich. Pour effrayer les chancelleries européennes, le chancelier avait intérêt à garder en cage le fils de l'Homme, à s'en servir comme une menace, jusqu'au jour où la situation de l'Europe lui enjoignit de le faire disparaître. En le faisant empoisonner, tout simplement.

Jean de Marcelley ne se contente pas d'affirmations gratuites; il appuie sa thèse sur des méthodes rigoureuses, sur une documentation complétée par les conclusions de la science contemporaine en matière de poisons. Il n'existe aucun doute dans son esprit : Napoléon II n'est pas mort de tuberculose, il a été victime de doses savamment administrées d'anhéride arsénieux. Le jugement est écrasant contre Metternich; on doit toutefois constater qu'il n'est pas accepté de tous. Pour ma part, j'aurais souhaité plus de sérénité dans l'exposé; il n'empêche que la preuve est accablante et sollicite l'adhésion.

* *
*

MAÇONNERIE ET SUPERSTITIONS

Il existe une bibliothèque écrasante sur la franc-maçonnerie; apologistes et détracteurs ont écrit abondamment sur elle. Il devient vite difficile

de se retrouver dans ce fatras de livres où il est toujours question de mystères, de secrets et de complots. Une véritable atmosphère de roman policier ! Le caractère forcément discret des initiations a souvent conféré à la maçonnerie un prestige et une autorité que les faits ne justifiaient que très partiellement. Ajoutons un autre facteur, d'ordre psychologique celui-là : poussés par la vanité de se distinguer des autres, plusieurs maçons aimaient bien tirer de leur appartenance un caractère important et gros de répercussions susceptibles d'effrayer les naïfs.

Roger Priouret a entrepris une étude historique d'un objet bien précis. S'il fournit certaines indications préliminaires sur la franc-maçonnerie et ses origines, il ne s'y attarde guère. Son but est plus limité; c'est de rechercher l'influence exacte de cette confrérie laïque sur les idées et les faits révolutionnaires. On sait en effet que plusieurs écrivains ont soutenu le rôle considérable des loges sur les événements qui ont entraîné la chute de l'Ancien Régime et l'avènement de la Révolution; tel était notamment la conclusion très nette des travaux d'Augustin Cochin. Dans *La Franc-Maçonnerie sous les lys* (Grasset, Paris 1953) Priouret apporte une interprétation diamétralement opposée.

Sa dernière phrase ne manque pas de précision : "Il ne faut pas hésiter à dire : loin d'être antireligieuse, la franc-maçonnerie du XVIIIe siècle est crypto-religieuse; elle réintroduit les notions que l'on croyait mortes de Dieu, de l'au-delà, de la prière; elle prépare le terrain pour le renouveau de la foi; loin d'être liée au rationalisme classique, elle annonce le romantisme, qui en est l'enivrante négation". Une affirmation aussi péremptoire a de quoi étonner; elle a en tout cas un peu inquiété le préfacier, Pierre Gaxotte, qui possède une connaissance intime de tout ce qui touche au XVIIIe siècle.

Gaxotte admettra volontiers, avec l'auteur de cette étude claire et bien menée, qu'il n'y a pas eu de complot maçonnique pour renverser la monarchie. Mais il ajoutera aussitôt, ce qui apparaît d'une grande justesse, que "l'affaïssement, la dissolution des dogmes religieux favorisent le développement des sectes et des pratiques superstitieuses qui en sont comme le résidu honteux". De plus, il ne faut pas négliger que la constitution même de ces cercles apporte déjà une conception nouvelle des rapports sociaux. Citons encore Gaxotte : "La maçonnerie est égalitaire. En loge, il n'y a ni nobles, ni roturiers, mais seulement des frères. Cette société est bâtie au rebours de la société existante; elle fonctionne régulièrement,

avec ses lois, qui sont celles de la démocratie organisée, à l'intérieur d'un Etat qui est à l'opposé de la démocratie". Ici Gaxotte, semble-t-il, devrait un peu nuancer sa pensée; si la maçonnerie est égalitaire, d'autre part Priouret démontre par beaucoup d'exemples qu'elle fonctionnait à un rythme assez lent dans les années immédiatement antérieures à la Révolution.

Cette réserve ne détruit en rien l'importance de *La Franc-Maçonnerie sous les lys*. Que le profane surtout ne se laisse pas rebuter par ce qu'il pourrait redouter de découvrir de détails techniques dans cette analyse conduite avec autant de lucidité que d'impartialité. Plusieurs points retiendront son attention. Après les débuts en Grande-Bretagne avec Désaguliers, il ne sera pas éloigné de penser que "derrière la proue des navires britanniques, avec les marins hardis et les courtiers avides, surgissent par toute l'Europe les loges maçonniques qui doivent travailler à la paix du monde et à la grandeur de l'Angleterre, à l'amélioration des hommes et à l'enrichissement des Anglais". Ce n'est pas la seule fois dans l'histoire que des intentions désintéressées dissimulent des fins très précises.

Un autre aspect intéressant, c'est qu'au siècle des lumières, les philosophes rationalistes, déistes quand ils n'étaient pas franchement athées, ont été assez peu attirés par les loges. Elles ont fait au contraire la fortune des occultistes, des illuminés et des guérisseurs plus merveilleux les uns que les autres. Cette dégradation des croyances religieuses a été le lot de nombreux maçons et il ne semble pas exagéré d'accepter la version de Priouret, affirmant que "la franc-maçonnerie française du XVIIIe siècle, entraînée par le libertinage et les fallacieuses chevaleries n'a pas développé le contenu philosophique du message de ses fondateurs anglais; elle a retrouvé un élan nouveau et pris son visage propre en devenant le foyer occultiste de l'époque, en s'identifiant à l'occultisme même". Comme on le voit, il s'agit d'une étude passionnante, riche en aperçus nouveaux et variés.

* *
*

VOUS CONNAISSEZ DAGOBERT ?

C'est à la fois un mérite certain et une témérité qui ne l'est pas moins, pour un historien, de faire revivre une figure d'un passé très ancien, touchant presque à la pré-histoire. Les documents sont rares et indigents, quand ils ne sont pas contradictoires. Il y a encore plus grave; il devient

extrêmement difficile, tant l'esprit du temps est différent du nôtre, de se faire une âme adaptée à la compréhension d'une société avec laquelle nous n'avons que peu de points de contact.

Ces embûches n'ont pas empêché Roger Régis de nous donner un beau livre. *Le Bon Roi Dagobert* (Grasset, Paris 1953) se lit avec un intérêt soutenu. Nous sommes transportés loin en arrière, dans les débuts du septième siècle de notre ère, alors qu'une Gaule encore à demi barbare se dégage pour préparer la France. Le personnage de Dagobert est assurément captivant par lui-même. Il lutte contre les envahisseurs venant de tous les côtés, mais ce fut le génie de ce souverain d'être docile aux recommandations de son remarquable ministre, saint Eloi.

Il ne s'agit pas ici, Dieu merci, d'un récit romancé; Régis a puisé dans tous les documents connus. Mais pour alléger cette matière, pour lui redonner vie, il a recréé une ambiance tout à fait plausible en relisant des poètes de basse latinité comme saint Fortunat et le Bordelais Ausone, qui ont été de bons observateurs de la vie quotidienne. La vérité historique n'y perd rien, et le lecteur y gagne beaucoup.

POÉSIE DE TOUJOURS

Il est encore bien tôt pour prononcer un jugement catégorique sur Paul Valéry; ce temps viendra-t-il jamais ? Malgré son souci de précision et de rigueur, il y a beaucoup de mystère chez ce descendant contemporain de Malherbe. Le secret du cristal, le plus trompeur qui soit, parce qu'on s'en méfie difficilement . . . Ce qu'on peut en revanche admettre sans délai, c'est que le génie de Valéry, fait de démarches réflexes, de replis sur soi, de repentirs, demeurera à jamais imperméable à tous ceux pour qui les cogitations de Monsieur Teste, sous la forme d'une algèbre supérieure et néanmoins mécanique, sont de simples acrobaties verbales. De même que des esprits de qualité peuvent ne rien comprendre à l'oeuvre de Claudel, parce qu'ils sont fermés aux valeurs surnaturelles et aux grandeurs morales.

Acceptons donc Valéry tel qu'il s'offre à nous et malgré ses propres réserves. Aussi bien pour tenter de le comprendre importe-t-il de le poursuivre sur le plan même où il a joué la vie de son esprit, la seule qui ait émergé jusqu'à l'accomplissement de l'oeuvre. Pour nous y aider, je retiens comme un instrument, comme une clef indispensable, le dernier ouvrage de Jean Hytier, *La Poétique de Valéry* (Armand Colin, Paris 1953).

C'est une étude fondée sur une analyse étendue et critique de tous les textes qui sont aujourd'hui accessibles au grand public, car tout n'est pas encore connu. C'est déjà une masse de documents amplement suffisante pour esquisser les éléments d'une doctrine ou, d'une façon plus juste, d'une méthode à penser et à s'exprimer.

Hytier ne laisse aucun point dans l'ombre. Sur l'intelligence et les "choses vagues", sur un art du langage, la préoccupation maîtresse du poète, sur les rapports de l'obscurité et de la poésie absolue, de l'inspiration et du travail, sur la composition, sur le problème de l'exécution, sur la théorie des effets, il est intarissable. Sans diminuer le mérite de l'exégèse, je m'empresse d'ajouter qu'il n'avance rien qu'il n'appuie sur des extraits dûment interprétés, sans aucun vain effort de sollicitation abusive. S'il lui arrive de contredire Valéry ou de le mettre en contradiction avec lui-même, il ne le fait jamais comme un adversaire, fier d'avoir raison; il emprunte plus volontiers le ton de l'ami attentif, consciencieux et avant tout compréhensif. Il est bon de comprendre même ce que l'on n'accepte pas !

Je ne crois pas que l'on ait encore cerné avec autant de subtile pénétration les grands principes de l'esthétique valéryenne, qui n'est au fond que la projection vers l'extérieur de son inlassable méditation. Si l'on a souvent discuté de la primauté qu'accordait le poète à l'intelligence sur la sensibilité, il y a des nuances qui avaient jusqu'à présent échappé aux plus diligents commentateurs. Certes, nous ne nous attendons pas à un renversement de la hiérarchie bien connue. "L'idée habite la prose; mais assiste, surveille, guide la poésie", note Valéry dans *Rbumbs*. La nature de son rôle est donc bien différent de l'opinion généralement reçue. Et qu'on ne voie pas en lui une espèce de poète abstrait ou didactique. Dans le même texte, il s'en défend plaisamment : "Philosopher en vers, ce fut, et c'est encore, vouloir jouer aux échecs selon les règles du jeu de dames" . . . "Parler de "poètes-philosophes" . . . c'est confondre un peintre de marine avec un capitaine de vaisseau". Quand il conçoit l'ample symbole du *Cimetière marin*, Valéry ne passe pas la plume à M. Teste !

Chaque chapitre, chaque page même susciterait un commentaire et dépasserait l'objet d'une simple recension. Un livre riche sans être touffu, un livre érudit sans être lourd, un livre intelligent sans être basement ingénieux. Je le conseille fortement à tous ceux qui aiment Valéry; les autres y trouveront aussi un précieux enseignement.

René Waltz, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Lyon, a voulu procéder de façon tout à fait didactique pour retracer la genèse de *La Création poétique* (Flammarion, Paris 1953). Même s'il est publié à l'enseigne de la Bibliothèque de Philosophie scientifique, cet essai d'analyse n'offre rien de délibérément abstrait. L'auteur s'applique à rénover nos notions sur un phénomène toujours difficile à saisir avec précision et il n'est pas étonnant dès lors qu'il se place sous l'invocation de Banville, en recommandant de "commencer par faire table rase de tout ce qu'on a appris, et se présenter avec l'esprit semblable à une page blanche". D'autres, avant M. Waltz, ont déjà écarté le formalisme traditionnel en refusant de définir la poésie par le vers; il n'est pas inutile de le répéter.

La (dé)formation pédagogique engage toujours à des distinctions; aussi sera-t-il question tour à tour de conception et d'exécution, d'invention et d'élaboration. Mais le maître est assez souple pour reconnaître qu'il ne s'agit là que de procédés aussi commodes qu'arbitraires et qu'il ne faut jamais oublier que "le phénomène de la création poétique, quelle que soit la durée de l'enfantement d'une oeuvre, forme bloc". Voilà qui est de nature à nous rassurer et nous le suivons avec plus de confiance dans ses études sur les rôles respectifs de l'émotion, du sentiment, de l'image et de l'idée, sur l'élocution, le rythme, l'euphonie, la mesure, la rime ou l'assonance. Les exemples bien choisis fourmillent et apportent un étai à la démonstration. "La complexité de l'acte poétique ne doit pas nous aveugler sur son unité, ni sa durée sur sa cohérence". Cette phrase est le fil conducteur d'un ouvrage utile à plus d'un titre.

Existe-t-il un lyrisme spécifiquement féminin ? Je suis porté à en douter. Tant de poètes mâles portent leur coeur en bandoulière et versent d'abondantes larmes, cependant que des poétesses font preuve de sentiments robustes (on n'ose écrire virils, par crainte de l'équivoque). Il n'empêche que l'entreprise de Marcel Bealu est bien venue. Il présente une *Anthologie de la poésie féminine française* (Stock, Paris 1953), qui ne remonte pas très haut, puisqu'elle commence avec Renée Vivien, dont le baiser, disait-elle, fut le seul blasphème de sa bouche, et Anna de Noailles, qui a laissé dans ses livres la marque de ses dents. A mon gré, le seul intérêt véritable de ce petit livre, c'est de nous faire connaître de jeunes poétesses contemporaines dont les cahiers ne nous sont pas parvenus, telles Marie Dominique, Lise Deharme, Louise de Vilmorin, Marie-Laure et quelques autres. D'autre part, ce ne peut être qu'une trop brève initiation; trois ou quatre poèmes, c'est bien insuffisant pour pénétrer dans un univers. Nous demeurons sur notre faim.

LA PENSÉE CHRÉTIENNE ET NOTRE TEMPS

Le lecteur profane, même s'il possède une honnête culture, éprouve quelque difficulté à s'astreindre à l'étude de gros bouquins philosophiques. Il doute toujours d'avoir la préparation requise pour en tirer bénéfice; souvent le jargon des spécialistes lui apparaît comme un idiome étranger dont il ne détient pas la clef. Et cependant, pour peu qu'il se refuse à une vie végétative, comment peut-il ne pas se poser certaines questions essentielles et chercher à leur apporter des réponses, sinon toujours adéquates, du moins satisfaisantes pour son esprit ?

C'est pour correspondre à cette interrogation que la maison Téqui lance une petite collection sous le titre général de "Croire et savoir". Elle n'affiche aucune prétention encyclopédique, elle n'entend pas rivaliser avec les ouvrages techniques. Les études qui y paraîtront visent à couvrir un champ très vaste, s'étendant de la sociologie à la mystique, mais en tenant toujours compte de l'actualité, de la portée humaine et de l'intérêt spirituel, que les différents problèmes abordés revêtent pour les chrétiens d'aujourd'hui. "Nous désirons apporter à nos lecteurs la connaissance de leurs problèmes dans la clairvoyance de leur foi". Il n'est pas de plus louable ambition.

Le premier volume de la série, dû à Jacques Delesalle, s'intitule *Essai sur le dialogue*. Il tient compte du fait que la pensée contemporaine a accordé une grande importance au phénomène du langage, non pas, bien sûr, envisagé selon ses coordonnées linguistiques, ce qui serait l'affaire des grammairiens ou des psychologues, mais dans ses rapports étroits avec l'élaboration de la pensée. Par la parole, la pensée prend naissance, elle cherche à se formuler dans une inquiète invention toujours à mi-chemin entre le sensible et l'Idée, parce que tributaire des deux.

Mais le langage, envisagé en soi, ne peut se détacher d'une certaine connotation individualiste. Pour s'accomplir, il doit se poursuivre et s'achever dans la communion du dialogue. Ce dernier, toutefois, risque d'être victime du sentiment, s'il ne s'établit pas dans des perspectives suffisamment hautes. "La taciturnité, notait Kafka, est un attribut de la plénitude". Mais le dialogue demeure nécessaire. Comment s'échappera-t-il de la geôle où menace de l'enfermer l'infirmité humaine ? Il doit déboucher sur le Verbe, ce qui permet à l'auteur de conclure que "la raison n'existe que si elle participe à Dieu mais Dieu même n'existe pour nous

que s'Il est à la fois immanent et transcendant, s'Il est Jésus-Christ". Chemin faisant, Delesalle relève et réfute certaines erreurs contemporaines auxquelles le talent de leurs protagonistes ont conféré une dangereuse puissance d'illusion.

Du même éditeur, nous venons de lire deux brochures minces et denses appartenant à une autre collection, "Présence du catholicisme". Il s'agit ici d'études plus nettement religieuses, encore que les auteurs ne s'adonnent pas à l'édification pieuse, mais s'appliquent au contraire à fournir de solides assises théologiques à notre foi. C'est notamment le cas d'Albert Michel, dans *Les Mystères de l'au-delà*.

Aucun homme, quel qu'il soit, ne peut se désintéresser de cette question fondamentale. Même si chacun d'entre nous a peine à croire à sa propre mort, la raison nous oblige à admettre que la vie humaine n'est au mieux qu'un sursis. Nous sommes tous des condamnés à mort ! L'agnostique aussi bien que le croyant ne peuvent à cet égard jouer à l'indifférence; qu'ils soient animés par la crainte ou par la curiosité, ils s'interrogent sur le terme de notre passage terrestre. Aussi bien la condition humaine n'est-elle qu'un plus ou moins long acheminement vers l'au-delà.

C'est dire tout l'intérêt du livre d'A. Michel qui s'emploie à exposer l'enseignement de l'Eglise, sans toutefois se priver de discuter les opinions libres émises par différents théologiens. C'est ainsi qu'il s'en prend à la thèse de Cajétan, accordant immanquablement à l'impie une option possible à l'heure de la mort. Avec rigueur, mais sans inutile recours à la langue des spécialistes, il précise ce que tout croyant doit connaître sur l'enfer et le purgatoire et il dégage aussi certaines conclusions apologétiques de nature à rallier certains esprits actuellement indécis.

D'un tout autre genre, bien entendu, est le *Notre-Dame et saint Jean Bosco*, de J.-M. Beslay, S.D.B. J'avoue ne pas ressentir un goût très vif pour les vies de saints; la raison en est sans doute mon défaut d'information hagiographique et peut-être aussi un certain ton bénisseur familier aux auteurs de ces ouvrages. Tout en retraçant à larges traits la carrière du fondateur des Salésiens, le biographe insiste surtout sur la collaboration toute spéciale qu'il a reçue de la Vierge. Comme on dit généralement : Ce livre fera du bien. Ce qui n'est pas beaucoup s'engager !

LA VENGEANCE, MAUVAISE CONSEILLÈRE

Les livres à scandales sont toujours de bon rendement. La clientèle les recherche, à l'affût de révélations retentissantes. Il est tellement passionnant de regarder par le trou de la serrure, de soulever les toits, de surprendre les êtres dans leurs retraites les mieux gardées ! C'est une recette déjà ancienne, bien connue d'une certaine catégorie d'écrivains, à laquelle se refusent néanmoins les écrivains qui ont le sens de la dignité. Qualité qu'il est impossible de réclamer de tous ceux qui tiennent une plume. Et comme le papier ne peut pas se défendre . . .

C'est le cas de Roger Peyrefitte, qui publie *La Fin des ambassades* (Flammarion, Paris 1953), une suite à un précédent ouvrage, *Les Ambassades*. Le malheur, c'est que nous sommes en présence d'un écrivain distingué, maniant une langue aussi ferme que variée; nous devons reconnaître la valeur du romancier, même si l'homme nous paraît à plusieurs égards détestable. Pour ma part, je conserve un excellent souvenir de *Mademoiselle de Murville*, un exercice mené avec une adresse consommée, de *La Mort d'une mère*, un récit d'une dureté émouvante. En revanche, j'éprouve moins de sympathies pour les ouvrages complaisants qu'il a consacrés aux "amitiés particulières" et aux "amours singulières".

Son dernier livre apporte une confirmation à ce que l'on savait depuis longtemps; c'est que la vengeance, mauvaise conseillère, nuit à l'expression artistique. Les grandes haines féroces sont créatrices; on le sait bien, de la *Satire Ménippée* aux éreintements robustes de Léon Daudet. Mais les petites colères feutrées de Peyrefitte ont quelque chose de femmelin et de prudent jusque dans leurs audaces calculées. Il ne se bat pas d'estoc et de taille, mais par coups d'épingles. Il y a du sadisme dans sa manière; et aussi une bonne part de talent.

La Fin des ambassades, dans l'ensemble, m'a déçu. On prévoyait une tempête, ce n'est qu'un léger friselis à la surface de l'onde. Avec une maladresse insigne, le Quai d'Orsay, pour la première fois dans son histoire, a publié un communiqué pour dénoncer l'ouvrage et son auteur. C'est d'une excellente publicité dont Peyrefitte veut étendre les bénéfices en intentant une poursuite contre ce ministère des Affaires étrangères qui l'a rejeté de ses cadres. Ce n'est là, on en conviendra, que de la toute petite histoire littéraire.

Le roman n'en est pas un, c'est tout simplement une chronique des événements politiques de la déclaration de guerre à la libération. La plu-

part des personnages sont réels; ils nous expliquent l'enchaînement des événements, tels que nous les connaissons déjà. Les quelques personnages inventés dissimulent des êtres connus : l'auteur lui-même, qui n'oublie pas de se camper à son avantage, l'épouse de Georges Bidault, Henry de Montherlant, etc. Sous leur véritable identité, Claudel, Giraudoux, Alexis Léger en prennent pour leur grade; Peyrefitte est très allergique au talent authentique. Il y a, ici et là, quelques cocasseries de bonne venue, mais l'ensemble est tellement apprêté et délibéré qu'on éprouve quelque mal, et beaucoup d'impatience, à se rendre jusqu'à la 377e page.

L'idée centrale, si tant est qu'il y ait une idée dans cette accumulation de petits traits perfides, c'est que les êtres sont lâches et que tel collaborateur d'aujourd'hui peut se transformer en un résistant du lendemain. Nous le savons de reste et il n'y a rien de neuf sous le soleil. L'idée secondaire, mais capitale pour le narrateur, c'est que le personnage qui le représente a toujours raison, qu'il sait raison garder, qu'il ne s'emballe pas, qu'il juge tout de très haut, qu'il mêle volontiers le mépris au cynisme. Le tout agrémenté d'allusions constantes aux amours grecques. Si M. Peyrefitte est impuissant, ce n'est tout de même pas notre faute ! Bref, un livre qui a des relents de poubelle pour quartiers distingués . . .

* *
*

UN FRÈRE HUMILIÉ

La façade de Versailles, par son éclat, dissimule aisément les laideurs. Il faut pénétrer dans les pièces les plus reculées du palais et écouter aux portes pour saisir de basses combinaisons. C'est alors que s'éveille dangereusement le lustre du Grand Siècle. Il fut à plusieurs égards magnifique et de nombreuses oeuvres d'art en portent jusqu'à nous l'impérissable souvenir. Mais aussi que de turpitudes et de vices ! Toute cette noblesse oisive se livre avec frénésie à ses instincts les plus dépravés. Aucune retenue, ni dans les propos, ni dans les gestes. Bossuet peut toujours tonner, on l'écoute avec déférence et l'on court vite à ses plaisirs. Une société chrétienne ? Qu'il soit permis d'en douter.

Un historien sérieux, Philippe Erlanger, a consacré un livre à *Monsieur, Frère de Louis XIV* (Hachette, Paris 1953). C'est la première biographie dont ce personnage fasse l'objet. Epoux déplorable et tendre père, chef de guerre remarquable et prisonnier de ses favoris, tout en lui est contra-

diction. Ses deux femmes, Henriette d'Angleterre et la Palatine, la frêle Anglaise et la forte Allemande, ne l'ont pas empêché de se tourner vers les jeunes gens les plus séduisants de la cour. Epris de faste, il aime sincèrement les toiles des maîtres, les sculptures de prix, les bibelots rares, et il raffole aussi de se déguiser en femme. Etre contradictoire, victime aussi des intrigues ourdies contre lui et dont son frère aîné tient toujours les fils.

Au sein de cette société faisandée, Louis XIV n'apparaît pas grandi. Psychologue avisé, il a facilement compris que l'on règne sur les hommes en sachant exploiter leurs faiblesses. Il n'a pas tardé à faire sentir à son cadet qu'il ne devait porter aucun ombrage à sa majesté et à sa toute-puissance. Le roi a écrit : "Il peut être avantageux à celui qui règne de voir ceux qui le touchent par leur naissance beaucoup éloignés de lui par leur conduite. Ce qu'on voit de grandeur et de fermeté dans son âme est relevé par l'opposition de la mollesse qu'on trouve en eux; et ce qu'il fait paraître d'amour pour le travail et pour la véritable gloire est infiniment plus brillant lorsqu'on ne découvre ailleurs qu'une pesante oisiveté ou des attachements de bagatelle". On ne peut s'exprimer avec un cynisme plus lucide; par la suite, Choderlos de Laclos ne fera pas mieux !

Monsieur méritera en tout cas d'être considéré comme le grand-père de l'Europe catholique. On compte en effet dans sa descendance directe, par le jeu des alliances avec les différentes cours, des personnages comme Louis XV, Louis XVI, Marie-Antoinette, Louis XVIII, Charles X, Philippe-Egalité, Louis-Philippe, le duc d'Enghien, Joseph II, Marie-Louise, le roi de Rome, François-Joseph, Victor-Emmanuel, les souverains belges à partir de Léopold II, Alphonse XIII, Ferdinand de Bulgarie, d'autres encore, des princes et des princesses menant aujourd'hui une existence effacée. Pour ce Philippe d'Orléans "dont le goût n'était pas celui des femmes", ce n'est pas si mal !

Après ce tableau sobre et dépouillé de toute complaisance, on ne peut faire autrement que faire nôtre la conclusion d'Erlanger : "Il est instructif d'observer sur le duc d'Orléans les excès auxquels se trouva entraîné le système de Louis XIV. Car, si le Roi mérita la reconnaissance publique en mettant les grands hors d'état de nuire, il affaiblit le pays lorsqu'il favorisa leurs vices et rendit leurs talents inutiles. Entre ses bijoux, ses rubans et ses objets d'art, le prince trop joli qui ne fut aimé d'amour par personne et qui savait remporter des victoires, apparaît donc, en définitive, comme une victime pitoyable de la raison d'Etat".

UN MARTYR DE NOTRE ÉPOQUE

Revenons à notre temps, qui n'est pas forcément plus gai . . . Nous en sommes à l'ère des persécutions. Notamment en Hongrie, en Yougoslavie, en Pologne. Tous les moyens sont bons pour ruiner le christianisme. Les régimes totalitaires excellent dans les montages savants dont le seul but est de discréditer la hiérarchie catholique, afin d'en détacher les fidèles. Des bouts de dépêches, parus dans les journaux et lus souvent à la galope, nous permettent de nous faire une faible idée de ce qui se passe vraiment.

En publiant *The Case of Cardinal Aloysius Stepinac* (The Bruce Publishing Co., Milwaukee 1953) Richard Pattee a voulu faire le point et exposer tout le mécanisme d'une technique qui se retrouve, identique à elle-même, dans d'autres pays. Il a réuni toutes les pièces relatives à cette mascarade judiciaire, il les a analysées avec soin et il est aujourd'hui en mesure de présenter un réquisitoire accablant contre ceux qui attentent à la liberté. Bourré de documents officiels, ce livre est d'une lecture souvent aride, toujours instructive. D'un point de vue plus général, on aura grand intérêt à étudier les données historiques concernant les deux groupes ethniques principaux, les Serbes et les Croates. On comprendra mieux comment le malheureux archevêque a eu du mal à se démêler dans ce complexe où s'embrouillent les traditions religieuses et nationales de ces deux peuples. Richard Pattee a abattu de l'excellente besogne.

Je terminais cette brève recension quand m'est tombé sous les yeux l'article tout récent du *Figaro* où François Mauriac stigmatise les persécuteurs et conclut ainsi : "Le magistère à la fois politique et spirituel qu'exerce Moscou sur les Eglises communistes nationales devrait pourtant incliner les hommes du Kremlin à faire un raisonnement par analogie et à ne pas haïr, dans la puissance adverse, le caractère d'universalité dont le communisme est lui-même marqué". Cette noble illusion n'habite pas longtemps la pensée du romancier puisqu'il ajoute aussitôt : "Au vrai, c'est parce que le genre humain tout entier est l'enjeu de la partie engagée qu'il n'y a pas à espérer qu'elle finisse jamais, sinon avec le monde et lorsque la trompette retentira".

FACE À LA MORT

S'il fallait chercher une confirmation nouvelle à la vérité du vers de Musset, voulant que rien ne nous rende si grand qu'une grande douleur, nous la trouverions sans peine dans le petit et émouvant ouvrage de

Bernard Fay, *De la prison de ce monde* (Editions du Sapin vert, 1952). C'est le journal, ce sont les prières et pensées d'un intellectuel français entre les années 1944 et 1952. Il n'y a rien là d'apprêté ou qui sente l'homme de lettres désireux de convaincre ou de plaire; c'est un mémorial intime, une méditation douloureuse où la résignation chrétienne étouffe toute plainte.

Fay est bien connu au Canada, par sa personne comme par ses livres. Cet homme de 60 ans a consacré la plus grande partie de sa vie à l'enseignement, notamment au Collège de France. Pendant l'occupation, il fut administrateur de la Bibliothèque Nationale et c'est à ce titre qu'il fut arrêté en août 1944 par les sbires de l'épuration franco-marxiste. Il séjourne pendant des années dans les prisons, à Drancy, à Frênes, Saint-Martin-de Ré, Fontevrault, finalement Angers, d'où il parvient à s'évader à l'automne de 1951, alors que son état de santé était gravement menacé. Il est l'une des innombrables victimes de ces mois affreux pendant lesquels les Français se vengeaient les uns contre les autres de leurs détresses et de leurs hontes.

Dans la solitude de l'incarcération, Bernard Fay griffonne des notes. Elles représentent l'expression sincère et dépouillée d'un sentiment profond; à un certain étage de grandeur morale, l'authenticité ne supporte aucun masque. Une seule présence habite le prisonnier : la présence de Dieu. C'est son seul soutien, le seul avec lequel il entretienne un dialogue sans cesse repris. Dans ces notations au jour le jour, les répétitions sont inévitables et la monotonie s'ensuit. Mais il importe de dépasser cette impression première, propre à l'homme en liberté. Il faut consentir l'effort nécessaire pour découvrir la psychologie religieuse du condamné pour qui est désormais aboli le monde extérieur et les êtres qui le peuplent.

Dans ce journal de captivité, qui est un tête-à-tête constant avec la mort, il n'y a nulle place pour le ressentiment. "Il est douloureux d'être haï, mais on ne m'obligera pas à haïr. Quoi qu'il m'arrive, les hommes me font trop pitié pour que je les haïsse. Et puis Dieu n'a pas mis cela en moi". Le ton s'élève tout naturellement à une hauteur mystique, dépourvue de toute forfanterie. Dans cette perspective, comme les petites querelles, existentialistes et autres, apparaissent vaines à Fay ! Il demeure néanmoins lucide; il sait bien qu'il est au ban de la société, d'une certaine société, non à cause de ce qu'il a fait, mais à cause de ce qu'il est. Et il écrit cette noble page, empreinte d'une belle sérénité:

"Imprudent, certes, si l'on veut. Si je ne l'avais pas été, je n'aurais

pas été moi boîteux, volontaire aux guerres 14-18, 39-40, ni 21 fois aux Etats-Unis et dans tous les coins de l'Europe où je n'avais rien à faire, mais tant à goûter. Ma vie entière est imprudente. Le nom de mon destin est imprudence, car il n'est rien de plus imprudent que d'aimer sincèrement ce qu'on aime. Fréquenter Bergson, Maurras, Gide, Cocteau, Picasso, Satie . . . que d'imprudences ! Mon amitié avec Gertrude Stein, quelle imprudence !

La Grande Imprudence ce fut de rester en France de 40 à 44, de rêver à son relèvement, d'y risquer ma vie, et de croire en elle.

Tout cela est fini. Ne pas accepter la volonté de Dieu serait une niaiserie, et un crime. Je l'accepte. Je l'embrasse. Je suis persuadé que s'Il veut de moi ce sacrifice, qui à l'heure actuelle m'apparaît insupportable pour mes sens, mais que, Dieu aidant, je supporterai jusqu'au bout, cela a un sens et un objet . . ."

J'avoue avoir moins goûté les diverses prières qui forment la deuxième partie de ce recueil. Non certes que l'inspiration n'en soit souvent émouvante. Mais il y a les psaumes, à jamais insurpassés; et le souffle de Péguy est plus large . . . N'importe. Un petit livre intime où un homme se montre tel qu'il est n'est jamais indifférent.

* *
*

L'HEURE DU POTIN

Les hebdomadaires français, dont le sensationnel est la pâture habituelle, ont toujours une potinière, une jeune femme généralement jolie qui se fait inviter partout ou se glisse dans tous les milieux pour en rapporter des mots méchants sur les grands de ce monde ou sur les célébrités de l'heure (ce ne sont pas nécessairement les mêmes). De ces échos, Carmen Tessier a fait un livre, *Bibliothèque rosse* (Gallimard, Paris 1953). C'est parfois drôle, c'est rarement méchant; grave lacune, pour ce genre particulier où se sont déjà plus brillamment illustrées Odette Pannetier (*Quand j'étais candide*) et Françoise Giroud (*Le Tout-Paris*).

La commère Tessier affectionne beaucoup les calembours et les définitions tirées par les cheveux. En voici quelques-unes, qui ne sont pas mal: accord franco-allemand: Bonn aventure; Joséphine Baker: Joséphine aux beaux harnais; Martine Carol: la guère froide; Maurice Chevalier: Prosper périmé; Paul Claudel: le nonce fait à Paris; le couturier Fath: Fend-fend la tunique; Sacha Guitry: le plus que parfait du subjectif; Rita Hayworth: une femme en rupture de Khan ou une dame qui cherchait un Ali-bis; le pacte Atlanti-

que: l'assurance-occident; le comte de Paris: le roi laissé pour comte; Tino Rossi: l'aphonie des grandeurs. Il y en a des pages; si le coeur vous en dit, essayez votre adresse avec quelques personnalités montréalaises . . .

Il y a aussi des histoires, beaucoup d'histoires: allemandes, conjugales, corses, anglaises, écossaises, américaines, espagnoles, juives, etc. Des mots d'enfants aussi, et des perles, et des coquilles. Je ne vois pas très bien qui pourrait sérieusement s'offenser de ces jeux sans malice. Comme l'écrit René Floriot dans une préface vainement justificative, "un parlementaire ne devient un homme d'Etat qu'après être passé par le crayon de Sennep". C'est qu'alors il l'est déjà devenu. Quant aux histoires, il faut faire une confession désabusée. Ce n'est pas la faute de Carmen Tessier, mais la plupart d'entre elles bénéficient déjà d'une longue tradition orale sur notre continent. Admettons une bonne fois qu'il y a environ deux cents blagues dans le monde et que nous les habillons chaque année à la mode de la saison...

* *
*

LE CARNET D'UN REPORTER

Georges Ravon n'a pas attendu d'être à l'âge de la retraite pour raconter des souvenirs. Il signe encore régulièrement un billet cursif et amusé dans la première page du "Figaro", maison à laquelle il est attaché depuis de longues années. Il a pensé que le public pourrait s'intéresser à ses expériences personnelles, qui sont celles de la plupart des journalistes, et il nous les confie en toute simplicité dans *Des Yeux pour Voir* (Flammarion, Paris 1953). C'est un petit livre qui se lit avec agrément et que n'encombre aucune discussion des problèmes métaphysiques . . .

Dans les journaux, il faut faire vite et néanmoins ne manquer aucun événement, surtout s'il est de grande envergure. Tel était bien le cas en ce printemps de 1927, alors que deux as français, Nungesser et Coli, entreprenaient la traversée de l'Atlantique. Un quotidien de Paris qui n'aurait pas eu le compte-rendu de l'arrivée triomphale à New-York, c'était impensable. Aussi charge-t-on Ravon de précéder les faits et d'écrire de chic un papier d'atmosphère. On en peut détacher les lignes suivantes: "L'amerrissage se fit dans d'excellentes conditions et l'appareil fut aussitôt entouré de nombreuses embarcations, tandis que plusieurs hydravions survolaient à basse altitude . . . Nungesser n'a fait aucune déclaration sur son voyage, il a simplement dit qu'il était heureux d'avoir réussi et qu'il avait hâte de se reposer". L'inconvénient, c'est que les deux aviateurs étaient à jamais perdus et qu'ils ne franchirent jamais l'océan.

Ravon rapporte des anecdotes savoureuses sur François Coty, un original qui fut pendant un temps une puissance. (Ne le confondons pas avec le nouveau président de la République, prénommé René!). Le fameux parfumeur, qui exerçait son autorité d'une façon aussi tyrannique que fantasque, avait même la manie impardonnable d'écrire dans son journal, "mais son cerveau, remarquablement organisé pour les flacons et les essences, était mal défendu contre les ivresses de la politique". Sa chute fut aussi retentissante qu'avait été imprévue et ridicule son ascension.

Pendant l'occupation, l'activité de la presse repliée en province ne fut pas toujours réjouissante. L'amour obstiné du métier et la volonté de servir firent toutefois abattre un certain nombre de difficultés. Ravon trace, chemin faisant, un portrait attachant de son patron, Pierre Brisson, ce qui est assurément d'excellente politique, mais nous permet de mieux connaître l'une des plus hautes figures contemporaines du journalisme français. *Des Yeux pour voir...* et une mémoire pour tout retenir!

* *
*

FARRÈRE et LOUYS

Approchant de ses quatre-vingts ans, il est naturel que Claude Farrère se penche sur son passé. Il publie donc un livre copieux de *Souvenirs* (Fayard, Paris, et Cercle du Livre de France, Montréal 1953). Il y a de tout dans cet ouvrage, du bon et du moins bon. On peut admirer la verve et la pétulance du vieillard, même si la langue de l'écrivain nous retient beaucoup moins. Il possède encore une vigoureuse faculté d'imagination et ses fidélités demeurèrent entières; ce qui est loin d'être antipathique.

Les deux grandes admirations de sa vie furent Pierre Loti, un marin comme lui qu'à vrai dire il connut assez peu, et Pierre Louys, dont il devint l'ami et même le confident pendant de nombreuses années. Il ne tarit pas d'éloges sur ces deux écrivains. Nous voulons croire de confiance qu'ils étaient des hommes charmants, mais ils nous touchent peu. On ne parvient pas à reprendre un roman de Loti sans qu'il nous tombe bientôt des mains; une esthétique dépassée, et qui fut toujours assez artificielle. Louys a exprimé toute une époque de raffinement décadent; mandarin de lettres, ses recherches érudites ne passionnent guère, même pas sa volonté de démontrer que Molière a été souvent le pseudonyme de Corneille, thèse que reprend fougueusement à son compte Claude Farrère.

Si les opinions et réminiscences consacrées à la marine française sont tout à fait désuètes, il y a en revanche quelques portraits d'écrivains et d'hommes politiques qui sont de bonne venue. Pour les soirées de désœuvrement, ces *Souvenirs* paraissent bien indiqués. Avant de quitter Farrère, je signale de lui un autre ouvrage, *Mon Ami Pierre Louys* (Domat, Paris 1954). Le titre ne nous trompe pas: Farrère tient autant de place que son ami, une place souvent avantageuse. Ce qui intéresse davantage, ce sont, en appendice, les lettres inédites de l'auteur d'*Aphrodite*, où l'on découvre une délicatesse du cœur très touchante et une noble vertu de l'amitié.

* *

*

CHARDONNE EN JUGEMENT

Quand on s'arrête à y penser, on n'est pas peu surpris de constater que l'oeuvre lisse de Jacques Chardonne ait pu réussir à sortir de l'ombre. Sans doute ne s'est-elle pas conquis un vaste public promis aux romanciers qui animent de nombreux personnages aux traits accentués et qui nouent les fils compliqués d'une intrigue imprévue. Néanmoins, à travers le monde, elle s'est mérité un public de choix; des lecteurs, aussi attentifs que l'écrivain, curieux des méandres des sentiments et de leur incessant mystère, des lecteurs qui ne dédaignent pas, même au sein d'un univers dur, de descendre silencieusement en eux-mêmes pour y faire oraison.

Comme il descend le second versant de l'existence, Chardonne se prête bien à une analyse critique. Mme Ginette Guitard-Auviste lui consacre un beau livre affectueux et lucide (*La Vie de Jacques Chardonne et son art*, Grasset, Paris 1953). Sa vie, son art; comment en effet séparer l'un de l'autre, quand il s'agit de deux lignes parallèles sans cesse appuyées l'une sur l'autre? Chardonne est devenu écrivain par un besoin intime de sa nature; il a cherché à s'expliquer à lui-même. Rien de moins prémédité que cette série de livres, dont l'édition définitive, entreprise il y a une couple d'années, a sa place marquée dans toute bibliothèque. Chaque récit correspond à un état d'âme de l'auteur, à une inquiétude, à une interrogation. D'où son authenticité émouvante, malgré la retenue de l'écrivain, le souci exigeant de ne jamais hausser le ton.

Chardonne est le romancier de l'amour dans le mariage; ce n'est pas un thème banal. On ne l'avait guère exploré avant lui. Sans doute obsédés par la conception tragique du drame, beaucoup d'écrivains français recherchent

avant tout le moment de crise, comme chez Racine, obéissant, lui, à l'optique du théâtre. Le roman peut se permettre une autre dimension, une épaisseur impossible à la scène. Chardonne l'a compris; au lieu des couleurs vives, sa palette retient les teintes d'une grisaille irisée d'une poussière d'or.

"Que se passe-t-il dans un roman de Chardonne, se demande Mme Guillard-Auviste. A peu près rien. Aucun coup de théâtre, aucun événement extraordinaire ne vient bouleverser la vie des héros. C'est bien la vie unie de tous les jours qu'il s'agit. Ce n'est pas dire que les personnages soient enfermés dans un cube de cristal, transparent aux yeux du psychologue, mais qui les isolerait du reste de l'univers. Non. Mais l'événement extérieur ne nous est conté que dans la mesure où il aura un retentissement dans les âmes. Car tout, chez Chardonne, se passe au niveau des âmes".

Des âmes, certes, mais dépouillées de tout prolongement métaphysique. Sans doute, est-ce une lacune grave, mais la sincérité de l'artiste y supplée. Il se refuse à regarder au-delà de la vie, où il ne découvre qu'ombres épaisses qu'il se sent impuissant à percer. Il n'est pas désespéré, il est sans espoir. Ce qui le rattache à la vie, c'est la fidélité à un métier, le culte du travail soigneusement exécuté. Il faut bien reconnaître qu'il entre beaucoup de subjectivité dans nos préférences et nos choix; depuis vingt ans, l'oeuvre entière de Chardonne m'est délices inaltérables. Je sais qu'il est d'autres écrivains contemporains que j'admire davantage, sans peut-être les aimer d'une même dilection. Le livre de Mme Guillard-Auviste se présente pour moi comme la lettre d'une amie m'entretenant d'un ami commun et très cher.

* *

*

UN NOUVEAU GENRE LITTÉRAIRE

L'entrevue radiophonique a pris beaucoup d'ampleur en France; tour à tour, de grands écrivains se sont confiés au micro et des livres sont sortis de ces entretiens. André Gillois a voulu varier la formule, la rendre à la fois plus scientifique et plus indiscrète. Il a spéculé sur l'effet de surprise. Plusieurs interrogateurs cernent une personnalité et lui interdisent à peu près la faculté de préparer soigneusement ses réponses. C'est le premier jet. "Après les quelques minutes de mise en train, souligne Gillois, venait le moment de la sincérité: nous avions l'impression de trouver l'ouverture et que le personnage se livrait aussi complètement qu'il le pouvait, jusqu'au moment où intervenait la lassitude et où nous ne pouvions plus rien tirer ni nous ni lui-même".

C'est ainsi qu'ont défilé nombre de gens connus et que nous retrouvons aujourd'hui dans *Qui êtes-vous?* (Gallimard, Paris 1953). Même si les écrivains ont la part du lion, ils ne sont pas seuls. Il y a des comédiens comme

Fernand Ledoux, Maria Casarès, Madeleine Robinson, Berthe Bovy, Yves Montand, etc., des explorateurs comme Paul-Emile Victor ou Maurice Herzog, un sportif comme Jules Ladoumègue, d'autres encore. Aucune de ces entrevues rapides n'est indifférente, chacun révèle un aspect de la personnalité et facilite une identification en profondeur.

* *

*

LA CONVERSION DE MAURRAS

On a colporté beaucoup de radotages au sujet de Charles Maurras. On l'a présenté comme un athée, quand il n'était qu'un agnostique malheureux de l'être, un être de passion et de combat capable d'une douceur infinie à l'évocation de ses souvenirs d'enfance nourris de poésie et de foi. Nous savions qu'il était mort reconcilié. Voici le document qui authentique le renseignement, précieux à nos coeurs de chrétiens: *Mes Entretiens de prêtre avec Charles Maurras* (Plon, Paris 1953), du chanoine A. Cormier, racontent simplement les dernières semaines d'une résistance déjà plus qu'à demie vaincue, les dernières pensées d'une âme haute.

Injustement frappé, comme on sait, d'une peine d'emprisonnement, l'écrivain royaliste passa de nombreux mois à Clairvaux. Sa santé déclinait; le président de la république fut sensible à la pitié, devant le malheureux vieillard, et lui permit d'être transféré à une clinique. De mars à novembre 1952, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il fut en Touraine. Avant son arrivée, Mgr Gaillard, archevêque de Tours, confia au chanoine Cormier, qui avait déjà eu le délicat privilège de préparer René Benjamin à affronter l'éternité, le soin de visiter Maurras, à peu près abandonné de tous, sauf de son neveu Jacques Maurras et de son filleul François Daudet.

Mission qui exigeait l'amour des âmes, en même temps que leur compréhension. Le visiteur sut s'en acquitter admirablement; son récit, dépouillé de tout artifice, seulement désireux de rendre témoignage en fait foi. Les échanges sont difficiles, en raison de la surdité complète de l'octogénaire. Cependant, grâce à l'écrit, une conversation parvient à s'établir. Ce sont des pages à lire; elles sont édifiantes dans la mesure où elles ne cherchent pas à l'être. Un jour, Maurras, qui continue de s'exprimer avec sa justesse habituelle même s'il doit se contenter de lire les réponses de son interlocuteur, Maurras glisse cette confidence:

"J'ai eu la consolation d'assister aux derniers moments de ma mère. J'étais là, par conséquent, lorsque le prêtre est venu lui donner les derniers sacrements et j'ai assisté à la cérémonie si émouvante. J'ai compris alors tout ce qu'il y avait de grandeur et de beauté surhumaines dans les sacrements de

l'Eglise. Lorsque tout fut terminé, ma mère, que j'avais vue prier avec tant de ferveur, tourna vers moi son visage illuminé d'une foi et d'une espérance indicibles, et me dit: "Charles, tu feras comme moi".

Il fit comme elle. Muni des sacrements de l'Eglise, il s'éteignit paisiblement, serrant les grains du chapelet qu'il avait réclamé et attendant l'accueil de la Vierge et de Thérèse de Lisieux qu'il n'avait cessé d'aimer, même au temps de son éloignement.

* *

*

DEUX ROMANS DE FEMME

N'en déplaise aux savants professeurs qui enseignent les rigoureux préceptes des théories littéraires, le roman demeure un genre multiforme; il y a autant de romans que de romanciers authentiques. Il serait trop facile de le réduire à quelques formules inchangeables. Un véritable créateur survient, qui apporte la révélation de son propre univers romanesque. Même s'il bouscule nos habitudes d'esprit, il nous faut l'accepter, quitte sans doute à préférer autre chose.

C'est ma réaction après avoir lu le dernier livre de Monique Saint-Hélier, *Le Martin-Pêcheur* (Bernard Grasset, Paris 1953). Si j'ignore *Le Cavalier de Paille*, dont le regretté Edmond Jaloux pensait grand bien, en revanche j'avais goûté *Bois mort*, qui marquait des débuts très au-dessus de la moyenne. Cette poésie diffuse dont les entrelacs mystérieux cernaient les personnages comme d'autant de bandelettes apportait une vision magique du monde. On avait l'impression de baigner dans une atmosphère irréelle où les véritables dimensions étaient abolies, où les corps perdaient de leur densité habituelle. On évoquait tout naturellement *Le Grand Meaulnes* et c'est toujours un merveilleux souvenir . . .

Les années ont passé. J'aurais souhaité que Monique Saint-Hélier dépassât enfin cette zone d'indécision et qu'elle fût devenue maîtresse de ses personnages; au lieu de silhouettes fugaces, des êtres de chair et de sang. J'ai tort, je le sais bien, un écrivain doit demeurer fidèle à ses démons intérieurs. Dommage qu'il se trouve des lecteurs pour avoir perdu la grâce qui était à la source de leur enchantement d'hier. . .

Le héros, Jérôme Balagny, se fiance au cours d'un bal (interminable et énervant, ce bal où s'agitent des reflets et des ombres!), il met fin à une ancienne liaison, il se rejette vers une troisième femme. Rien de tout cela n'est motivé, tout se passe dans les profondeurs obscures de la conscience. Il

ne l'a pas trompée comme elle y a trop compté, elle n'aura plus qu'à revenir au moulin et l'époux et l'épouse se reprendront à tenir les comptes du moulin de Roquestel, inondé de soleil! C'est simple comme bonjour; et un peu grêle aussi.

* *
*

UN DERNIER BRASILLACH

Dans l'oeuvre vivante et forcément brève de Robert Brasillach, *Six heures à perdre* (Plon, Paris, et Cercle du Livre de France, Montréal, 1953) ne comptera pas parmi ses plus indiscutables réussites. Parmi ses romans, je place beaucoup plus haut *Les Sept Couleurs*, d'une grande virtuosité d'écriture; on oublie difficilement aussi ce document émouvant, juvénile et déjà désespéré qu'est *Notre avant-guerre*. C'est un peu à ce dernier ouvrage que *Six heures* m'a ramené. Non que le sujet soit le même, ni le ton, mais l'on y découvre une façon identique de dégager les subtiles colorations d'une époque particulière.

L'affabulation n'offre aucun attrait d'originalité. Un militaire, libéré pendant l'occupation des prisons allemandes, rentre dans le Paris de 1943. Il doit tuer six heures avant de prendre un autre train. Il se souvient alors de ses longues conversations avec son camarade de détention, Bruno Berthier. Au cours d'une permission, Berthier a fait la connaissance de Marie-Ange Oliver, une femme qu'il juge admirable et qu'il idéalise à distance. Il fait promettre à son ami d'essayer de la retrouver pour lui donner des nouvelles.

C'est ce que fait le narrateur. Il retrouve en effet Marie-Ange, qui lui raconte son existence et qui éclaire son propre personnage d'un jour bien différent de celui qu'imagine Berthier dans sa geôle allemande. Dans l'une et l'autre version, rien n'est entièrement faux, même tout est vrai, mais l'éclairage n'est plus le même et l'on arrive à une image plausible par une série de recouplements. C'est du bon travail romanesque, sans plus.

Ce qui compte davantage, c'est le témoignage sur une période révolue — dix ans seulement! — sur les conditions de la vie dans une France occupée et surtout sur les modifications qu'apporte l'événement historique au tempérament national.

Rien n'est étudié en profondeur, mais par des touches légères et justes. "Et puis, tout de même, à côté de tout cela, la pression de la réalité, le marché noir, le ravitaillement officiel maintenant amenuisé, l'incurie, la misère

FOURNISSEURS DE VIANDES DE CHOIX
AUX COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES, AUX HOPITAUX
AUX HOTELS ET AUX RESTAURANTS



2185 est, rue Mont-Royal

LTEE

AMherst 1161

A black square advertisement with white text. At the top, 'CLICHÉS' is written in a bold, sans-serif font. Below it, 'POUR' is written in a smaller font, followed by a list of services: '• CATALOGUES', '• JOURNAUX', '• ANNONCES', and '• REVUES'. Below the list, 'LA PHOTOGRAVURE' is written. The word 'NATIONALE' is prominently displayed in a large, bold, sans-serif font. To its right, 'LIMITÉE' is written in a smaller font. Below 'NATIONALE', the phrase 'Nouvelle adresse' is written in a cursive font. To the right of this, 'FA. 7583*' is written inside a white oval. At the bottom, '2700 rue RACHEL E., MONTRÉAL' is written in a bold, sans-serif font. A white arrow graphic points from the top right towards the bottom left.

Diplômés

faites lire

L'Action Universitaire

Journal of Polymer Science

Volume 10, Number 1, January 1954



CONTENTS

| | |
|---|-----|
| 1. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 1 |
| 2. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. II. Kinetics</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 15 |
| 3. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. III. Molecular Weight</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 31 |
| 4. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. IV. Molecular Weight Distribution</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 47 |
| 5. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. V. Molecular Weight Distribution. II</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 63 |
| 6. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. VI. Molecular Weight Distribution. III</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 79 |
| 7. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. VII. Molecular Weight Distribution. IV</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 95 |
| 8. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. VIII. Molecular Weight Distribution. V</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 111 |
| 9. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. IX. Molecular Weight Distribution. VI</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 127 |
| 10. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. X. Molecular Weight Distribution. VII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 143 |
| 11. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XI. Molecular Weight Distribution. VIII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 159 |
| 12. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XII. Molecular Weight Distribution. IX</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 175 |
| 13. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XIII. Molecular Weight Distribution. X</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 191 |
| 14. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XIV. Molecular Weight Distribution. XI</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 207 |
| 15. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XV. Molecular Weight Distribution. XII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 223 |
| 16. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XVI. Molecular Weight Distribution. XIII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 239 |
| 17. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XVII. Molecular Weight Distribution. XIV</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 255 |
| 18. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XVIII. Molecular Weight Distribution. XV</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 271 |
| 19. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XIX. Molecular Weight Distribution. XVI</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 287 |
| 20. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XX. Molecular Weight Distribution. XVII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 303 |
| 21. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXI. Molecular Weight Distribution. XVIII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 319 |
| 22. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXII. Molecular Weight Distribution. XIX</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 335 |
| 23. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXIII. Molecular Weight Distribution. XX</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 351 |
| 24. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXIV. Molecular Weight Distribution. XXI</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 367 |
| 25. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXV. Molecular Weight Distribution. XXII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 383 |
| 26. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXVI. Molecular Weight Distribution. XXIII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 399 |
| 27. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXVII. Molecular Weight Distribution. XXIV</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 415 |
| 28. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXVIII. Molecular Weight Distribution. XXV</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 431 |
| 29. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXIX. Molecular Weight Distribution. XXVI</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 447 |
| 30. <i>Free Radical Polymerization of Styrene in Benzene Solution. XXX. Molecular Weight Distribution. XXVII</i> R. H. SCHLESINGER and R. W. LANTIERI | 463 |

... (faded text) ...

... (faded text) ...

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

n'y a à vrai dire que la vieille domestique, Taby, qui ait une certaine présence. On dirait que l'auteur prend un malin plaisir à brouiller ses pistes; dès que nous croyons tenir un fil, aussitôt il se casse et nous devons nous orienter dans une nouvelle direction. C'est la technique éprouvée des petits jeux de société; je la déteste pour le roman.

Monique Saint-Héliér possède un don poétique indiscutable. Elle en abuse volontiers. Elle recourt trop fréquemment à des trucs faciles: une phrase commence et tourne court, sans qu'on sache de quoi il peut bien s'agir. La magie verbale fondée sur l'utilisation systématique des points de suspension devient vite exaspérante. Pas une page où l'on ne trouve le petit couplet lyrique. Un seul exemple:

"Tout ce que les femmes abandonnent en fin de journée, — fatigue, dégoût, le bilan amer des retours de bal, ces larmes pas plus grosses que des têtes d'épingles, que la colère amasse là, au coin de l'oeil, et qui blessent comme des épines d'églantier; les larmes rares et chaudes des peines d'amour, qui restent à la pointe des cils, rondes comme des pois — on les croirait en glycérine; et les larmes amicales, qu'on verse sans compter, paysannes qui vous barbouillent le nez de rouge, mais ensuite on se sent tout propre comme si l'on sortait d'un bain — ces trésors, Marie-Claire se les refusait tous".

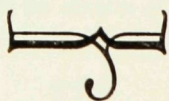
Vous le voyez que Monique Saint-Héliér sait écrire: trop et trop bien! Chaque mot, pour peu qu'on le recueille maternellement, peut donner le départ à de pareils développements. Des petits poèmes en prose à profusion, et qui entravent la marche du roman. Encore un coup, j'ai peur d'être injuste; il y a plusieurs demeures dans la maison du Père! Celle-ci m'agrée médiocrement, ce qui ne lui enlève en rien son mérite.

o-o-o

Un autre roman de femme, d'une tout autre venue. *Le Déjeuner sur l'Herbe* (Arthème Fayard, Paris 1953) ne se perd pas dans les allées mal éclairées des doutes et des retours sur soi. Thyde Monnier va droit à l'essentiel. De cet écrivain de santé, j'ai beaucoup aimé les premiers volumes de ses mémoires, bravement intitulés *Moi*, et je n'oublie pas ce roman de lumière et de passion qui a nom *La rue Courte*. Son dernier livre n'est pas d'une vaine aussi puissante; c'est même un exercice adroit et sans conséquence. Dans le climat du Midi, les sens sont exigeants et les personnages de Thyde Monnier ne sont jamais les victimes de quelque inhibition charnelle. Ils réduisent même volontiers l'univers à la dimension restreinte des corps. C'est l'histoire d'Ariane et de Fabien, séparés par un malentendu. Le jour où l'épouse se rendra compte qu'elle s'est trompée sur le compte de l'époux et qu'il ne l'a pas

heurtée à l'opulence la plus scandaleuse, et le terrorisme, et les représailles, et les départs des travailleurs réquisitionnés par les usines germaniques, et les conspirateurs qui voulaient bien faire la guerre clandestine à l'Allemagne, mais qui voulaient n'en supporter aucune conséquence, les arrestations, les condamnations, des convictions et des sacrifices qu'il faut cacher, où qu'ils soient, souvent alors de belles morts dignes et graves, plus belles que la vie n'avait été, car il est plus facile de bien mourir que de bien vivre, et à côté de cela, les assassinats crapuleux déguisés en attentats politiques, les enfants tués à la porte de leurs parents par les terroristes, les femmes attaquées, des hommes et des femmes sans activité publique, pourtant, assaillis et égorgés". Tableau aux couleurs crues, en pleine pâte humaine.

"Car il est plus facile de bien mourir que de bien vivre . . ." En traçant cette phrase, Brasillach ne pouvait savoir qu'il rédigeait sa propre épitaphe. Malgré son assassinat, il n'est pas entièrement mort. Ses livres nous restent; comme ce dernier, non le plus beau, certes, mais toujours lumineux et clair du sourire jeune qu'il pose sur l'amitié, sur les femmes, sur le peuple besogneux, sur la beauté de Paris.



NOTES DE LECTURE

THEATRE DE RACINE

édition critique par PIERRE MÉLÈSE

Il pouvait ne pas sembler nécessaire, à première vue, de présenter au public une nouvelle édition de Racine. Tout le monde croit connaître les classiques et en tout cas nous sommes tous persuadés qu'on peut les trouver en vente chez le premier venu. Il n'en va pas tout à fait ainsi et c'est avec le plus grand plaisir que nous avons reçu l'excellente édition du théâtre de Racine, présentée par la *Collection nationale des classiques français* de l'Imprimerie Nationale.

M. Pierre Mélese à qui a été confiée la préparation de cette édition et l'établissement du texte, est actuellement l'un des meilleurs spécialistes du théâtre classique. Il avait préparé avec Gustave Michaut, l'édition du *Théâtre de Molière* dans cette même collection et il est l'auteur de nombreux travaux critiques, qui font autorité, sur cette partie de notre littérature. D'autre part, M. Mélese n'est pas un inconnu au Canada: il a été de 1951 à 1953 professeur à l'université de Toronto et aux cours d'été de l'université de Montréal.

Il nous présente l'oeuvre de Racine en cinq élégants volumes de format commode, dont la lecture est un plaisir. Le texte a été débarrassé de toute annotation gênante; néanmoins cette édition est munie de tout l'appareil critique désirable reporté à la suite de chaque pièce et dans le dernier volume. On y trouve notes et variantes et certains textes d'autres auteurs, en particulier de copieux extraits de *Phèdre et Hippolyte* de Pradon, dont on parle toujours mais qu'on n'a jamais eu l'occasion de lire. Chaque pièce est précédée d'une notice relatant l'histoire de sa création et précisant ou discutant ses sources. Enfin, la bibliographie répond aux exigences les plus sévères et peut servir de base à une étude approfondie de Racine.

M. Mélese a pu se servir pour préparer cette édition de tout l'acquis de ses recherches personnelles, poursuivies depuis trente-cinq ans, aussi bien que des travaux les plus récents sur le sujet. L'importante étude sur la vie et les oeuvres de l'auteur qu'il a composée permet de situer Racine, de façon parfois toute nouvelle, dans son entourage et parmi la production contemporaine. Une notice iconographique, un index grammatical et un lexique complètent cette édition de l'un des plus grands parmi nos auteurs classiques.

M. Mélése et l'Imprimerie Nationale mettent ainsi à notre disposition un instrument de travail et de réflexion très au point en même temps qu'une série de volumes qui ne déparera aucune bibliothèque et dont la lecture réjouira toujours ceux qu'enchantent les cadences raciniennes.

Jean HOUPERT

